

4353 # 4115 ✓ (TDC 41X)

COURS PUBLICS

les phénomènes de la communication

par

W. FLUSSER

Écrivain et professeur à l'université
de SAO PAULO

- (01) 6 novembre : Le phénomène surprenant de la communication
- (02) 13 novembre : De l'information à la décision
- (03) 20 novembre : Les moyens de la communication
- (04) 27 novembre : Les symboles et leurs significations
- (05) 4 décembre : Du discours scientifique à la démagogie
- (06) 11 décembre : Du dialogue familial au téléphone
- (07) 15 janvier : Apprendre à comprendre
- (08) 22 janvier : La mode - de la Bible à Bardot
- (09) 29 janvier : L'art, le beau et le pit
- (10) 12 février : L'avant-garde et la communication en circuit fermé
- (11) 19 février : Aliénation et stéréotype
- (12) 26 février : Conclusions

TOUS LES JEUDIS, 18H, THEATRE DU CENTRE
27 rue du 11 novembre - 13100 - avenue Provence

Programme pour un cours de la
Théorie de la Communication.

Vilém Flusser

Douze exposés suivis des séminaires ayant pour but analyser et critiquer des événements concrets de tous les jours.

- (1) Le phénomène surprenant de la communication humaine
- (2) De l'information à la décision
- (3) Les moyens de la communication
- (4) Le pouvoir symbolisant de l'homme
- (5) Du discours scientifique à la démagogie
- (6) Du dialogue familial au téléphone
- (7) Apprendre à comprendre
- (8) La mode: de la Bible à BB
- (9) L'art: le beau et le joli
- (10) Circuit fermé et copinage
- (11) Alienation et stéréotype
- (12) L'homme du futur, sera-t-il téléspectateur ou "primitif"?

Conclusions

Programme pour un cours de la
Théorie de Communication.

Vilém Flusser

- X (1) Communication humaine: Solitude, incommunicabilité de l'expérience empirique, sociabilité, "instinct" de l'expression, créativité, négation de la mort
- X (2) Mémoire: Information, redondance, bruit, diachronie, synchronie, compétence, repertoire, décision, jeu
- X (3) Canal: linéaire, plane, tridimensionnel, temporel, auditive, visuel, tactile, physiologique, le problème du geste
- X (4) symbole: convention, représentation, signification, dénotation, connotation, clarté et distinction vs. plénitude et concretion, codification, chiffre, ~~situation le limite~~, ^{signification} ~~signification~~, l'absurde, l'entropie négative du symbole *traduction*
- ✓ (5) Discours: ~~Message univoque~~, la pyramide, l'afère, le théâtre et l'amphithéâtre, l'autorité et la tyrannie, la croissance zéro, ~~tradition~~, ~~progrès~~, irradiation, la science, la presse, la radio, le cinéma, la TV, l'affiche, ~~politisation du privé~~ *protestation au public*
- ✓ (6) Dialogue: ~~Message bi-univoque~~, cercle, famille, table-ronde, parlement, marché, amour et lutte, reconnaissance, réponse et responsabilité, vaisseau, philosophie, téléphone, poste, démocratie, ~~privatisation de la politique~~ *politisation du privé*
- ✓ (7) Indicatif: modèle de la connaissance, ("a est fonction de b"), vérité, science et idéologie, analyse des textes comme critique, processus et structure, calcul propositionnel
- ✓ (8) Imperatif: Modèle du comportement, ("a doit être b"), valeur, droit, moral et politique, problèmes de la traduction des impératifs, technologie et modes d'emploi, démagogie, (imperatif masqué en indicatif), utopie
- ✓ (9) Optatif: Modèle de l'expérience, ("que a soit b"), consommation, art, style et mode, problèmes de forme et contenu, (the medium is the message?), propagande commerciale, (optatif caché en indicatif), optatif comme impératif des médias de masse.
- ✓ (10) Communication d'élite: Elaboration des modèles de connaissance et de l'expérience pour résulter en modèle de comportement des masses. Université, partis politiques, art d'avant-garde, gouvernement
- (11) Communication de masse: Alienation, information en feed-back, "myth" comme symbole, mort de la culture populaire, nationalism, militarism, uniforme, stereotype
- (12) Conclusion: Vers le totalitarisme de communication ou vers un retour à la communication "primitive"?

NB: chaque exposition sera illustré par des exemples concrets à être analysés par les participants.

Le phénomène surprennant de la communication humaine.

Au contraire de l'expression "zoon politikón" l'homme n'est pas, au fond, un être social. Il est, en effet, le plus solitaire des animaux, plus que ne l'est l'aigle dans le ciel ou la pieuvre dans les abîmes de l'océan. Il est le plus solitaire des animaux, même s'il vit au milieu de l'explosion démographique qui est en train de changer l'humanité en une espèce de mousse mouvante ^① à couvrir les continents; et il l'est même quand il aime, (~~et~~ l'amour est la plus puissante de toutes les communications). La raison de sa solitude est ^② son savoir de sa mort, du fait qu'il se dirige irrévocablement vers une situation dans laquelle il se trouvera seul, et dans laquelle tout artifice appelé "culture" deviendra inutile est sans valeur. Cette solitude totale dans la mort est un savoir toujours présent ^{pour} dans l'homme et il accompagne, "sotto voce", chacun de ses moments. On peut maintenir, (et certains des Anciens ont en effet maintenu), que ce savoir de la solitude fondamentale distingue l'homme des autres animaux, et qu'elle doit servir de base de toute anthropologie. En bien: le phénomène de la communication humaine, du fait que les hommes échangent des informations et les emmagasinent individuellement et collectivement d'une façon plus intense et plus extensive que ³ même les insectes sociaux, doit être vu (contre ce fond de la solitude humaine) le plus solitaire des animaux est capable de la communication la plus riche. Ce cours de conférences essaiera de considérer quelques aspects de cette contradiction dialectique merveilleuse, miraculeuse, ou, pour le dire plus modestement, surprennante.

Mais le fait que les hommes communiquent les uns avec les autres n'est pas surprennant seulement d'un point de vue existentiel. Si nous considérons la communication formellement, si nous demandons comment nous communiquons quelque chose à quelqu'un, nous trouverons qu'il s'agit là d'une question sans réponse satisfaisante. Je ne veux pas dire par cela que nous ne pouvons pas décrire soigneusement ^{CE} cela qui arrive pendant la communication, ni que nous ne pouvons pas expliquer le processus de la communication sur des nombreux niveaux. Je pense seulement au fait très simple et très brutal qu'il n'y a pas de forme possible pour communiquer aux autres les expériences concrètes. L'expérience concrète est essentiellement privée. Elle est mon expérience; je l'ai ici maintenant, et elle est unique, car elle est irréversible, irrévocable, et incapable de répétition. Il est facile de montrer formellement qu'elle est incommunicable. Toute communication exige une convention intersubjective quelconque, un code accepté par ceux qui participent d'elle. Et toute convention, même quand il s'agit d'une ^{CONVENTION} aussi apparemment spontanée comme montrer ^{Pu} avec le doigt, est "publique", car elle est générale, réversible, révocable et capable de répétition. Toute convention falsifie donc par nécessité l'expérience concrète qu'elle veut

communiquer. Ainsi, strictement et formellement, l'expérience concrète est incommunicable, et, un peu moins strictement, toute communication de l'expérience concrète est une falsification. Mais si c'est ainsi, si la publication de l'expérience privée est strictement impossible même par une communication aussi intense ^{que} comme l'amour, et même par une communication aussi ~~dense~~ ^{que} dense ^{comme} l'art, et même par une communication aussi claire et raffinée ^{que} comme la science. (pour ne pas parler des communications confuses et désordonnées ^{TEL QVG} comme c'est le langage des gestes et la langue parlée de tous les jours) ⁴ il faut se poser la question de quoi il s'agit dans la communication. Car, s'il ne s'agit pas de l'expérience concrète, au moins en dernière analyse, il ne s'agit de rien. Nous tendons à oublier le fait simple et brutal de l'incommunicabilité de l'expérience concrète, car le phénomène de la communication humaine est tellement omniprésent. En effet, et par paradoxe, la plupart de nos expériences concrètes nous les avons dans, ~~en~~ par, et grâce à la communication humaine.

Il est, évidemment, banal de dire que nous ne pouvons pas communiquer tout, et que nos efforts pour partager nos expériences avec les autres sont souvent frustrés. ⁵ Pour parler avec Wittgenstein, qui a souffert ^{de} cette limitation de la communication plus que beaucoup, ^{d'autre} et qui a pensé à ce sujet plus profondément que beaucoup: nous nous jettons constamment contre les barrières de la langue, et l'histoire est la collection des blessures que nous avons ainsi souffertes. ⁶ Mais cette banalité, cette rébellion quotidienne contre les limites de la communication, (qui est peut-être identique à la rébellion contre la condition humaine tout-court), peut prendre des formes moins banales. En philosophie elle pose le problème épistémologique, non seulement dans le sens Kantien, (impossibilité de catégoriser l'expérience), mais aussi dans le sens positiviste, (le problème des sentences observationnelles et théoriques). Dans les arts il s'agit de l'effort d'inventer des moyens nouveaux pour communiquer des expériences pas encore articulées, de dire ⁷ l'indisible. Et dans la pensée religieuse cette limitation peut aboutir au silence mystique. Si l'expérience concrète est incommunicable, alors rien de valable est communicable et il ne reste que le silence muet de l'"unio mystica", et dans ce grand océan de silence toutes les rivières turbulentes de la communication doivent déposer, à la fin, leurs eaux.

Mais même si les limitations de la communication peuvent provoquer le scepticisme philosophique, la frustration artistique et le silence mystique, le fait surprenant de la communication n'est pas sa limitation, mais sa richesse en dépit de cette limitation. En dépit du fait que nous sommes fondamentalement seuls et que aucune communication n'y peut rien, et en dépit du fait que nous ne pouvons pas communiquer le concret, donc le plus important, nous sommes, tous, profondément engagés

ans la communication, et cet engagement donne toute signification à nos vies. Nous sommes engagés en communication ⁽³⁾ contre ^{ce que l'on} ~~ce qu'on~~ peut appeller notre "nature", et aussi contre ^{ce que l'on} ~~ce qu'on~~ peut appeller la "nature même" de la communication. Notre engagement est anti-naturel dans plusieurs sens de ce terme. Il est anti-naturel, car communication est société, est la société n'est pas naturelle pour l'animal humain: elle provoque en lui des neuroses et psychoses. Il est anti-naturel, car communication est culture, et la culture est une anti-nature: elle la combat et change. Il est anti-naturel, car communication est histoire, et l'histoire est la négation de la détermination naturelle: elle est la recherche de la liberté. Mais plus radicalement encore: notre engagement en communication est anti-naturel, parceque le processus de la communication humaine est opposé à la tendance même de la nature. La nature comme un tout est un processus qui tend vers l'entropie, vers la perte progressive de l'information, vers le chaos. La communication humaine comme un tout tend vers une croissance progressive de l'information, vers une organisation progressivement complexe. La nature est un processus qui tend vers le "probable", est devient toujours plus "futurable", et la communication humaine tend vers le "moins probable" et devient toujours plus surprenantes. C'est pourquoi elle est tellement riche, en dépit ^{de ses} ~~à ses~~ limitations naturelles. Et ce caractère surprenant, anti-naturel de la communication humaine et de notre engagement en elle suggère que le terme "communication" est très proche ^{du} ~~au~~ terme "esprit", et que la théorie de la communication peut devenir, un jour, une théorie générale de ce que les Allemands appellent, dès Dilthey, "Geisteswissenschaften", (les sciences de l'esprit). Ce qui explique, soit dit en passant ^{pour} mon intérêt ~~en~~ cette théorie.

Mais même si notre engagement en communication va contre la nature dans ^{les} ~~des~~ nombreuses significations de ce terme, il est, dans une signification différente, le plus naturel de tous les engagements humains. En effet: il est tellement naturel dans ce sens-là, qu'on peut presque parler d'un "instinct". Il est presque impossible de reprimer notre tendance de nous exprimer vers les autres, et aussi notre tendance de nous ouvrir aux expressions des autres. De devenir des "émetteurs" et "récepteurs". Cette tendance ^à ~~presqu'~~ irrepressible de participer activement et passivement de la communication, de la société, de la culture, de l'histoire, de l'augmentation de l'information, ^{est} ~~est~~, ^{nommée} ~~en~~ certains contextes, notre "instinct social". Le mot "instinct" n'est pas très utile pour expliquer n'importe quoi, mais en dehors de ça il est important de ne pas oublier que notre "instinct social", ^{à l'encontre} ~~au contraire~~ de l'instinct des animaux vraiment sociaux, est une tendance anti-naturelle, et que notre communication, ^{à l'encontre} ~~au contraire~~ de la communication des animaux sociaux, est artificielle. Cette contradiction peut être résumée en disant que l'homme est anti-naturel par sa nature même, et que ce

Part devient observable phénoménalement sous la forme surprennante de la communication humaine.

J'ai dit que la communication humaine est un processus d'augmentation de l'information, en opposition à ce qu'on peut appeler le processus de la nature. Cela était une façon trop approximative de parler, et nous aurons l'occasion d'en reparler dans ce cours. Car il y a, bien sûr, des processus naturels qui tendent du simple vers le complexe, et le royaume de la biologie en est un exemple. Et, de l'autre côté, il y a, dans la communication humaine, ce phénomène très curieux qui est l'oubli, la perte d'information. Mais même si le développement ^{NEGETROPIQUE} du protozoaire vers le mammifère est impressionnant, on peut le considérer comme epicycle sur une tendance générale vers la désinformation. Et même si possiblement au cours de la communication humaine des civilisations entières ont été oubliées, il est indubitable que la communication comme un tout est une accumulation d'information. Néanmoins: la chose surprennante dans la communication n'est pas le fait qu'elle preserve des information contre le temps, qu'elle ^{LES} "mémoralise" dans des magasins individuels et collectifs, mais qu'elle produit des nouvelles informations. Non, ¹⁰ en autres mots, qu'elle^s emmagasine contre l'entropie, mais qu'elle informe: qu'elle imprime des nouvelles formes sur le monde. Qu'elle est délibéremment, artificiellement, "créative". N'entrons pas dans la question d'où ces nouvelles formes vient, car ^{CELA} ~~cela~~ nous ferait plonger dans des spéculations métaphysiques. Soyons contents ⁽¹¹⁾ avec l'affirmation, ⁽¹²⁾ à ce point, que notre tendance presque irréprimible de participer à la communication est liée à son aspect créatif.

La tendance générale de la nature es: vers cet équilibre statique ce chaos qu'on a appelé quelque fois ~~de~~ "mort thermique". La tendance de la communication est vers la complexité des informations nouvelles, donc opposée à la mort. Mais elle l'oppose non seulement dans ce sens abstrait de négation du deuxième principe de la thermo-dynamique, ^{mais encore} Elle s'oppose à la mort, aussi, et plus significativement, sur un niveau existentiel. Celui qui participe de la communication, participe dans le processus de la création des formes nouvelles. Et ^{dans} ~~à~~ la mesure ^{ou} à laquelle il en participe, il devient immortel, car ~~les~~ formes sont "éternelles", (en dehors du temps). Nous mourr~~ons~~ tous, c'est vrai, et nous mourr~~ons~~ seuls, et aucune quantité de communication n'y peut rien. Mais nous ne mourr~~ons~~ pas tout à fait. ¹³ À la mesure à laquelle nous avons participé du processus créatif de la communication, nous continuerons à vivre de quelque façon. Nous serons ^{dans la} preservés dans les mémoires individuelles et collectives à la mesure à la ^{ou} ~~quelle~~ nous avons ¹⁴ ~~contribuées~~ nouvelles formes à être emmagasinées. Ce qui est une façon de dire que nous vivr~~ons~~ de quelque sorte dans les autres. Et je crois ^{de} que c'est là le vrai motif pour notre engagement en communication.

Le motif de devenir immortels dans les autres. Car notre situation est en effet la suivante: nous savons que nous allons mourir, mais nous ne pouvons pas accepter ce ^{Cela} savoir, ni ne le devons pas accepter. Notre rébellion contre la mort, (qui est notre rébellion contre la condition humaine), a toujours pris, prend toujours, et probablement prendra toujours, la forme incroyablement surprenante de la communication.

De l'information à la décision.

La communication est le processus par lequel des systèmes sont liés. L'exemple classique en physique sont les "vases communicants". Ici le mot "communication" signifiera un cas spécial de ce processus: le cas où les systèmes liés sont hommes. La communication humaine est un cas spécial de communication. Pour des raisons qui deviendront plus claires plus tard les systèmes "hommes" liés par le processus de communication seront ici appelés des "mémoires". Et "mémoire" sera définie comme tout système qui emmagasine des informations. Ainsi, pour la durée de cette conférence, les hommes seront des magasins d'information, comme le sont les bibliothèques, les musées ou les ordinateurs. Et la société sera le réseau qui lie des telles mémoires par des fils appelés "canaux".

On peut visualiser une mémoire en coupant un tronc d'arbre et en regardant la section. On verra des anneaux concentriques, des traces irrégulières, des taches de diverses couleurs, etc. Ces formes qu'on verra peuvent être interprétées par ceux qui ont une "théorie de l'arbre". Les anneaux peuvent signifier des années, les traces des vers, les taches de la pluie, etc. Ainsi les formes sont des "informations", dans le sens qu'elles sont "imprimées" sur le tronc, donc "in-formées". Le tronc est la mémoire qui les emmagasine. Pour l'observateur l'information contenue dans le tronc est "présente", au sens que les anneaux, traces, taches etc. sont simultanés, sur le même plan. L'information est synchronique. Mais elle a été imprimée sur le tronc au cours d'un temps qui peut avoir duré pendant des siècles, et ~~chaque~~ ^{chaque} information a été imprimée à un moment différent. Le tronc a été informé pendant un processus diachronique. Le tronc est une mémoire qui synchronise des informations diachroniques. Il est une conserve du temps: il présente sur un même niveau des informations imprimées dans des passés différents. La mémoire est une boîte à conserve du temps. L'information ainsi conservée contre le temps est organisée de quelque façon, car elle est imprimée sur l'organisme de l'arbre. L'arbre est la "structure" de la mémoire qu'on observe en regardant le tronc. La mémoire emmagasine l'information contre le temps sur des structures spécifiques. L'arbre est un type de structure de mémoire, la bibliothèque en est un autre, et l'esprit humain en est encore un autre. La société est un réseau qui lie des mémoires à diverses structures.

Les mémoires sont des systèmes du type "jeu". L'information emmagasinée en eux peut être considérée comme "répertoire" d'un jeu au sens auquel les pièces d'échecs sont le répertoire du jeu d'échecs. La structure par laquelle l'information est emmagasinée peut être

considérée comme "structure d'un jeu", au sens auquel les règles d'échecs qui organisent les mouvements des pièces sont la structure du jeu. Si l'on considère la mémoire ainsi, on peut lui appliquer la théorie des jeux. On peut la quantifier. Chaque mémoire emmagasine, à un moment donné, une quantité spécifique d'information. Et elle le fait sur une structure qui consiste en un nombre spécifique de règles. La somme des combinaisons possibles d'un répertoire donné sur une structure donnée peut être appelée la "compétance" de la mémoire, au sens auquel l'échecs est compétant pour un numéro spécifique de mouvements des pièces suivant les règles du jeu. Ainsi il devient possible de comparer des mémoires de types différents, et dire par exemple que le tronc d'arbre est moins compétant que ne l'est un ordinateur, et que l'ordinateur est moins compétant que ne l'est une mémoire humaine, peu compétante qu'elle soit.

Il y a deux types de jeux: les ouverts et les fermés. Un jeu est fermé si tout changement du répertoire exige un changement de la structure. Les échecs en sont un exemple. Si l'on introduit une pièce nouvelle, par exemple un chameau entre la tour et le cheval, on devra changer les règles du jeu, et on aura un jeu nouveau. Les échecs sont un jeu fermé, car sa compétence, (très vaste d'ailleurs), est inchangeable. Un jeu est ouvert à la mesure de la possibilité d'y introduire des nouveaux éléments sans être obligé de changer sa structure. Le Français en est un exemple. Si l'on introduit un nouveau mot à ce jeu, on n'est pas obligé de changer sa structure, sa grammaire. Le Français est un jeu ouvert relativement à la possibilité d'y introduire des mots nouveaux, des informations nouvelles, et ainsi augmenter sa compétence. Les mémoires sont des jeux du type ouvert, et la communication est le processus par lequel la compétence des mémoires est augmentée. La société est le réseau qui lie des jeux ouverts pour en augmenter la compétence. Et, sur un ordre de grandeur différent, la société elle-même est un jeu ouvert.

Les jeux fermés ne peuvent pas communiquer parmi eux. Il n'y a pas de communication entre les échecs et le football. Les jeux ouverts peuvent communiquer parmi eux à la mesure de ses ouvertures. Le français et l'arithmétique peuvent communiquer dans cette mesure. Mais il y a des limites formelles à cette possibilité. J'en mentionnerai qu'une. Pour pouvoir communiquer, les jeux doivent avoir des répertoires au moins partiellement coincidents. S'il n'y a pas d'élément commun aux jeux, il n'y a pas de communication, car le canal qui lie parmi les jeux est composé d'éléments communs à tous. La "stratégie" de la communication comme liaison entre les jeux est exactement la méthode de trouver des éléments qui sont présents dans les répertoires

de tous les jeux. La société est le raseau dont les fils sont composés d'éléments communs aux divers répertoires des Mémoires qui en participent. Cela est appelé parfois la "raison commune" ou le "consensus".

Le plus les répertoires de deux mémoires coïncident, le plus facile est-il de les lier en communication. Et s'ils coïncident totalement, la communication devient parfaite: les mémoires se confondent. Dans ce cas de limite la communication ne changera pas leurs compétences. Toute information communiquée aura été déjà emmagasinée auparavant dans la mémoire receptrice. Elle est "redondante". Le moins les répertoires de deux mémoires coïncident, le plus difficile est-il de les lier en communication. Mais aussi le plus la communication établie changera la compétence des mémoires, car le plus les informations communiquées seront nouvelles. Elles seront des "bruits". (Toute information contenue dans une mémoire est redondante par rapport à elle, est toute information non contenue est un bruit par rapport à elle. Les mémoires sont des îles plongées dans l'océan du bruit.) S'il n'y a pas d'élément commun, la communication devient impossible, car tout est bruit, et rien est canal parmi eux. Donc: information et communication sont en quelque sorte en contradiction. Le plus on communique le moins on informe. La stratégie de la communication consiste en trouver un optimum: informer le plus avec le minimum de redondance nécessaire. (C'est cela que j'essai de faire avec vous en ce moment).

Les mémoires humaines sont des jeux ouverts complexes. Elles emmagasinent des informations de types divers sur des structures de types divers. Il y a des diverses compétences dans chacune d'elles. C'est pourquoi il est difficile de les comparer. Une peut être plus compétente en échecs et moins compétente en français que l'autre. Une peut être plus compétente dans le jeu de l'amour, et moins compétente dans le jeu du commerce que l'autre. Et comme la plupart des compétences dans les mémoires humaines appartiennent à des jeux ouverts, elles communiquent parmi eux à l'intérieur de la mémoire-même. C'est là, du point de vue de la théorie des jeux, où se localise la question de la "décision". Ce mot a deux significations pour cette théorie. Dans un sens "décider" c'est d'appliquer une stratégie parmi le paramètre des stratégies possibles dans une donnée compétence. Dans l'autre sens "décider" c'est d'appliquer une compétence parmi le paramètre des compétences disponibles. La première décision est prise dans un jeu, la seconde est prise hors jeu, dans un métajeu. La première est une décision stratégique, la deuxième une décision existentielle. La communication rend les décisions stratégiques plus faciles, car elle augmente les compétences. Et elle rend les décisions existentielles plus difficiles, car elle fait interpenetrer les diverses compétences: elle augmente le doute.

Il faut que je laisse tomber mon masque. J'ai parlé tout le temps comme si la mémoire était un système du type cybernétique, et comme si les hommes étaient des ordinateurs complexes. Et comme si le problème de la communication était quantifiable. Je ne le crois pas. Et j'ai choisi le mot "mémoire" parce que je ne le crois pas. Je voudrai que les considérations précédentes soient critiquées par vous à la lumière du suivant:

Le mot "mémoire" a des nombreuses connotations dans nôtre culture. Pour la tradition orphiques, (qui est au fond de la philosophie platonique), la mémoire est la liaison entre l'homme et le ciel, sa vraie patrie. Les eaux de l'oubli, (lethe), couvrent les Idées éternelles que l'homme contemplait avant d'être né, mais elles sont toujours dans sa mémoire, et peuvent être découvertes par la dialectique socratique. Si l'homme regarde sa mémoire, il contemple la vérité, (a-letheia). Et pour la tradition juive, (qui est au fond du Christianisme), la mémoire c'est où les morts vivent, et quand on parle d'un mort on ajoute à son nom les mots: "que sa mémoire soit une bénédiction". Les traditions orphique et juive sont les deux racines les plus décisives de nôtre civilisation, et leurs contradiction est la force qui propage nos pensées. Les deux concepts de la mémoire sont en contradiction. C'est pourquoi nous la repensons toujours. Bien sûr: un aspect de la mémoire est l'aspect cybernétique dont je vous ai parlé. Mais il y en a d'autres. Il faut essayer de les voir tous ensemble. L'aspect biologique de la mémoire comme information génétique, par exemple. Ou l'aspect psychologique comme inconscient. Ou l'aspect historique comme pré-histoire. Ou l'aspect ethnologique comme mythe. Et aussi essayer de comprendre qu'est-ce que c'est l'archéologie en un sens large: l'analyse des mémoires pour retrouver le temps perdu, mais conservé en forme de synchronisation.

Si vous considérez mes explications précédentes contre ce fond vaste, elles deviendront peut-être moins sèches et plus significatives. Je resume donc: La communication est la liaison des mémoires par des éléments qui sont communs, afin de les rendre plus compétantes en les informant. Et le résultat en est une plus grande liberté, au sens de décisions plus variées et doute existentielle plus aigu. Et tout cela en lutte contre le temps.

Les moyens de la communication.

Le monde où nous sommes est composé d'objets, donc d'obstacles qui se dressent dans notre chemin, ("ob-iectum" = jeté contre). Mais il y a une dialectique dans les objets, si l'on les considère du point de vue "communication". Bien sûr: ils s'entreprennent entre nous et les autres que nous voulons atteindre, et difficultent ainsi la communication. Plus nous accumulons d'objets, plus nous sommes solitaires, car ils forment des palissades. Mais n'importe quel objet peut aussi devenir un moyen pour se communiquer avec autrui. Les murs des cellules de prison sont en effet des objets qui isolent ceux qui se trouvent entre eux, et ils ont été faits avec ce propos. Mais si l'on tape des messages codifiés contre eux, ils deviennent les moyens de communication de la prison. (Ce qui montre que le moyen n'est pas le message.) D'autre côté de cette dialectique est que les objets destinés à être des "media" peuvent devenir des obstacles pour la communication. La boîte TV difficile la communication entre les membres de la famille. Le champ de recherches de la communicologie doit donc inclure tous les objets. En fait l'intérêt des communicologues a été abstrait jus qu'ici par les objets destinés à la communication par ceux qui possèdent ces objets et les manipulent. Comme c'est la presse, la TV et l'affiche. Ainsi les communicologues sont devenus des serviteurs de l'établissement qui manipule la société en manipulant des moyens de communication ad-hoc choisis. J'essaierai d'échapper de ce piège dans ce cours par une attitude plutôt phénoménologique vis-à-vis les "media". Je ne vous proposerai pas la classification habituelle en visuels, auditifs, audio-visuels etc., ni en mass media et moyens élitaires, mais je commencerai par les observer pour en découvrir leurs structures, et je réserve les catégories habituelles pour plus tard.

Il y a dernière fois j'ai défini "mémoire" comme endroit où des informations sont emmagasinées selon des structures, et j'ai défini "structure" comme ensemble de règles qui ordonnent des éléments dans un système. Media sont des canaux entre des mémoires, et, comme les mémoires, ils sont des informations structurées. Seulement, ils n'emmagasinent pas les informations ils les transportent. Le mur de la cellule est une mémoire au sens auquel il emmagasine des pierres selon des règles. Il devient un médium au sens de transporter des informations tapées sur lui selon des règles. Évidemment: la structure du mur va interférer dans la structure du message tapé, et le receveur du message va recevoir le message du mur aussi bien que celui du prisonnier. C'est pourquoi McLuhan ait que le médium est le message. Néanmoins: le message sera structuré, et on peut donc classifier les media selon les structures des messages qu'ils portent. Et il faut les classifier si l'on veut s'orienter dans la forêt labyrinthique qu'elles forment autour de nous.

Il n'y a pas de limite théorique aux structures possibles, ni manières sur lesquelles nos informations peuvent être ordonnées. Ce qui est un défi aux artistes et à tous qui s'engagent en communication. Mais en fait on peut distinguer entre trois structures basiques seulement: la structure qui ordonne les informations en ligne, celle qui les ordonne en surfaces, et celle qui les ordonne en corps. Les exemples du premier type sont la langue parlée, l'écriture alphabétique, et la musique. Les exemples du deuxième type sont les cartes, l'écriture pictographique, et les peintures. Les exemples du troisième type sont la danse, les modèles tridimensionnels de molécules, et la sculpture. Cela est une description très grossière. La langue parlée ordonne ses tons linéairement, et les tons sont des corps, (des vibrations tridimensionnelles). L'écriture alphabétique ordonne des lettres en lignes, et les lettres sont des figures de deux dimensions. La danse ordonne des gestes dans l'espace tridimensionnel, bien sûr, mais elle le fait suivant un temps linéaire, tandis que la sculpture ordonne des corps dans l'espace en défi du temps. Mais comme première approximation les trois structures basiques des médias peuvent servir à l'orientation.

La différence importante entre les trois types est dans l'attitude qu'ils exigent du récepteur des messages. Les médias linéaires exigent qu'on suive la ligne pour saisir le message. C'est l'attitude de la lecture. Les médias de surface exigent qu'on analyse la surface pour saisir le message. C'est l'attitude de l'imagination. Et les médias corporels exigent qu'on les pénètre, (au moins figurativement), pour saisir le message. C'est l'attitude de la participation. Bien sûr: l'affaire est beaucoup plus complexe, en effet énormément complexe. Non seulement parce que les trois structures basiques peuvent s'engrener de mille manières. Le théâtre est un médium qui combine la structure linéaire de la langue avec la structure corporelle de la danse, (pour ne mentionner que deux), et exige qu'on lit son message et qu'on en participe. Le cinéma est un médium qui transporte la structure des surfaces, (images), sur la structure linéaire de la bande du film qui roule, et exige qu'on imagine son message et qu'on le lit. L'affaire est beaucoup plus complexe principalement pour des raisons plus subtiles, et qui regardent la "qualité" du message. D'un point de vue quantitatif les médias tridimensionnels sont incalculablement plus riches que ne le sont les linéaires, car ils peuvent ordonner une quantité plus grande d'informations. Festuculer est une manière plus riche quantitativement de se communiquer que d'écrire. Ceux qui la préfèrent, (comme les hippies), ont pris la décision correcte, et ceux qui se consacrent à la musique sont stupides. La participation est supérieure à l'imagination, et l'imagination est supérieure à la lecture. Mais évidemment cela n'est pas vrai, car toute structure d'un médium confère aux messages qu'il transporte une qualité spécifique. Nous en reparlerons dans ce cours.

L'importance de la différence entre les trois attitudes est grande, car la manière dont nous recevons et émettons les messages est une manière de le vivre. Nous lisons le monde, ou nous l'imaginons, ou nous y participons (rien que la "réalité", laquelle consiste de nos expériences incommunicables ne soit ni lisible, ni imaginable, ni participable: elle est seulement là.) Rien sûr: nous tous lisons parfois le monde, et parfois nous l'imaginons, et parfois nous y participons, et nous combinons tout le temps les trois attitudes sans être toujours conscients de nos sauts de structure à structure. Néanmoins: une des trois attitudes prédomine dans toute société, car toute société se communique par des médias dominants différents. La société de l'Extrême Orient se caractérise par des médias de surface comme c'est l'écriture ideographique, (qui a la structure des pictogrammes), par la calligraphie et la peinture, et son attitude basique est l'imagination. La société africaine se caractérise par des médias corporels comme la sculpture, les masques et la danse, et son attitude basique est la participation. Et notre société se caractérise par des médias linéaires comme l'alphabète, la notation mathématique, (dont le résultat est la science et le climat historiciste), et comme la musique dite "pure", (qui est la contribution plus noble de l'Occident à la communication humaine). Son attitude basique est la lecture.

Mais c'est en train de changer. Les médias de surface comme la TV, le cinéma, les affiches, les revues illustrées et les vitrines devinent de plus en plus importants, et ils menacent la dominance des médias linéaires. Et il y a les nouveaux médias cybernétiques comme les ordinateurs, dont la structure est pointillée et très mal comprise. Notre attitude basique change de la lecture vers une imagination très problématique, et cela est un aspect important de la dite "crise de l'Occident". En effet: c'est cela, et non les aspects plus évidents, la signification du terme: "révolution dans la communication". Non le fait que les médias deviennent toujours plus efficaces, ni plus cosmopolites, ni plus accessibles, ni plus technologisés, est l'événement révolutionnaire, mais leurs structures de surface, en opposition à la structure linéaires, scientifique, historique de nos médias traditionnels. Cela devrait poser des problèmes aux marxistes. L'infra-structure de la société, donc de la vie, montre sa nature communicologique, et non économique, par cette révolution. En effet: la vie change dans l'Union Soviétique à peu près comme elle change aux États Unis, car les deux sociétés sont sous l'impacte de la même révolution en communications, et cette révolution semble mépriser cette autre, la russe. Sans doute: la révolution en communication peut être expliquée par des considérations économiques, comme d'ailleurs par des explications technologiques et d'autres, mais cela n'empêche pas qu'elle soit fondamentale, et qu'elle impose la thèse selon laquelle l'infrastructure de la société est la structure de la communication humaine. Je laisse tomber ce problème.

Je disai que tous les objets du monde sont des media contentiels. Le problème de la dominance d'une structure spécifique dans les media d'une société donnée, et de la révolution présente, doit être vu dans ce contexte. Toute société codifie le monde selon une structure dominante, et tout objet, y compris le corps humain, devient ainsi porteur d'un message structuré. Pendant la prédominance de la structure linéaire dans notre société tout objet du monde était un médium virtuel d'un message linéaire, "racontait son histoire". Le monde était un livre, "natura libellum", ou une symphonie, "l'harmonie des sphères", ou une courbe progressive. Tout objet, cette pipe ou cette montagne là bas, était décodifiable selon une structure linéaire: c'était une sorte de lecture ou chiffre d'un monde codifié historiquement. Et la science était la méthode la plus puissante pour décodifier ce monde. En Grèce pré-Socratique le monde était codifié selon une structure différente. C'était un "kosmos", (une espèce de bijou ou article cosmétique), et il avait la structure tridimensionnel d'une ornementation. Les Grecs archaïques ne lisaient pas le monde, ils étaient "pré-historiques". A présent nous sommes en train de recodifier le monde. C'est vrai: nous lisons toujours les choses autour de nous, mais elles portent aussi des messages qui ne sont plus lisibles. Une structure différente commence à ordonner les informations dans les choses. Elle nous oblige à prendre une nouvelle attitude vis-à-vis du monde. Une attitude de l'imagination. Le monde et ses objets n'est plus un texte comme un livre. Il est plutôt un contexte de fonctions, comme une carte géographique. La décodification linéaire, la lecture historique, cesse d'être très bonne devant un monde codifié ainsi. La post-histoire commence.

Tout objet autour de nous est un médium virtuel, car le monde est codifié par nous comme nous le sommes par le monde. Il est autant dans nous comme nous le sommes dans le monde. C'est pourquoi toute chose dans le monde y compris nous-mêmes, est structurée par la structure de nos mémoires. Et c'est pourquoi la question si la structure mathématique est imposée par le monde sur nous ou par nous sur le monde n'est pas une bonne question. Pour les sociétés dans lesquelles prédomine la structure linéaire, la mathématique s'impose comme structure du monde, mais pas pour les autres. Tout objet devient un médium de communication linéaire: mathématiquement décodifiable. C'est la raison pourquoi j'ai ignoré, dans cette conférence, les classifications habituelles des media. Qu'ils soient visibles ou touchables, qu'ils soient d'élite ou de masse, qu'ils soient temporels ou spatiaux, ils sont d'abord codifiés selon une structure spécifique. Et la question qui se pose, d'abord, c'est la question de la codification. Je la proposerai dans la conférence suivante.

Les symboles et leurs significations.

La question de la convention, de l'accord, du sens commun, était centrale pendant l'époque de l'illuminisme, et Rousseau est un exemple de la façon dont elle a été posée. Les hommes sont superficiellement différents, bien sûr, mais ils ont un dénominateur commun, la raison, ce qui permet d'établir des conventions entre tous les hommes. Dans la terminologie de ce cours: il y a de la redondance dans le repertoire et la structure de toutes les mémoires humaines, ce qui permet d'établir des canaux de communication entre tous les hommes. Mais cette réformulation change beaucoup. Ce n'est plus la seule raison, cette compétence structurée par la logique, qui permet les conventions, et ce n'est plus la seule raison d'état ou les seules catégories de la raison pure qui rendent la communication possible. Toute compétence peut servir à ce but. La communication s'établit à des nombreux niveaux, et le niveau "raisonnable" en est un seul, possiblement pas le plus important. Donc: nous ne sommes plus illuminés. Nous ne croyons plus que l'homme soit complexe à la surface, mais raisonnablement simple au fond. Au contraire: nous croyons que plus profondément nous plongeons dans l'homme, plus il devient complexe. C'est pourquoi nous ne pouvons plus expliquer comment les conventions sont faites, comment les codes sont conventionnés.

Sans doute: il y a des codes établis à la manière de Rousseau: au tour d'une table ronde par convention législative. Le code Morse, les codes diplomatiques et legaux, peut-être même le code alphabétique, en sont des exemples. M. Morse a proposé: "que '...' signifie 'S'", et on est tombé d'accord par une sorte de vote. Mais d'autres codes n'étaient pas établis d'une telle manière. Le code de la langue française, par exemple. Aucun Gaullois a proposé: "que 'tête' signifie 'caput'", quoique quelqu'un a du proposé cela d'une façon quelconque quelquepart, et on est tombé d'accord par une méthode quelconque. Ou le code de la peinture Byzantine, par exemple. Aucun peintre a proposé: "que 'fond en or' signifie 'transcendance'" quoique on a du proposé cette convention, on a du l'accepter et plus tard l'abandonner d'une façon ou d'une autre. Ou le code des rêves par lequel l'inconscient se communique avec le conscient, par exemple. C'est une contradiction de dire qu'on a consciemment proposé: "que 'objet pointu' signifie 'phallus'", quoique il y doit avoir une convention pour permettre aux psychologues de lire les rêves. L'origine des codes est mystérieux.

Tout code, pour être établi, exige un code précédent. Car toute convention établissant un code doit être codifiée par un code déjà disponible. M. Morse a proposé son code en anglais, non en Morse. La proposition hypothétique concernant la signification de "tête" n'était pas codifiée en français, ni même en latin, mais en un code intermédiaire. Le code des rêves a été "proposé", (au sens figuratif, bien sûr), dans des codes ignorés mais probablement basés, eux-mêmes, sur des codes génétiques. Nous

mbons, ainsi, de code en code, dans l'abîme de la réduction à l'infini. Voilà une considération presque métaphysique. Abandonnons-la vite.

Les codes interfèrent entre eux, car les diverses compétences dans la mémoire interfèrent. La langue Allemande interfère dans la française, mais aussi le code du langage de la physique, de la musique et des ordinateurs. La langue grèque interfère dans le code de la peinture Byzantine, mais aussi le code de l'ideologie orthodoxe, ~~de la~~ ^{de la} loi romaine et des rêves. Nous ne sommes plus illuminés: nous sommes devenus incapables de saisir la complexité des codes, quoique nous disposons de la cybernétique, cette discipline qui étudie les systèmes complexes.

Les codes sont des systèmes qui ordonnent des éléments selon des règles, de façon que ces éléments représentent quelque chose, et que les règles représentent des relations entre ces quelque choses. Le code Morse est un système qui ordonne des impulsions électriques pour représenter des lettres de l'alphabète selon des règles qui représentent la relation des lettres dans l'alphabète. Le français est un système qui ordonne des sons pour représenter des "choses" dans le monde, (y compris des idées représentantes de ces "choses"), selon des règles qui ~~qui~~ ^{qui} représentent les relations entre ces "choses", (ou peut-être seulement les relations entre les idées qui représentent ces "choses"). Méprisant la terminologie saussurienne en vogue en France, je dirai que les éléments qui représentent quelque chose sont des "symboles", et que cette quelque chose représentée par les symboles est leurs "signification". Trois impulsions brefs en code Morse sont le symbole de la lettre "S", et la lettre "S" est la signification de ce symbole.

La somme des significations est l'"univers" du code. L'univers du code Morse est l'alphabète. Les ideogrammes Chinois ne sont pas dans cet univers. L'univers du français est un contexte appelé "monde". La signification de certains mots allemands et de certaines règles allemandes ne sont pas dans cet univers, dans ce "monde". L'univers de l'allemand est semblable au français, l'univers du mandarin l'est moins, et l'univers de la peinture Byzantine l'est probablement encore moins. On peut, en thèse, ordonner les codes suivant la ressemblance de leurs univers. Cela pose la question de la traduction. Question fondamentale pour la communication.

Pour communiquer entre univers, (pour traduire), il faut des codes dont la signification soit les codes qui signifient ces univers. Il faut des "meta-codes". On peut les faire, car les symboles peuvent représenter autres symboles. Les meta-codes signifient directement des codes, et indirectement les univers de ces codes. On peut établir une hiérarchie de codes, quoiqu'une hiérarchie confuse. Un code signifié par un meta-code peut devenir le meta-meta-code de ce meta-code. Par exemple: le code de la physique est un meta-code du français, car ses symboles signifient des mots français, allemands et mandarins. Mais le français peut devenir un meta-code du code de la physique, car on peut parler en français sur les

Système - de communication

symboles de ce code. On peut obvier cette difficulté d'une hiérarchisation des codes en les ordonnant par le critère de l'abstraction, "formalisation", des symboles. Les codes dont les symboles représentent des expériences concrètes, (et les falsifient en les représentant ainsi), seraient des codes "observationnels" et seraient à la base de la pyramide des codes. Et les codes dont les symboles représentent des symboles, des symboles de symboles etc. seraient des codes de plus en plus "théoriques" et ils constitueraient ainsi la pyramide. Mais ce critère n'est pas bien applicable hors du discours de la science, et même dans ce discours il n'est pas toujours satisfaisant.

Le code de la physique sert à la traduction entre l'univers du français et de l'allemand. Certaines phrases françaises et allemandes sont représentées dans ce code par une seule phrase. Une seule phrase dans ce code signifie et la phrase française "la masse est une fonction de l'énergie" et la phrase allemande "die Masse ist eine Funktion der Energie". Mais ce n'est pas une méthode très heureuse pour traduire. Pour deux raisons. Le code de la physique représente seulement une partie des codes français et allemand, car il y a des nombreuses phrases qui ne sont pas représentées dans ce code. Et le code de la physique est ordonné par des règles qui sont devenues autonomes des règles françaises qu'elles représentent. Ainsi à l'origine du code de la physique il y a le code du français, bien sûr, et en ce sens le code de la physique est le meta-code du français, et le français est son univers. Mais la physique est devenue autonome grâce à sa structure, et son univers n'est plus le code du français, de l'allemand etc., mais un univers nouveau, l'univers de la physique. Loin de servir à la traduction entre l'univers du français et de l'allemand, ce code-là pose maintenant des difficultés de traductions entre l'univers du français et son propre univers. Et le même est vrai par rapport à n'importe quel autre meta-code: celui de la musique, de la peinture etc. Un dernier mot pour rendre la chose encore plus mystérieuse: les deux meta-codes les plus "formels" de la communication occidentale sont les codes de la mathématique et de la logique symboliques. Mais on ne peut pas les réduire l'un sur l'autre, (ils ne sont pas bien traduisibles entre eux).

Les codes ordonnent les symboles par des règles qui ont deux dimensions. Il y a des règles qui ordonnent les symboles dans le code, et d'autres qui ordonnent les symboles par rapport à ses significations. La structure du code a deux dimensions en ce sens. J'ai considéré la dernière fois la dimension interne. L'externe oscille entre deux extrêmes. Un code peut, à l'extrême, établir une relation bi-univoque avec son univers, en faisant que chaque symbole représente un seul élément dans l'univers, et que chaque élément de l'univers soit représenté par un seul symbole dans le code. Cela sera un code "dénotatif". À l'autre extrême, un code peut

tablir une relation équivoque avec son univers, en faisant que chaque symbole représente tout un paramètre d'éléments dans l'univers, et que chaque élément de l'univers soit représenté par tout un paramètre de symboles dans le code. Cela sera un code "connotatif". L'univers dénoté est claire et distincte, l'univers connoté est confu est compacte. En fait aucun code est extrême, quoique le code de la logique symbolique s'approche de la dénotation et le code des rêves de la connotation. C'est le problème de la traduction.

Le Français est un code à structure miste. Il est plus dénotatif que n'est l'allemand, et plus connotatif que n'est le code de la physique. Donc l'univers français est plus claire que n'est l'allemand et plus compacte que n'est l'univers de la physique. Et l'univers de la peinture Byzantine est plus compacte encore que celui du Français, car le code est encore plus connotatif que celui de l'allemand. Comme chaque code a une structure à lui, toute traduction implique un changement de structure de l'univers. On "vit" dans plusieurs univers, selon le nombre de codes qu'on emmagasine dans ses compétences, et "traduttore-tradittore".

On doit résister à la tentation de dire que les codes dénotatifs sont "bons" pour des messages claires, et les connotatifs pour des messages riches en signification. Ce n'est pas toujours vrai. Le code de l'astrologie est dénotatif sans être claire, et le code de la demagogie, (y compris des mass media), est hautement connotatif sans être riche en signification. Mais, évidemment: le code de la mathématique est claire à cause de sa structure dénotative, et le code de la lyrique est riche en signification à cause de sa structure connotative. Je ne crois pas que le problème de la structure des codes par rapport à ses univers soit bien compris à présent, et ce n'est pas là seulement un problème épistemologique et esthétique, mais aussi un problème éthique et politique de première ordre.

Tous ça c'est mystérieux. Mais non seulement au sens de "non encore compris". Peut être aussi au sens de "incompréhensible". Le symbole représente quelque chose, mais seulement quand on le décode. Quand on connaît le code dont il fait part, quand on participe de la convention. Pour un mathématicien un "0" sur le tableau noir signifie "zéro", pour un chimiste un atome d'oxygène, pour un écolier un son, et pour un bouddhiste la perfection. Mais un martien voit un cercle composé de molécules de craie. Les autres le voit aussi, bien sûr, mais ils essaient d'oublier ce qu'ils voient pour pouvoir "découvrir sa signification". Cette prétense de ne pas voir le phénomène pour pouvoir voir la signification, c'est ça, je crois, la position humaine. On codifie le monde pour le rendre significatif, et pour rendre significative la vie dans le monde. "Sinngebung". Et pour le faire, on ne le regarde pas. "Aliénation". C'est la manière humaine de s'opposer à l'absurdité de l'existence humaine, au monde: prétendre de ne pas le voir.

Et c'est aussi pourquoi la communication humaine est négativement entropique. C'est une communication symbolique. Elle n'est pas "réelle" au sens de la physique. Elle est une fiction, un "faire comme si", elle est artificielle, un artifice. Le "0" sur le tableau noir n'est pas "réellement" un zéro, il fait semblable de l'être. "Réellement" ce sont des molécules de craie. "Réellement" donc, quand nous faisons ce cercle sur le tableau noir nous "informons" le tableau par un processus gouverné par le deuxième principe de la thermo-dynamique. C'est entropique, ça, en "réalité". Mais nous faisons comme si c'était un zéro, cette chose là sur le tableau. Nous établissons cette fiction, cette convention. Cela va contra la nature, mais pas "réellement". Comme artifice seulement. C'est pourquoi c'est négativement entropique. Et c'est ça la dignité humaine dans laquelle nous sommes tous engagés. Et c'est mystérieux au sens d'"incoprmensible".

Du discours scientifique à la démagogie.

La communication est le processus par lequel des mémoires sont liées par les canaux. La manière dont elles sont ainsi liées est la structure de ce processus. Je distinguerai deux structures de base. Dans la première les messages coulent d'une mémoire vers d'autres. Je l'appellerai "discursive". Dans la deuxième structure les messages oscillent entre mémoires. Je l'appellerai "dialogique". Des exemples pour la première structure: cette conférence, des livres, la TV, les affiches, les expositions d'art, le supermarché, l'administration publique. Des exemples pour la deuxième structure: la discussion qui suivra à cette conférence, les parlements, les laboratoires, le PTT, faire l'amour, danser et se battre. Je considérerai d'abord le discours et réserverai la considération du dialogue pour la prochaine fois. Mais il faut dire quelques mots, tout de suite, au sujet de la relation qui existe entre les deux structures de base de la communication.

Il n'y a pas de dialogue sans discours, et vice versa. Car le dialogue élabore les informations pour le discours, et le discours distribue les informations à être dialoguées. Aussi: le discours est un aspect du dialogue, et vice versa. Par exemple la philosophie: tout livre philosophique est un discours qui fait partie du dialogue philosophique, ("nous sommes un dialogue avec les Grecs", Heidegger), lequel dialogue fait partie du discours de la pensée, lequel fait partie du dialogue entre les hommes au sujet de l'homme, lequel dialogue fait partie du discours de l'histoire, etc. Néanmoins à chaque lieu et moment une des deux structures domine l'autre. Le baroque et l'ancien régime sont des exemples pour une domination dialogique: l'ellipse autour du soleil Newtonien et autour du roi-soleil, les tables rondes dans les salons des grandes dames, le menuet et le duel. La révolution Américain et Française résultent en domination discursive: les grands orateurs, l'expansion impérialistique, le progrès Darwinien et technologique, les pas de danse et la TV. Cette domination discursive s'accroît toujours et le dialogue est à présent en danger de disparaître. Quand les gens disent qu'ils ne communiquent pas, ils veulent dire que le dialogue est devenu impossible. Le discours, au contraire, est omniprésent, et on n'a jamais communiqué aussi cosmiquement comme à présent à ce sens.

En communication discursive l'information emmagasinée dans la mémoire de l'émetteur est transmise aux mémoires des récepteurs. Le propos est de distribuer cette information pour la conserver contre l'action entropique du temps. Le discours est conservatif. "Traditionnel" au sens strict du terme "traditio", (transmission). Mais il peut être dynamique. Il y a des discours, (comme celui de la science), qui absorbent à chaque pas les informations provennantes des dialogues pour les distribuer. C'est un conservatisme progressif. Cette dialectique interne du discours devient évidente dans ce grand discours qui est le but de tous les discours et dialogues: dan

"paideia". C'est le discours ~~transmis~~^{dont} une génération est l'émetteur, et l'autre génération est le récepteur, et lequel rend l'homme un être historique. La paideia est conservatrice, car elle préserve les informations acquises, et elle est progressive, car elle absorbe les informations dialogiquement élaborées. Mais toute paideia présente une face différente de cette dialectique. La paideia des sociétés dites "pré-historiques", (par exemple: des australiens), est moins ouverte à des informations nouvelles que ne l'était la paideia occidentale avant la révolution en communication du présent. À présent, la paideia occidentale se ferme, car la domination du discours, (qui est apparemment un phénomène progressif), élimine progressivement les dialogues producteurs d'information nouvelle. La "post-histoire"?

Je vous propose quatre structures de discours, (il y en a d'autres): la pyramide, l'arbre, le théâtre et l'amphithéâtre. Dans la structure pyramidale l'émetteur transmet l'information vers un nombre de récepteurs qui la transmettent vers un nombre plus grand de récepteurs par degrés. Le système féodal et de l'administration publique sont des exemples. Dans la structure de l'arbre l'émetteur transmet l'information vers un nombre de récepteurs qui la coupent en tranches, retransmettent les tranches vers des récepteurs qui coupent les tranches en sous-tranches, et par cette retransmission spécialisante le discours se ramifie. Le discours scientifique et technologique sont des exemples; et l'arbre est aussi le modèle d'autres discours, comme celui des arts, mais il y a là des problèmes. Dans la structure théâtrale l'émetteur transmet l'information vers des récepteurs disposés en semi-cercle pour que l'information émise soit ensuite dialoguée. L'école en est un exemple, et le parlement en est un autre. La révolution en communication est en train de rendre cette structure arcaïque. La structure amphithéâtrale, (le cirque), émet l'information vers un horizon circulaire de récepteurs de plus en plus immense et de plus en plus amorphe, (la masse). La TV et la presse en sont des exemples. C'est la structure la plus avancée techniquement, et la plus efficace pour la distribution d'informations.

Le récepteur reçoit l'information par deux méthodes de base: il ouvre sa mémoire vers l'émetteur, (il l'admet), où sa mémoire est ouverte par l'émetteur, (l'information s'infiltré). Un exemple pour la première méthode: la boîte TV dont le récepteur presse le bouton. Un exemple pour la deuxième méthode: l'affiche dont le message s'infiltré. L'analyse psychologique des deux méthodes, (message consciente, sub-liminaire etc.), est insuffisante. Il s'agit là du problème de la liberté. Il n'est pas bien analysable. Mais l'analyse logique le touche mieux que la psychologique. On a proposé le concept de la "croyance zéro". La croyance zéro est une structure vide est ouverte à des informations de la même structure. Les ordinateurs ont une croyance zéro pour des informations spécifiquement structurées. Ils étaient programmés ainsi. C'est un concept utile.

Quand il y a de la croyance zéro par rapport à l'information, le discours emploie la première méthode. Quand il n'y a pas de croyance zéro suffisante le discours emploie la deuxième méthode: il ré-programme les mémoires des récepteurs. Cette deuxième méthode s'appelle "l'exécutif". Donc: l'absence d'un exécutif dans un discours donné est la preuve négative qu'il s'agit d'un discours admis par les récepteurs. On peut affirmer avec des arguments très forts qu'à présent tous les discours disposent d'un exécutif sauf celui de la science. Beaucoup de discours cachent leurs exécutifs, (comme c'est le cas de la TV), mais c'est un des devoirs de la communicologie de les rendre évidents. J'appellerai les discours exécutifs des discours "tyranniques", les discours basés sur une croyance zéro des discours "autoritaires". Donc à présent il y a des forts arguments pour dire que notre seule autorité est le discours scientifique.

Si c'est vraie, nous voilà dans une situation curieuse. Pendant des siècles notre société était structurée par un discours autoritaire dominant celui de l'Eglise. Pratiquement tous les récepteurs, (y compris les hérétiques et les dissidents), étaient programmés pour une croyance zéro par rapport à ce type de message. Et cela était cohérent avec la structure pyramidale de ce discours. Il y avait un auteur du message, (Dieu), et une hiérarchie de transmetteurs, (des autorités). C'était un discours autoritaire, par la croyance zéro et par sa structure même. La Renaissance a détruit la dominance discursive, et notre société est devenue structurée par des dialogues. La croyance zéro, (qui n'est pas, rappelons-le, une foi), c'est perdue par rapport au message de l'Eglise, et son discours est devenu tyrannique. D'ailleurs: dans une situation structurée par le dialogue, le problème de l'autorité et de la tyrannie est poussé vers l'horizon.

Avec les révolutions française, américaine et industrielle, le discours est redevenu la structure dominante, et les problèmes de l'autorité et de la tyrannie sont redevenus centraux. Simultanément il s'est établi une seule croyance zéro grâce à ces révolutions: celle par rapport aux informations du discours scientifique. Tous les autres discours, (celui de l'état, du droit etc.), sont donc devenus tyranniques. Mais la structure du discours scientifique, l'arbre, ne se prête pas pour un discours autoritaire. C'est un discours d'un type nouveau, et sa méthode est un type nouveau de doute. La croyance zéro par rapport au discours scientifique est donc anti-scientifique. Mais c'est cette croyance zéro qui rend le discours scientifique notre seule autorité. Du point de vue communication la science est en opposition avec soi-même. Nous en reparlerons, car c'est un problème de base.

À présent, donc, notre société est dominée par la communication discursive. Le discours de la science, avec sa structure de l'arbre, est notre seule autorité véritable, mais elle ne peut pas l'être. Les discours théâtraux, qui sont ouverts aux dialogues, sont périmés techniquement, et la crise de l'université en est un exemple. Les discours pyramidaux sont

ous devenus tyranniques. Mais ce sont les discours amphithéâtraux qui marquent notre situation et la rendent nouvelle par rapport au passé. Notre société est devenue un amphithéâtre cosmique, un cirque cosmique, et non pas un village cosmique comme le dit McLuhan.

Le discours est le processus par lequel une information disponible est distribuée à des mémoires-recepteurs. L'information disponible est publique. Elle devient privée. L'homme public devient privé quand la TV le projet dans le salon privé. Le dialogue est le processus par lequel des informations partielles emmagasinées dans des mémoires sont élaborées pour devenir une information disponible. Elle devient publique. Celui qui participe d'un dialogue, publie ses informations. Donc: le discours privatise le public, et le dialogue publie le privé. Ou: le discours dépolitise, et le dialogue politise. Ou encore: la société dominée par le discours est une masse, la société dominée par le dialogue est une "polis". Eh bien: une société dominée par des discours tyranniques comme la notre, et où la seule autorité ne peut pas l'être, est en train de devenir une masse totalitaire. Nous sommes à l'Origine de la première véritable masse totalitaire, (Hannah Arendt), à moins que le dialogue puisse être établi d'une manière ou d'une autre.

La méthode du discours tyrannique est la réprogrammation des mémoires recepteurs par des executifs, et leurs but est d'établir une nouvelle croyance zéro. Après cet établissement, le discours devient autoritaire. C'est seulement pendant la réprogrammation qu'on peut la constater. La véritable masse totalitaire vers laquelle nous marchons grâce à la révolution dans la communication ne sera pas une tyrannie, mais l'établissement d'une autorité définitive. Elle est tyrannique seulement maintenant. L'autorité qu'elle établira sera définitive, car il n'y aura plus de dialogue pour proposer des informations nouvelles. Post-histoire. Cela n'est ni une utopie, ni une anti-utopie. Car ce n'est pas un pronostique: c'est une diagnose. Le futur est déjà là. À moins que nous agissions maintenant.

La réprogrammation de nos mémoires est faites par des méthodes crudes et aussi subtiles. Quelques-unes de ces méthodes sont basées sur les connaissances scientifiques. On peut les appeler "démagogiques" au sens strict de ce terme. C'est un nouveau type de ^{de}démagogie. Difficile à découvrir, et encore plus difficile à y résister. Le but de l'engagement politique est de découvrir et résister aux méthodes crudes de la réprogrammation. Le but de la communicologie, (y compris le cours présent), est de découvrir et résister aux méthodes plus subtiles, à la *démagogie*.

Du dialogue familial au téléphone.

Les deux manières dont les mémoires peuvent être liées, les deux structures de base de la communications sont le dialogue et le discours. Dans le discours avec son fluxe univoque de messages on peut distinguer entre l'émetteur et le récepteur, mais dans le dialogue, où le message oscille entre les mémoires, une telle distinction n'est pas très utile. Bien sûr: si vous regardez le téléphone, vous pouvez apercevoir deux pôles: le récepteur que vous mettez à l'oreille, et l'émetteur dans lequel vous parlez. Mais ces deux pôles sont soudés, ils ne sont pas séparés par un canal comme c'est le cas du microphone et de la radio. Le téléphone est comme un microphone et une radio unifiés, et le système d'irradiation radiophonique est comme un téléphone cassé en deux. Voilà une description assez satisfaisante de la différence entre le dialogue et le discours. Et c'est aussi une observation révélatrice de notre situation. La technologie derrière le téléphone et la radio n'est pas très différente. Il n'y a donc pas de raisons technologiques qui expliquent le retard technique de nos moyens de communication dialogiques par rapport aux moyens discursives. L'explication de ce retard, qui caractérise tellement notre situation, doit être ailleurs.

Le discours est, grâce à son fluxe univoque, traditionnel et progressiste à la fois. Le dialogue est, grâce à son oscillation, baigné par un climat différent, celui de la "responsabilité". La responsabilité est la capacité de répondre immédiatement à un message reçu. L'accent est sur le terme "immédiatement". Le discours, lui aussi, permet des réponses à ses messages par un moyen ou un autre. On peut écrire des lettres aux éditeurs de journaux, et on peut téléphoner aux stations de la radio, par exemple. Donc des réponses par divers "media", des réponses médiates, sont possibles. Mais dans le dialogue c'est le médium du message reçu qui permet la réponse. C'est pourquoi le dialogue, en ouvrant tout le temps la possibilité d'une réponse immédiate, rend ses participants responsables, tandis que le discours les rend irresponsables. Eh bien: la responsabilité, cette capacité de répondre immédiatement aux messages de la circonstance, est l'attitude politique. Car répondre, c'est publier, rendre publique. La raison du retard technique de nos moyens de communication dialogique est le fait que les ~~xxx~~ propriétaires des media n'ont aucun intérêt dans le développement de notre caacité pour répondre immédiatement aux messages qu'ils irradient.

Les Grecques ne pouvaient pas concevoir la politique sans le dialogue. Le citoyen de la polis habitait une maison privée, ("oiké"), où il fabriquait des produits pour les échanger au marché, et derrière laquelle il y avait des champs travaillés par ses femmes et esclaves. C'était l'aspect privé, "économique", de sa vie, et il était marqué par le travail, ("askolia"). Mais quand le travail était fait et le produit fini, le citoyen quittait la maison pour le marché, ("agora"), afin d'échanger son produit.

et échange établissait la valeur, ("norma"), du produit. Et ce produit, ce n'était pas seulement un soulier ou une jarre, c'était aussi une idée, ("ei deia"), ou une opinion, ("doxa"). C'est pourquoi l'échange au marché était un dialogue, (échange de mots, "logoi"). Et dialoguer, échanger au marché, ce n'était pas un travail, mais un loisir, ("scholé"). Eh bien: c'était ça la vie politique. Car elle établissait des valeurs, et permettait ainsi aux citoyens à piloter, ("kybernein"), le navire de la république. Le dialogue avait donc trois dimensions: "scholé"= école, "norma"= valuer, et "kybernein"= gouverner. Les trois dimensions de la vie politique. Le dialogue était l'école de la cybernétique normative.

Mais c'était plus encore. Le rencontre du cordonnier, potier et philosophe au marché. Des compétences différentes. Ces compétences étaient privées, bien sûr: émmagasinées dans des mémoires individuelles. Mais par le dialogue ils devenaient publiques, propriétés du marché, de la république. Ils devenaient "norma", des valeurs pour la république, des normes publiques. Les différentes compétences ne se mélangeaient pas simplement par le rencontre. Elles donnaient à la république une compétence tout à fait nouvelle. Cela n'était pas la somme de la compétence du cordonnier, du potier et du philosophe. Une nouvelle compétence émergeait, par saut. Une "synthèse" des compétences individuelles. Ainsi le dialogue bien réussi devenait "dialéctique". La source de formes nouvelles, la création d'information. En fait: c'était cela que Socrate faisait au marché d'Athènes, et c'est toujours cela que tous les dialogues ont pour but. Pour les Grecques, c'était la "démocratie": le dialogue qui établit une nouvelle information. "Poiesis": création. La politique était l'art suprême.

Notre tragédie est que nous ne sommes plus capables de voir l'identité de poésie et démocratie, de création et politique. Que nous croyons à présent que la poésie et la création sont des produits de la solitude. Cette croyance romantique est le résultat de la domination discursive totalitaire, dont nous sommes victimes. C'est un malentendu. Bien sûr: les nouvelles informations élaborées par le dialogues sont ensuite émmagasinées dans des Mémoires individuelles, et deviennent privées. Et elles peuvent ainsi être travaillées par un "dialogue interne", (Platon). Et aussi: les informations nouvelles élaborées par le dialogue peuvent être ensuite irradiées par le discours. Néanmoins: la synthèse est la seule méthode de création, car il n'y a pas de création "ex nihilo". Et la synthèse est le processus dialogique, politique. La tragédie de notre massification totalitaire est de l'avoir oublié. Nous sommes devenus dépolitisé, stériles.

Les systèmes discursifs d'irradiation ont poussé tous les dialogues qui nous restent encore vers la domaine du privé, vers la "oiké". Une situation paradoxale, car l'essence même du dialogue est d'être publique. Il nous reste le dialogue familial et la conversation entre amis, le dialogue dans les laboratoires et les conseils administratifs, et le dialogue dans

ette atmosphère rarifiée où les décisions **gouvernementales** sont prises. Et aussi, bien sûr, la poste et le téléphone, dont on parlera plus tard. Le dialogue familial et entre amis est une caricature de dialogue: un pingouin pingu d'informations reçues par irradiation discursive sans possibilité de création et sans responsabilité. Le dialogue scientifique et artistique, il est vrai, reste toujours créatif et responsable, mais il se passe dans des codes de plus en plus hermétiques et devient de plus en plus fermé. Et le dialogue des décisions gouvernementales est devenu secret, (un dialogue entre "secrétaires d'Etat"), donc anti-politique. (D'ailleurs: tout vrai dialogue est décisif, car "décision" est identique au "saut synthétique", voir la théorie des jeux.) Nous sommes donc en train de perdre tout accès au vrai dialogue, (avec la seule exception de la PTT, une exception problématique), et c'est pourquoi nous avons oublié de quoi il s'agit. Nous sommes devenus incapables de répondre aux informations de notre circonstance d'une manière immédiate, nous sommes devenus irresponsables.

Cette dépolitisation catastrophique, (y compris la dépolitisation de nos "politiciens"), semble avoir des raisons techniques. L'argument est le suivant: Dans les petits états comme c'était Athènes tous peuvent dialoguer avec tous, mais ce n'est plus techniquement possible dans nos états colossaux. Mais le discours est ouvert à tous: la presse, la TV, les affiches et les vitrines sont accessibles aux millions. L'argument affirme que le dialogue ne permet pas l'accès aux millions. On peut dialoguer au marché, mais on ne le peut pas au supermarché. Le supermarché est nécessairement un discours vers des millions de consommateurs. Mais l'argument est un mensonge à l'intérêt de ceux qui maintiennent le pouvoir de la décision. Les réseaux dialogiques peuvent admettre les mêmes millions admis par les systèmes d'irradiation discursive. La poste et le téléphone en sont des preuves, et la TV à câble peut le prouver dans un futur proche. Le fait est que ceux qui maintiennent le pouvoir de décision refusent le paiement pour les techniques nécessaires à l'ouverture du dialogue. Ils évitent ainsi l'émergence de toute une série d'informations nouvelles. En conséquence leurs propres discours deviennent de plus en plus pauvres en information, de plus en plus démagogiques. Et à mesure que ce processus avance, toutes les possibilités pour une telle ouverture se ferment, sauf celle de la révolution.

Nous avons, néanmoins, deux ouvertures, à présent: nous pouvons téléphoner et écrire des lettres. En fait: nous le faisons avec une intensité qui menace ces deux réseaux. Voilà une preuve que notre impulsion vers le dialogue est toujours vivante. Mais ces deux médias là ne peuvent pas nous satisfaire. Le téléphone est codé par la langue parlée, et la poste par l'alphabet. Deux codes linéaires. Et nous saisissons les messages par ces médias, mais non autrui. Le dialogue, ce n'est pas seulement l'échange de messages. C'est aussi la reconnaissance mutuelle. Ce n'est pas seulement un duel, ("polemos"). C'est aussi l'admission mutuelle, ("eros").

La créativité du dialogue est due à cette synthèse érotique. Par ses codes et par sa structure la poste et le téléphone ne peuvent pas être érotiques seulement polémiques. Ce sont des réseaux dialogiques frustrants.

Nous devons donc essayer d'imaginer des méthodes dialogiques plus satisfaisantes. Les murs en Chine et à Paris de 68 sont des exemples pour une telle imagination. Mais ce ne sont pas de très bons exemples. Ils ne sont pas bons ni techniquement, ni structurellement, ni quant aux messages qu'ils échangent. Nous devons pouvoir faire mieux, si nous voulons éviter le fascisme technocratique de gauche et droite qui nous menace par ses discours. Heureusement, de telles méthodes sont à présent devenues imaginables. Des techniques comme c'est la dynamique de groupes et le "brain storming" commencent à apparaître. Des structures de réseaux dialogiques entre cercles, comme c'est la TV à câble, commencent à se former. Ce ne sont, bien sûr, que des commencements. Un des propos de ce cours de conférences est précisément la provocation de votre imagination à ce sujet.

Je dois confesser que j'ai, moi-même, un modèle d'un dialogue futur dans ma tête. Une fantaisie. Un modèle "philosophique". On affirme, à présent, que le dialogue philosophique au sens traditionnel est mort. On l'affirme avec des très bonnes raisons. C'était un dialogue linéaire, et son code est devenu de plus en plus hermétique. Mais c'était un dialogue dont la méthode était le doute à un sens plus radical que celui de la science. Le doute philosophique était une méthode puissante. Il faut essayer de le sauver. Pour le faire, il faut trouver des codes nouveaux et des structures nouvelles. Des media nouveaux. Il y a, à présent, des media qui se prêtent au dialogue philosophique. Et je crois que le medium le plus fascinant de ce point de vue est la bande vidéo. J'imagine, dans ma fantaisie, un dialogue philosophique par la vidéo, ouvert aux millions, et qui remet, par son doute méthodique, le totalitarisme technocratique en question tout le temps. C'est un rêve, bien sûr. Mais il y en a d'autres qui rêvent comme moi. Et ce sont ces rêveurs qui portent la vraie révolution, celle de la communication.

Le futur n'est pas très brillant. Si les tendances actuelles continuent, nous nous trouverons prochainement dans un cirque cosmique d'irradiation démagogique. "Panem et circenses", où l'accent se déplacera toujours plus nettement sur "circenses". La société dépolitisée, stérile, totalitaire. Mais il y a toujours l'espoir pour ceux qui pensent que l'homme est un être créatif et ouvert aux autres. Il y a toujours la possibilité pour des vrais dialogues. Mais il faut s'y mettre.

Apprendre à comprendre.

Dans cette deuxième partie du cours sur les phénomènes de la communication l'attention se déplacera de la structure de la communication vers les messages. On en peut distinguer trois classes: (a) les messages de connaissance, (b) de désir, et (c) des sensations. Tout message peut être réduit à une de ces trois classes sous une analyse formelle, (sous le "calcul propositionnel"). La classe (a) est indicative, la classe (b) impérative, et la classe (c) exclamatoire. Bien sûr: il y a aussi des propositions sous forme de questions, mais on peut montrer que toute question demande une réponse qui appartient à une des trois classes. Cette distinction est traditionnelle. Dans la tradition la classe (a) est épistémologique, et son idéal est la "vérité", la classe (b) est éthique, et son idéal est la "bonté", et la classe (c) est esthétique, et son idéal est la "beauté". Le discours plus important de la classe (a) est la science, de la classe (b) est la politique, et de la classe (c) est l'art. Bien sûr: une telle classification schématique est de la pure abstraction. En réalité, toute communication est un mélange des trois classes, et, ce qui est plus important, toute classe peut être communiquée sous l'apparence de toute autre classe: les impératifs peuvent être communiqués sous forme d'indicatifs, les indicatifs sous forme d'exclamation, etc. Ce mélange et cette mascarade sont dangereusement déroutants, car ils sont les armes grâce auxquelles les mass media nous manipulent. Sous l'apparence d'une "science" ou d'un "art" on nous remplit d'impératifs pour pouvoir mieux changer notre comportement. Une des tâches de la théorie de la communication est précisément d'analyser les messages pour les démasquer: les "dés-idéologiser".

Un avertissement: la grande majorité des messages, sous n'importe quelle forme, est du non-sens. L'analyse montre qu'un tel message ne contient aucune information. On a calculé qu'approximativement 80% des messages de la communication humaine sont du non-sens. Dans les mass media cette proportion est probablement beaucoup plus grande. C'est un problème important dont on parlera dans une conférence future. Ici le thème sera les messages concernant la connaissance,

Le message qui communique une connaissance est un indicatif, une phrase du type "fonction", ("x₁fy"). Une prédication d'un sujet en fonction d'un objet. Le problème de l'épistémologie, de comment la connaissance est possible, est contenu dans cette affirmation si simple. Malheureusement ce n'est pas le moment d'entrer dans le problème. Je dois me contenter à dire que le problème est "grammatical", qu'il s'agit de la philosophie du langage, et que la philosophie de la science, (l'"épistémologie" au sens strict), est l'analyse "grammaticale" des phrases prononcées pendant le discours de la science.

Ce qui faut dire ici, en revanche, est le fait que les messages qui communiquent des connaissances peuvent être codifiées en n'importe quel code. On peut communiquer une connaissance par l'image, la musique, la danse aussi bien que par la parole. Les épistémologues tendent à l'oublier, parfois, car la science est codifiée par la langue parlée ou par des codes provenant de la langue parlée, et la science est notre modèle de toute connaissance. Donc: quand je dis que le message qui communique une connaissance est une phrase, cela n'implique pas que toute phrase est un ensemble de mots; et quand je dis que le problème de l'épistémologie est "grammatical", cela n'implique pas la seule grammaire des langues. Il ne s'agit pas, dans l'épistémologie, d'une philosophie des langues, mais des langages. Néanmoins: les langues parlées, et plus spécialement les langues parlées dans l'Occident, (avec leur structure "sujet/prédicat"), sont un code fondamental pour nos messages de connaissance.

La raison en est que la science, source de la grande majorité de nos connaissances, est structurée par ce type de code "sujet/prédicat". Elle est occidentale à ce sens profond. Les langues de structures différentes, comme les langues agglutinatives de l'Afrique et de l'Amérique, ou comme les langues isolantes de l'Extrême Orient, communiquent des connaissances d'un type différent de la notre. Nous pouvons apprendre à comprendre ces connaissances-là par des codes d'images ou de trois dimensions, (par "l'imagination" ou la "participation"), mais elles sont incompréhensibles pour nous par la lecture linéaire, logique. Et comme la lecture linéaire est notre méthode pour comprendre les connaissances scientifiques, et comme les connaissances scientifiques sont pour nous décisives, les connaissances extra-occidentales restent, pour nous, périphériques, ("exotiques"), en dépit de tous les efforts de les incorporer dans l'Occident, (voir: le Taoïsme, Zen Bouddhisme, la magie africaine et mexicaine aux états Unis).

Car nos mémoires sont structurées, à présent, par une croyance zéro aux messages de la science. Nous sommes compétents pour recevoir, comprendre, des messages dont la structure est "sujet/prédicat". C'est notre "programme". Bien sûr: nos mémoires ont d'autres compétences aussi. Nous ne sommes pas programmés exclusivement pour la réception de "sujet/prédicat". Nous pouvons comprendre des messages indicatives d'une cathédrale ou d'une symphonie, nous pouvons les connaître, et nous savons qu'il s'agit de messages de connaissance, non seulement de sensation. L'oeuvre d'art est pour nous un message épistémologique, non seulement esthétique, bien qu'elle ne soit pas structurée par "sujet/prédicat". Néanmoins: cette fonction spécifique "A est B" est notre modèle de connaissance. Nous essayons, à la fin de réduire toute connaissance sur cette forme: nous sommes, en cela, comme des ordinateurs. Programmés pour "sujet/prédicat".

Mais nous ne sommes pas tout à fait comme des ordinateurs: nous pouvons nous reprogrammer. Car nous apprenons sur trois niveaux, (si par "apprendre" nous voulons dire "être informé"). Au niveau du code: nous pouvons décoder les messages, mais aussi tomber d'accord avec des autres pour changer le code. Au niveau de la structure: nous pouvons absorber des règles qui ne sont pas encore programmées dans notre mémoire. Et au niveau du répertoire: nous pouvons émagasiner des nouvelles informations. Schématisant, c'est comment nous apprenons: Un message arrive dans un code, (canal). Si nous connaissons le code, nous décodifions le message. Si non, nous ne le comprenons pas, mais nous pouvons essayer de le "traduire". Après avoir décodifié le message, nous en saisissons la structure. Si c'est une structure qui existe dans notre programme, nous pouvons absorber le message. Si non, nous ne le comprenons pas, mais nous pouvons essayer d'introduire ces nouvelles règles dans notre structure, car nos mémoires sont des jeux ouverts. Après avoir introduit le message dans notre structure, nous pouvons comparer son information avec les informations déjà emagasiniées dans notre mémoire. Si la nouvelle information s'y adapte, nous pouvons l'emagasiner: elle sera "vraie". Si elle ne s'adapte pas, nous pouvons remanier les informations déjà emagasiniées pour lui faire place: nous changeons nos critères de "vérité" pour emagasiner la nouvelle information. Si nous ne réussissons pas à remanier les informations emagasiniées, la nouvelle information sera refusée: elle sera "fausse".

Quant au niveau du code, j'ai déjà parlé de comment nous l'apprenons et quels sont les problèmes qui se posent, quand j'ai parlé de la traduction. Ici je propose de considérer, très légèrement, les niveaux de la structure et du répertoire, car ces deux niveaux auxquels nous apprenons posent des problèmes urgents à présent. La capacité de stockage de nos mémoires est grande, mais limitée. Il est vrai que nous n'utilisons qu'une partie de nos cerveaux pour emagasiner des informations, mais il y aura de bonnes raisons pour cela. De l'autre côté la quantité des connaissances disponibles est devenue énorme, et elle augmente toujours. Cela est dû à la structure d'arbre du discours scientifique. Nous avons déjà dépassé le point où le stockage des connaissances disponibles dans les mémoires humaines était encore possible. C'est ce qu'on appelle, incorrectement, l'"inflation des informations". Incorrectement, car ce sont les seules connaissances, et non aussi les informations éthiques et esthétiques, qui sont en inflation. C'est de la mauvaise stratégie que de vouloir emagasiner toujours d'avantage de connaissances dans nos mémoires. Nous connaissons déjà trop, et nous ne pouvons plus manier et remanier les connaissances déjà emagasiniées. Des nouvelles connaissances sont devenues inutiles: nous ne les pouvons plus comprendre.

Il y a des mémoires artificielles dont la capacité de stockage est

plus grande que la notre. Les bibliothèques, par exemples. Mais elles sont lentes. À ce moment précis de crise la révolution des mémoires est parvenue: les ordinateurs. Leur capacité de stockage est pratiquement illimitée, et ils sont vites. La bonne stratégie est donc de cesser d'émagasinier les connaissances dans des mémoires humaines, et de les émagasiner dans les ordinateurs. Et, simultanément, de transférer le processus d'apprentissage du niveau du répertoire au niveau de la structure dans les mémoires humaines. Nous ne devons pas faire la concurrence aux ordinateurs: nous perdrons. Mais nous devons, tous, pouvoir manier les divers programmes des ordinateurs, pour qu'ils soient des vrais outils de nos mémoires. Nous devons apprendre des structures nouvelles.

Cela est évident, mais difficile à faire. Il est évident que nous ne pouvons pas ignorer l'inflation des connaissance d'un coté, et l'existence des ordinateurs de l'autre. Mais il est difficile de changer la stratégie de l'apprentissage, car c'est une révolution non seulement de notre système dit "éducatif", mais aussi de notre paideia. L'idéal humaniste d'un homme éduqué est une mémoire qui connaît "tout": "l'uomo universale". Cet idéal de notre paideia est devenu absurde. Les ordinateurs sont devenus, à présent, des "uomini universali". Il faut abandonner l'idéal de notre paideia, une tâche difficile, car c'est un "nouveau homme" qu'il faut chercher. Un homme qui connaît très peu, seulement l'indispensable pour pouvoir comprendre les connaissances émagasiniées dans des mémoires cybernétiques. Et pouvoir les comprendre, c'est d'apprendre des structures vides: la logique, la mathématiques, la cybernétique, les langues des ordinateurs, la théorie des ensembles, de l'information, de la décision, des jeux, etc. Ce nouveau homme connaîtra peu, mais comprendra beaucoup. Il n'apprendra pas des connaissance, mais comment comprendre. Cela est un aspect important de la révolution dans la communication dont je vous parle dans ce cours: l'homme nouveau.

Nous savons, bien sûr, que la révolution est là, et la crise des écoles en est une preuve. C'est devenu stupide que de vouloir émagasiner des connaissances dans les mémoires des étudiants. L'inflation des connaissance les rend rapidement inutiles. Des nombreuses connaissances valables en 1945 ne le sont plus. Un étudiant qui sort de l'école en 1975 vaut plus maintenant qu'en 1985, et devra donc gagner un salaire plus petit dans dix ans. Si nous continuons avec notre stratégie présente, nous finirons par ne plus rien comprendre. Les ordinateurs et ceux qui savent les manier, les technocrates, prendront le pouvoir. C'est cela le défi: ou bien nous changerons le processus de l'apprentissage, ou bien la technocratie s'installe. La "révolution culturelle" au sens stricte, ou le totalitarisme

Ne l'oublions pas: les messages épistémologiques sont inutiles sans des messages éthiques et esthétiques. La connaissance est inutile sans

des valeurs. Les ordinateurs sont compétents pour la seule connaissance. Et les technocrates sont comme des ordinateurs. Ce ne sont que des outils. Mais ils peuvent néanmoins prendre le pouvoir, et ils sont en train de le faire. À moins que nous comprenons qu'il faut apprendre pour comprendre.

La mode: de la Bible à Bardot.

La classification des messages proposée sous VII. en messages de connaissance, de désir et de sensation avait un critère structurel. Les messages de la deuxième classe, ceux qui communiquent des "valeurs éthiques", devront donc obéir à la structure impérative: "tu dois être!". Car "viens ici!" est la forme abrégée de "je veux que tu vienne". Selon ce critère formel les messages qui communiquent un désir, les modèles de comportement, devront être des commandements. Mais ce n'est pas toujours le cas. Par exemple: le message "tu ne tuera pas!" et le message "si tu tue tu risquera aller en prison". Le premier est la forme abrégée de "je veux que tu ne tue pas". Le second est apparemment une information indicative d'une situation légale donnée, et ne communique aucun désir. En réalité, c'est un message du code pénal et il communique le même désir du premier message. Derrière une façade d'une implication: "si... alors" qui produit l'impression d'un libre choix se cache un impératif. Le deuxième exemple est une phrase du type "mode d'emploi": "si tu veux tuer, sache que.". Une des tâches de la théorie de communication est précisément celle de réduire les modes d'emploi aux impératifs qui se cachent derrière. Montrer comment les modes d'emploi sont des messages de modèles de comportement, de "valeurs". Dés-idéologiser.

Reformulons le problème. Il n'est pas seulement formel, structurel, grammatical. Si j'arrive à montrer que la phrase imprimée sur une conserve de soupe Maggi "si tu m'ouvres tu mangeras une soupe" cache le message "je veux que tu m'achète", je n'ai pas seulement manipulé des mots dans la phrase. Il s'agit ici du problème des valeurs. Il n'est pas évident que la phrase "aime ton Dieu", et la phrase "si tu ouvres la conserve, et si tu la chauffe, tu mangeras une soupe de poisson" sont de la même classe. Qu'il s'agit, dans les deux phrases, de modèles "pratiques", voire éthiques, et que les deux phrases communiquent le désir de quelcun. Pour pouvoir voir cette identité structurelle des deux phrases, il a fallu tout un processus long et difficile, appelé "l'histoire de la civilisation occidentale". En effet, cette identité du commandement avec le mode d'emploi n'est pas tout à fait claire ni même à présent, en dépit de la quantité énorme de modes d'emploi dans laquelle nous sommes plongés, et par laquelle on nous communique les volontés des technocrates et des autres possesseurs des moyens de communication de masse. Nous ne voyons pas clairement que les modes d'emploi sont les commandements cachés d'un appareil dominant qui se dit "libre de valeurs". C'est le problème que je propose à considérer dans la conférence présente.

À la base de notre civilisation il y a les traditions juive et grecque. Pour la tradition juive il y a une volonté éternelle et transcendente qui se communique avec les hommes par des modèles de comportement "révévés", par des commandements. Ces impératifs, contenus dans la Bible, sont d'un caractère très général. Mais il est possible d'en déduire des modèles de

Comportement très spécifiques, et adaptables à toute situation de la vie concrète. Cette déduction se fait par des commentaires interminables de la Bible, dont le Talmud est un exemple. La "bonne vie" juive est modelée par ces déductions très élaborées des commandements Divins, par les rites. Pour la tradition grécque il y a des formes immutables et éternelles les "idées", qui se dressent aux cieux, et dont la forme suprême est celle de la bonté et de la beauté: "kallogagathía". La sagesse, "sophía", est de découvrir ces formes et les appliquer à la vie. La méthode de cette découverte est la contemplation, "theoría", et la méthode de cette application est l'art de la mathématique et de la musique. De cette façon la "bonne vie" grécque, (arete), est suivre les formes, les avoir pour modèles, (normai). Quand ces deux traditions se rencontrent pour constituer la civilisation occidentale, un modèle de comportement synthétique extrêmement puissant et général en résulte: le Christ qui est à la fois une communication de la volonté Divine et une norme. Pendant plus de milans la "bonne vie" sera de suivre ce modèle: "imitatio Christi".

Un changement profond se produit dans la pensée occidentale concernant les modèles au commencement de l'age moderne. Le modèle cesse d'être conçu comme message provenant de dehors. Il cesse d'être conçu comme une forme éternelle et inchangeable. On ne croit plus qu'il peut être "découvert", ni qu'il "se révèle". Le modèle est conçu, doravant, comme un produit humain, un instrument fait par l'homme pour pouvoir s'orienter dans le monde. Ce changement de la conception du terme "modèle" se développe, d'abord, dans les sciences. Il s'agit, bien sûr, de modèles de la connaissance, et non de ceux du comportement. C'est la conception de la "théorie scientifique" qui change d'abord. Elle cesse d'être contemplation et elle devient élaboration de modèles. Mais, lentement, ce changement pénètre aussi inexorablement la domaine de l'éthique et de la politique. "Le bien" cesse d'être l'expression d'une volonté transcendente, ou une forme éternelle immuable. Au commencement, on cherche à transférer le modèle du "bien" dans ce qu'on appelle "la nature": le "droit naturel", la "société naturelle", le "comportement naturel" deviennent, ainsi, des modèles de comportement. Mais un tel sauvetage de l'objectivité d'un "bien absolu" échoue vite, et on se voit obligé à une reformulation plus radicale du concept d'un modèle de comportement. C'est cela la signification du terme "moderne": l'élaboration progressive de modèles de comportement toujours "meilleurs", de modes d'emploi toujours plus parfaits. La modernité c'est la foi dans des modes toujours plus élégantes, dans la capacité de connaître toujours mieux, de changer le monde toujours plus parfaitement, de construire de sociétés toujours plus "humaines". La modernité c'est la foi dans le progrès au sens de: perfectionnement toujours plus efficace des modèles. Nous sommes à la fin de l'age moderne: nous avons perdu cette foi, car nous ne savons plus la signification du terme: "un modèle meilleur".

La modernité est en contradiction avec elle-même par rapport aux modèles. Les penseurs modernes acceptent que les modèles sont des instruments mais, curieusement, ils pensent toujours qu'il y a un "modèle définitif", dont ils veulent s'approcher. Faire des modèles "meilleurs" c'est de les approcher toujours plus du modèle parfait. Le modèle Renault 1976 est meilleur que celui de 1975, car il s'approche plus du modèle parfait Renault, le modèle d'Einstein est meilleur que celui de Newton pour la même raison, le socialisme est un modèle meilleur que le capitalisme pour la même raison, etc. Les penseurs modernes n'ont pas aboli le concept de modèle éternel, ils l'ont seulement poussé du centre vers l'horizon. On ne peut pas le suivre, bien sûr, mais on peut l'approcher infiniment. Mais quant à nous, nous avons abandonné le concept d'un modèle parfait. Tout modèle, pour nous, est "bon" pour sa finalité spécifique, et aucun modèle est "bon en soi". Mlle. Bardot est un bon modèle d'un comportement d'achat de savon, et l'achat de savon est un bon modèle d'un comportement de consommation, et la consommation est un bon modèle d'une vie en société industrielle. M. Ché Guevara est un bon modèle de comportement révolutionnaire, et le comportement révolutionnaire est un bon modèle d'un comportement dans une société en développement. Il n'y a aucun sens dans l'affirmation que Mlle. Bardot est un modèle meilleur que ne l'est M. Ché Guevara. L'une est meilleur pour une espèce de désir, et l'autre est meilleur pour un désir différent. Deux modes d'emploi différents. "Si tu veux du savon, fais comme Mlle. Bardot, et si tu veux la révolution, fais comme M. Guevara". C'est ce qu'on appelle: la crise des valeurs. Au fond, c'est l'abandon du concept d'un modèle parfait, donc: la perte de foi en progrès. Les modèles changent, mais sans devenir "meilleurs" ou "pire".

J'exagère. Nous ne sommes pas encore au delà du bien et du mal. Si je dis: 'les généraux sont bons pour tuer, et les soupes Maggi sont bonnes pour manger, et il s'agit de la même bonté', vous allez sourire. Il y a encore des spectres de la volonté Divine et de la Kallokagathia au fond de notre conscience: nous préservons encore une sorte d'hierarchie de valeurs. Les modes d'emploi n'ont pas encore substitué tous nos commandements, et le concept de la mode n'a pas encore éliminé tout à fait le concept du progrès. Nous ne sommes plus modernes, bien sûr, mais nous ne sommes pas encore post-modernes. Nous sommes entre les âges, donc confus. On peut observer nettement notre confusion par rapport aux modèles de comportement, si on observe la scène de notre vie quotidienne: nous ne savons pas comment nous comporter. Ce n'est pas que nous n'avons pas de valeurs: c'est que les valeurs que nous avons sont en crise. Et cette crise là, elle se manifeste non seulement dans notre comportement, mais aussi dans la manière dont nous communiquons nos modèles de comportement, et surtout, dans la manière dont ces modèles nous sont communiqués dans les mass media.

Nous trouverons dans les messages des mass media des modèles traditionnels de valeurs élégants: amour de Dieu et d'autrui, patriotisme et progrès vers le socialisme, protection de l'enfance et de troisième âge etc. Il n'est pas très important que ces modèles se contradisent quelquefois, car une telle "défense des valeurs sacrées de l'Occident" sont seulement des prétextes pour les messages vraiment importants: les modes d'emploi. C'est par les modes d'emploi que les mass media nous communiquent la volonté de ses propriétaires, ce sont donc eux le vrai propos de la communication. Des impératifs masqués. Parfois sous la forme d'implication: "si ... alors", mais parfois aussi sous la forme de modèles dits "esthétique". Mlle Bardot nous est communiquée comme s'il s'agissait d'une artiste, mais en réalité elle est communiquée dans sa fonction de modèle de comportement. Elle est un mode d'emploi d'un message éthique. Elle est "en mode", ou "une mode". La confusion est la suivante: les valeurs traditionnelles sont devenues prétextes, et les modèles de comportement nouveaux auxquels nous sommes exposés se cachent sous le masque d'une apparente libération de tous les valeurs. Quand on les démasque, on retrouve les valeurs anciens, mais de mauvaise foi.

En effet: nous n'avons pas le choix entre une vie modellée par les valeurs traditionnelles et une vie libre de valeurs, dans laquelle nous pouvons élaborer nos propres modèles. Nous n'avons aucun choix. Nous passons des valeurs traditionnelles vers les modèles de comportement qui nous sont ~~imposés~~ imposés sans nous rendre compte. Nous ne sommes pas en train d'entrer dans un âge sans idéologie, mais dans un âge dont l'idéologie est très bien cachée derrière des modes d'emploi. Apparemment, les modes changent vite autour de nous, et nous changeons avec. "Élaboration libre de modèles". Mais en réalité notre comportement devient de plus en plus rigide et prévisible, car nous bougeons dans les modèles voulus par ceux qui nous dirigent. Chaque année un nouveau modèle Renault nous est "proposé", et chaque année nous devenons plus conditionnés par la valeur "voiture". Je ne sais pas comment résoudre cette crise de valeurs. Si je le savais, il n'y aurait pas de crise. Mais ce que je peux faire, c'est de vous présenter la crise sous son aspect de la théorie de communication. Traduire les modèles de comportement présent, les modes d'emploi, dans les impératifs qui se cachent derrière. Nous ne pouvons ni retourner à la Bible, ni accepter Mlle Bardot comme la solution de la crise des modèles. Mais nous pouvons traduire l'une dans l'autre. Ce n'est pas une solution, bien sûr, mais ce n'est pas, non plus, un exercice futile de grammaire. C'est une des manières par lesquelles nous pouvons nous rendre compte consciemment du doute existentiel dont nous souffrons à présent: le doute par rapport aux valeurs.

L'art: le beau et le joli.

(Pour Louis Sec)

La limitation fondamentale de la communication est le fait que l'expérience concrète soit incommunicable. La raison en est que l'expérience ne soit pas généralisable au sens de comparable et au sens de publicable. Elle est par définition, unique et privée. Et communiquer c'est précisément comparer, (symboliser), et publier. Néanmoins: on ne peut pas douter le fait que toutes nos expériences concrètes du monde sont modélisées par ce qu'on peut appeler "notre conation culturelle". Prenons comme exemple l'expérience concrète de l'amour d'un homme pour une femme. Elle ne peut jamais être généralisée, bien sûr. Toute expérience amoureuse est unique et privée, donc incommunicable. Mais on peut démontrer, néanmoins, qu'elle obéit à un modèle d'expérience très spécifique. Il y a un niveau de conditionnement, le "naturel", sur lequel on peut montrer que cet amour-là est une expérience modélisée par l'information "génétique", (des conditions physiques, chimiques, physiologiques etc.), et nous n'avons pas besoin de nous détenir sur ce niveau ici. Beaucoup plus intéressant est le fait qu'on puisse montrer comment cet amour-là est-il modélé par des modèles historiques spécifiques qui sont programmés dans nos mémoires. On peut montrer qu'il ne s'agit pas de modèles "universels", car il y a des sociétés qui ne disposent pas d'un modèle pour l'expérience de l'amour entre les sexes, et dont les participants ignorent donc cette expérience concrète. Quant à notre société, on peut montrer combien les modèles de l'amour entre les sexes a changé pendant notre histoire. Pour les Grecs, par exemple, l'amour entre les sexes était une expérience vulgaire et méprisabile, car elle était "pragmatique", (elle avait pour résultat une chose matérielle et méprisabile: un enfant). Le seul amour "pur" était l'homosexuel, ou, comme on dit, le "platonique". Pendant les Moyen-Âges il avait deux modèles pour l'amour entre les sexes: l'amour "noble", entre une dame et un chevalier, qui était une variation au motif de l'amour de la Vierge, et l'amour "bas" entre une femme mariée et un poète. L'expérience entre le mari et sa femme ne s'adaptait pas bien à aucun de ces deux modèles. Pendant le Moyen-Âge tardif, et sous l'influence du "Roman de la Rose", notre modèle de l'amour entre les sexes commençait à être élaboré, et c'est pourquoi on l'appelle "l'amour romantique". Il pénétrait lentement l'expérience concrète, et il était réservé encore pendant le romantisme à la seule bourgeoisie. C'est à présent une expérience commune grâce aux romans bon-marchés, au film et à la TV. Nous aimons nos femmes par une expérience unique et privée, bien sûr, mais néanmoins dans des structures qui nous sont communiquées et pour lesquelles nous sommes programmés. Voilà le problème.

L'exemple montre de quoi il s'agit dans l'art. Il s'agit de l'éla

boration et de la communication de modèles pour nos expériences concrètes du monde. Toute expérience est modélisée, programmée par l'art. Tous nos plaisirs et chagrins, toute expérience des couleurs, de sons, des formes, des tessitures, des parfums que nous avons, tout sentiment d'amour et de haine, a un modèle artistique. Notre monde est structuré non seulement par notre information génétique, mais aussi par notre information esthétique. Où il n'y a pas de modèle esthétique, nous sommes "anesthésiés" = nous n'avons aucune expérience. Nous dépendons de l'art pour pouvoir percevoir le monde. L'art est notre manière de vivre dans le réel. En cela nous sommes différents de autres animaux. Notre monde est une "Lebenswelt", (un monde de vie humaine) grâce à l'art, et non seulement une "Umwelt", (un système écologique). L'art est notre programme pour l'expérience de la réalité, nous sommes des ordinateurs esthétiques. Ce n'est pas seulement que nous percevons un paysage sous le modèle de Leonardo ou Turner. C'est que s'il n'y a pas de peintre paysagiste, il n'y a pas de paysage. L'art est la "poiesis": elle pro-duit le réel, (l'amour et le paysage, la guerre et le molécule de l'acide ribonucléique) pour notre expérience.

Une contradiction apparente: d'un côté il est impossible de communiquer les expériences du concret. De l'autre côté aucune expérience du concret est possible sans la communication préalable d'un modèle. Mais il n'y a aucune contradiction véritable. Les modèles pour nos expériences du concret, (les "oeuvres d'art"), ne sont pas des généralisations d'une expérience concrète d'un artiste. Ils ne le peuvent pas être. Ils sont des structures proposées par l'artiste pour ordonner des expériences futures, des filets pour cueillir des expériences nouvelles. Une poésie d'amour n'est pas une généralisation d'une expérience amoureuse spécifique: c'est une proposition pour une nouvelle manière d'aimer. Une composition dodécaphonale ou une peinture impressionniste ne sont pas des généralisations d'expériences spécifiques avec des tons et des couleurs: ce sont des propositions pour des expériences nouvelles acoustiques et visuelles. L'artiste n'est pas intéressé dans la communication des expériences privées: cela serait, d'ailleurs, ennuyeux. Son intérêt est de nous proposer des formes nouvelles pour nos expériences futures, et d'ainsi enrichir notre réalité, (et la sienne). Et il ne compare pas son expérience avec une autre, mais il compare son modèle avec un autre. Une poésie d'amour ne compare pas l'expérience amoureuse du poète avec une autre, mais elle se compare avec une autre poésie amoureuse que le poète a lue.

L'art est, donc, dans l'expression d'Heidegger, notre organe pour avaler la réalité. On dirait que la communication esthétique doit précéder toute communication éthique et épistémologique. Car l'artiste est le producteur de la réalité que sera jugée par le politicien et recherchée

ser le scientifique. On ne peut juger que ce qu'on a vécu, et on ne peut connaître que ce qu'on a jugé et vécu. Mais, bien sûr, le problème de la préférence d'une forme de communication ou d'une autre est mal posé. C'est une conséquence de la schizophrénie moderne, responsable pour la division de la communication en science, politique, et art. En fait, cette division est une folie qui est devenue, heureusement, insoutenable. Il est devenu clair que tout scientifique est aussi politicien et artiste, tout politicien est aussi scientifique et artiste, et tout artiste est aussi scientifique et politicien. Toute différence, s'il y en a, est une question d'accent. La discussion malhonnête au sujet d'un art "engagé" ou "dégagé", d'un art "dépendant" ou "indépendant" de la science et de la technologie, est périmée, aussi périmée que ne l'est la discussion au sujet d'une science "pure" ou "appliquée". Car on est obligé, à présent, d'admettre que toute communication a des dimensions esthétiques, éthiques, et épistémologiques. En ce sens nous sommes tous des artistes: nous proposons tous des modèles nouveaux pour des expériences futures, et nous le faisons dans chaque communication que nous faisons. L'homme, (dans l'expression de Schiller), est un être toujours enveloppé par la beauté.

Car la considération précédente permet qu'on voit la signification du terme "le beau". La beauté est la nouveauté, l'originalité d'une proposition esthétique. Un modèle d'une expérience, (une "oeuvre d'art"), est beau à la mesure à laquelle il est différent de tout modèle précédent. Car c'est la mesure du domaine nouveau de la réalité que ce modèle ouvre à l'expérience. La beauté est l'augmentation du paramètre du réel. Voilà une "définition" empirique. Cet empirisme est responsable de la pauvreté de la critique d'art: "de gustibus non est disputandum". Mais nous disposons, il y a quelque temps déjà, d'un instrument pour rendre la définition un peu moins empirique: de la théorie de l'information. Nous pouvons dire que la beauté d'un modèle est égale à la quantité d'information qu'il contient. Cette quantité est, en thèse, calculable. La critique d'art peut donc cesser d'être une série d'exclamations du type "j'aime ça!". Et la théorie de l'information a l'avantage de pouvoir montrer le vrai problème de la communication esthétique. Si elle contient trop peu d'information, (si elle est trop "traditionnelle"), elle n'est pas "belle", (elle n'augmente pas le domaine de l'expérience). Et si elle contient trop d'information, (si elle est trop d'"avant-garde"), elle n'est pas "belle" non plus, (elle n'augmente pas le domaine de l'expérience, car elle ne communique pas). Le problème de l'artiste est de marcher par le sentier étroit qui sépare la banalité de la folie, la redondance du bruit. Trouver ce sentier et y persister: c'est qu'on appelait, autrefois, le "génie".

La beauté est, donc, synonyme d'information par rapport à l'expérience du réel. C'est la raison pourquoi les religions et les idéologies

en générale se méfient de l'art. Si nos modèles d'expérience disparaissent grâce à l'art, nos modèles de comportement changeront forcément ensuite. L'art est le terrain de toute révolution, (en science aussi bien qu'en politique). Les religions et les idéologies sont les gardiens de modèles de comportement. C'est pourquoi la "pure beauté" est un péché, et c'est pourquoi on met les artistes dans des asyles en Union Soviétique. La beauté est dangereuse: elle risque de détruire nos modèles de comportement, (et de connaissance).

La beauté est terrible. Elle nous propose un changement de l'expérience du réel. Rilke dit qu'elle nous crie: "Il faut que tu changes ta vie" Et il dit aussi: "La beauté est le commencement de la terreur." Elle n'est pas du tout jolie. Si nous voulons vivre agréablement, nous devons nous contenter avec les modèles vieux, traditionnels de l'expérience. Ils sont jolis car nous sommes programmés par eux. "Joli": c'est d'être dans mon programme d'expérience. Mozart est plus joli que Schoenberg: je suis programmé par Mozart pour l'expérience acoustique. Mais Mozart est néanmoins dangereux. Il l'était dans son temps, bien sûr, mais il l'est encore. Car la quantité d'information contenue dans ses compositions n'est peut-être pas encore épuisée par l'effet entropique du temps. Il est plus convenable d'écouter des compositions qui ne contiennent aucune information dès le départ. Les modèles d'expérience acoustique parfaitement émagasinés dans notre mémoire. Du Kitsch. Le Kitsch est le plus joli de toute communication esthétique. Le plus agréable. L'art le plus joli est l'art des masses, et il nous est communiqué par les moyens de communication de masse.

C'est peut-être l'aspect le plus significatif de la révolution des moyens de communication dont nous sommes les victimes. Elle divise l'art en l'art des masses et l'art des élites. L'art des masses est joli: il renforce nos expériences du réel et les pétrifie. Nous pleurons comme les blues, nous voyons les couleurs comme Kodak, et nous aimons comme Hollywood. Et l'art d'élite, amputé de la société par les moyens de masse, circule dans les circuits fermés et devient de plus en plus hermétique. Il ne communique pas, et ne peut donc pas changer nos expériences du réel. C'est la fameuse "crise de l'art". Nos expériences deviennent pétrifiées, et nous devenons des objets pour une manipulation technocratique. Car si l'art se meurt, l'homme se meurt, et il sera substitué par le fonctionnaire.

J'ai dit au commencement de ce cours que l'homme est un être qui s'oppose à l'entropie de la nature par la communication, qui est un processus d'information croissante. L'art est cet aspect de la communication par lequel l'information par rapport à l'expérience concrète est augmentée. Donc l'art est à la base de la communication humaine, de sa dignité d'un être opposé à la nature. L'art est l'opposé de la nature, et l'homme est un être artificiel, artistique. Si l'art se meurt, l'entropie s'installe. Nous ne pouvons pas le permettre. Car l'homme est un être enveloppé par la beauté.

L'avant garde et la communication en circuit fermé.

Nous pouvons considérer la culture dans laquelle nous sommes comme un système composé d'éléments, (les culturèmes), ordonnés par des règles, (une structure). Dans les dernières conférences j'ai essayé de montrer comment la révolution de la communication a changé nos culturèmes, (nos modèles de connaissance, de comportement et de l'expérience). Aujourd'hui mon propos est de montrer comment elle a changé la structure de notre culture.

Le système culturel occidental avant cette révolution était à peu près le suivant: Il y avait trois niveaux, le populaire, le national, et l'universel. Tout niveau avait son caractère spécifique, et il y avait une communication complexe entre eux. La culture populaire était la mémoire dans laquelle les modèles élaborés par la culture universelle était émagasinés sur une structure plus ou moins "pré-historique", mais elle informait tout le temps cette élaboration par "feed-back". La culture universelle, (c'est à dire commune à tout l'Occident), était un grand dialogue qui élaborait des modèles, elle était "historique". Et la culture nationale était un produit du système scolaire, (résultat de l'invention de l'imprimerie), dont la fonction dans le système culturel était, à l'origine, très limitée, mais qui devenait plus importante dans les derniers stades de ce système.

Ce système fonctionnait comme suit: Au niveau universel la communication était codifiée par des codes, parmi lesquels la linéarité dominait, et ceux qui connaissaient ces codes, (la bourgeoisie), participaient de ce niveau. C'était un niveau dynamique: des modèles scientifiques, politiques et artistiques étaient constamment élaborés par un processus conscient. On peut distinguer certaines phases dans ce processus: la renaissance, le maniérisme, le baroque, le classicisme, le romantisme, le réalisme. Vers la fin de ce système le "progrès" devient trop vite, et les phases trop courtes pour être bien distinguées. Les modèles politiques ainsi élaborés étaient traduits dans les codes plus simples du niveau national de la culture, et devenaient ainsi des modèles d'un comportement national. Les modèles esthétiques étaient plus difficiles à être ainsi traduits, et un art national était toujours quelque chose de douteux. Les modèles scientifiques n'étaient jamais traduits, et il n'y avait jamais des sciences nationales. Beaucoup plus importante était la traduction de ces modèles dans les codes du niveau populaire, car cette traduction les changeaient. Il devenaient "des mythes" et il y avait un déphasage dans cette traduction. Le niveau universel était par exemple dans la phase romantique, et le niveau populaire assimilait simultanément les modèles baroques à sa structure pré-historique. Etant donné le feed-back constant entre le niveau universel et le populaire, (les participants de l'universel participaient toujours aussi du populaire), ce déphasage fonctionnait comme information constante du niveau universel et lui donnait sa base. Il y avait un dialogue entre le niveau populaire et l'universel.

La révolution industrielle, dont le résultat était le prolétariat et les grandes villes, menaçait le système culturel qui parvenait à se sauver à peine, en absorbant le prolétariat dans le niveau national de la culture grâce à l'alphabétisation générale. Mais le prix de ce sauvetage était terrible: le nationalisme et les guerres. Simultanément le système culturel devenait très expansif, grâce au progrès toujours plus accéléré dans l'élaboration des modèles scientifiques. Le système occidental n'avait jamais eu beaucoup de communication avec d'autres systèmes culturels, bien que certains culturèmes orientaux et africains eussent le pénétrés. Mais dans sa dernière phase, ("l'impérialiste"), le système occidental dominait la Terre entière, et corrompait tout les autres systèmes. La situation juste avant la deuxième guerre était la suivante: il y avait un niveau extrêmement dynamique d'une culture devenue vraiment universelle, un niveau progressivement vulgaire et pauvre d'une culture nationale plus ou moins artificiellement divisée en "nations", et un niveau de culture populaire en décadence dans l'Occident et dans les systèmes culturels dominés par l'Occident.

C'est à ce point que la révolution des moyens de communication éclatait. Elle détruit la structure fondamentale de la culture occidentale en dégradant le code alphabétique qui devenait un code parmi d'autres. Très rapidement le niveau national de la culture, (basé sur les langues nationales imprimées alphabétiquement), était substitué par le niveau de la culture de la masse universelle. Et le niveau "universel" dans le sens traditionnel devenait récodifiés et radicalement reformulé. Les restes du niveau populaire étaient absorbés à la culture de masse en forme de folk-lore. Et les deux niveaux de la culture qui restent étaient liés par les moyens de communication de masse dans le sens unique "de haut vers le bas".

Ce qui caractérise le niveau supérieur est le haut degré de l'élaboration de ses codes, et l'impossibilité d'une traduction d'un code en un autre. Au commencement de ce processus C.P. Snow croyait qu'il s'agit de la division des codes supérieurs en deux groupes: les codes de la culture "scientifique", et les codes de la culture "humaniste". Mais il est évident à présent que le démembrement de la culture supérieure est beaucoup plus radicale qu'une division en deux cultures seulement. Le code de la physique nucléaire n'est pas seulement intraduisible au code de la poésie, mais aussi au code de la biologie. La situation au niveau de la culture supérieure est celle d'une explosion, pendant laquelle des morceaux de culturèmes volent vers des directions différentes, se séparent toujours plus l'un de l'autre, et se déintègrent pendant ce processus. Il n'est plus possible d'appeler un tel processus de "progrès". Il s'agit d'un saut qualitatif, grâce auquel le progrès est devenu autre chose.

Simultanément l'apprentissage de ces divers codes est devenu problématique. Pour apprendre un seul code, il faut des années. Apparemment le

nombre d'écoles supérieures n'était jamais plus grand qu'à présent, et la culture supérieure semble donc ouverte à un nombre toujours plus grand de participants. Mais il s'agit d'une illusion. Les millions d'étudiants dans les universités, les écoles d'art, les instituts de recherches etc. ne participeront jamais activement de l'élaboration des modèles, car le seul apprentissage du code occupera la plus grande partie de leurs vies. Jamais auparavant la culture supérieure n'était aussi hermétiquement fermée comme c'est le cas à présent.

La culture supérieure est à présent divisée en un nombre très grand de comités très petits, de "circuits fermés". Chaque circuit a son code à lui par lequel il communique ses messages circulaires. Il s'agit des dialogues fermés qui élaborent des modèles de plus en plus raffinés. Ces modèles sont significatifs seulement pour ceux qui ont appris le code, un nombre petit de récepteurs passifs qui entourent chaque circuit. Il n'y a pas de communication entre les circuits. Nous pouvons imaginer bien cette situation en observant une exposition d'art de la dite avant-garde. Ou ce qui se passe dans un laboratoire de recherche. Ou dans un des nombreux rencontres internationaux de techniciens, (de physique, d'économie etc.). La quantité d'information résultant de ces circuits fermés est énorme et elle devient plus énorme avec chaque jour qui passe. Mais cette quantité d'information est inutile pour des mémoires humaines, et peut être émagasinée dans les seules mémoires cybernétiques. J'ai mentionné cette inflation d'information dans une conférence précédente.

On peut argumenter qu'une telle hermétisation de la culture supérieure n'est pas nouvelle, et on peut citer l'Egypte dynastique comme exemple d'une hermetisation précédente. Mais dans les cas précédents il s'agissait de la seule aliénation de la culture supérieure par rapport à la culture populaire. Dans notre cas il s'agit de l'aliénation d'un circuit fermé dans la culture supérieure par rapport à tous les autres. Il n'y a pas de parallèle dans l'histoire. Bien sûr: on essaie à présent, et surtout aux états Unis, de forcer une traduction entre les codes des divers circuits fermés, en proposant de divers "meta-codes". Mais les "cross disciplines" et "interface studies" qui en résultent passent à constituer d'autres petits comités, d'autres circuits fermés, car les métacodes sont aussi difficiles à être appris comme le sont leurs "codes-objet".

Par contre, la culture supérieure hermétique n'est pas isolée de la culture de la masse, comme c'était le cas en Egypte. Il y a, à présent les "mass media". Il s'agit là des hache-viandes qui transforment les modèles élaborés au niveau supérieur en haché, en les traduisant dans les codes audiovisuels comme c'est la TV, les magazines illustrés, la propagande commerciale, etc. Ces modèles hachés sont ensuite versés sur le niveau de la masse, pour y être "consommés", c'est à dire: pour manipuler la masse

Par cette action des mass-media tous les modèles élaborés par la culture supérieure devient des modes d'emploi plus au moins masqués, donc des modèles de comportement pour la masse, grâce auxquels la masse se comporte comme le veut l'élite. Donc: les deux niveaux de notre culture ne sont pas séparés. Il sont liés discursivement, par des canaux qui permettent la transmission des messages dans une direction seulement: du haut vers le bas. Ce manque de dialogue entre les deux niveaux, et le manque de dialogue au niveau de la culture de masse qui en résulte, est assuré par le fait que la manipulation des mass media elle-même se fait dans un circuit fermé qui a son propre caractère hermétique à lui, (celui de la théorie de la communication).

Un tel système culturel est apparemment très efficace, en dépit de sa fragmentation au niveau supérieur. Car il est unifié et simplifié, (pour ne pas dire "idiotisé"), par l'action massifiante des mass media. Mais en effet il est heureusement vulnérable. C'est un système sans feed-back, un système dans lequel les informations coulent dans une seule direction. La cybernétique nous montre comment des systèmes de ce type sont vulnérables à des perturbations intérieurs et extérieurs qu'ils sont incapables à digérer, étant donné leur structure. Nous avons donc des bonnes raisons formelles pour croire que notre système culturel, tout en étant énormément efficace, est fragile. Et nous avons des bonnes raisons existentielles aussi. Car c'est un système qui ne satisfait personne. Il ne satisfait pas les masses pour des raisons que je discuterai dans la prochaine conférence. Et il ne satisfait pas l'élite non plus, car il ne lui permet pas de se réaliser. L'isolation de l'élite dans des circuits fermés produit la sensation croissante de frustration. Les modèles élaborés par l'élite restent sans effet: ils se destinent à un petit group de copins. Et si les modèles sont communiqués à la masse, (s'ils sont "divulgués" ou "vulgarisés"), ils changent d'une manière qui les rend irrécognissables. Le choix apparent de s'engager dans l'élite ou dans la masse est donc, à présent, un choix faux. Si je m'engage dans l'élite, (c'est à dire dans l'élaboration des modèles), je m'aliène de la masse qui me soutient. Et si je m'engage dans la masse, (c'est à dire dans le changement de la situation culturelle), je m'aliène des modèles qui peuvent produire un tel changement. Le système culturel n'offre aucune liberté ni même à son élite. Il est en train de devenir automatique et autonome de la volonté humaine. C'est pourquoi l'avant-garde, (artistique, politique et scientifique), cette élite qui élabore les modèles pour notre système culturel, est en effet une arrière garde qui défend un système menacé, quoi qu'elle peut croire qu'elle le conteste. La raison en est que le concept du "progrès", (caché dans la signification du terme "avant-garde"), est en crise. L'expansion explosive du niveau supérieur de notre culture n'est plus un progrès au sens traditionnel, et n'importe par où notre système avance, là est l'arrière-garde. Il faut repenser tout dans notre situation.

Aliénation et stéréotype.

La semaine passée j'ai broché une vision de notre système culturel, et j'ai considéré son niveau "supérieur". Ici je vous propose une vision de notre "culture de la masse". Ce terme "masse", qui désigne dans le passé la majorité de la population, acquiert seulement à présent sa signification étymologique. Il s'agit, pour la première fois dans l'histoire, d'une quantité colossale de personnes, (plus de trois milliards), qui couvrent la terre comme une mousse toujours croissante. Elle est amorphe au sens d'avoir perdu les structures qui l'informaient il y a quelques dizaines d'années seulement, les diverses cultures populaires. Elle est donc devenue la matière première sur laquelle les mass media impriment les modèles de comportement élaborés par la culture d'élite. Il s'agit, par conséquent, littéralement d'une "masse". C'est un fait historique nouveau, par son aspect quantitatif, par la plasticité amorphe et mobile de cette gélatine humaine, et par la structure globalement irradiante des mass media. Si aucun changement intervient, la Terre sera couverte, dans un futur proche, par une masse composée de dizaines de milliards de personnes qui se comportent, globalement, selon certains stéréotypes peu nombreux et universels. Je considère d'abord l'aspect quantitatif.

La dite explosion démographique n'est pas seulement une augmentation du nombre des personnes sur la Terre, donc un changement violent des rapports de l'humanité avec cette Terre, (écologie), et des rapports humains, (économie, sociologie). C'est aussi un changement violent de l'idée qu'on se fait de l'homme, (anthropologie). Car le concept de l'homme que nous avons n'est pas seulement une fonction de nos expériences avec des hommes individuels, mais aussi de notre vision globale de l'humanité. Il est certain qu'une anthropologie qui a affaire avec des milliards de personnes doit être forcément différente d'une anthropologie qui a affaire avec des dizaines de millions de personnes, (comme c'est le cas dans l'anthropologie traditionnelle). Il s'agit d'un saut qualitatif: le concept de l'homme change. Il faut l'admettre, quoique ce soit pénible. Ce n'est pas pour la première fois dans l'histoire qu'un tel saut se fait. Le passage du paléolithique au mésolithique est un exemple. Les chasseurs étaient comptés en centaines, les agriculteurs en milliers, ce qui a dû révolutionner l'anthropologie. Et il y a d'autres crises anthropologiques comparables. On ne peut pas surestimer l'effet des sauts qualitatifs sur nos concepts. Quand on mesure l'histoire par des millions d'années au lieu de milliers, le concept de l'histoire change. Quand on mesure l'espace par des années-lumière au lieu de milliers de kilomètres, le concept de l'espace change. Il est inévitable que le terme "homme" prenne une signification révolutionnairement nouvelle à présent. Et c'est un des défis qui nous pose la crise dans laquelle nous nous trouvons.

On ne peut pas nier, quoique ça soit pénible, que la valeur est une fonction de la fréquence. Plus une espèce est nombreuse, moins vaut chaque

individu de cette espèce. Et cela non seulement au sens économique, il coûte moins cher de substituer un individu par un autre. (Il est plus bon marché de substituer un caillou qu'un diamant). Mais aussi au sens existentiel: Un individu d'une espèce rare est plus intéressant qu'un individu d'une espèce fréquente. (Rencontrer une vache est moins bouleversant que rencontrer une giraffe). L'explosion démographique rend l'homme de plus en plus fréquent, "commun", et diminue sa valeur, sa "dignité". Non seulement "objectivement": Il devient de plus en plus facile de remplacer un homme par un autre. Mais aussi "subjectivement": Rencontrer un homme méconnu devient de moins en moins "étrange". Pour un chasseur paléolithique la rencontre avec un membre d'une horde méconnue était une expérience terrifiante: l'expérience de la sacralité de l'étranger. Nous ne pouvons plus imaginer l'anthropologie fondée sur une telle expérience de l'homme. L'indifférence avec laquelle nous croisons dans nos rues avec des personnes qui étaient "exotiques" encore pour nos pères est une preuve existentielle de combien notre anthropologie à nous est en train de changer.

La dégradation de l'homme individuel par l'explosion démographique, renforcée par la grande mobilité de la masse, (travailleur étranger, touriste, réfugié, peuplement programmé etc.), rend notre anthropologie de plus en plus scientifique. Comme l'Humanité est devenue une espèce fréquentée, on peut en calculer les mouvements par des statistiques de plus en plus exactes les prévoir dans des limites d'erreur de plus en plus étroites, et les manipuler de plus en plus parfaitement. Nous pouvons expliquer toujours mieux "le phénomène humain", et nous pouvons le manipuler de plus en plus scientifiquement. La nouvelle anthropologie permet donc une technique humaine, au nouveau sens du terme "humain": un objet de la recherche et de la manipulation. Grâce à sa croissance quantitative, la masse est en train de devenir une matière première scientifiquement explicable et manipulable. C'est nouve

Nous avons des difficultés pour admettre cela, car l'anthropologie traditionnelle, (la dite "humaniste"), est toujours dans nos mémoires. Nous nous refusons à voir la réalité de la masse. Nous voulons toujours appliquer nos anciennes catégories, (nations, classes, races etc.); pour nier son uniformité amorphe, quoique ces telles catégories fonctionnent de pire en pire. Ou nous proposons de nouvelles catégories pour faire des distinctions dans la masse et ainsi sauver, de quelque sorte, la dignité de l'individu. Par exemple: la catégorie "tiers monde" en opposition aux "deux mondes développés". C'est, déjà, une sorte de capitulation devant la réalité. Nous admettons que la culture supérieure soit universelle: il n'y a pas de sens de vouloir nier qu'un biologiste hindou ou nigérien appartient à la même culture d'un biologiste américain ou russe. Mais nous essayons d'insister sur une différence entre la culture d'un paysan hindou et nigérien et la culture d'un ouvrier américain ou russe. Mais la réalité nie même un tel

effort désespéré de trouver une structure dans la masse amorphe. Car il est un fait que la réalité économique et sociale du paysan hindou et nigérien est entièrement différente de la réalité économique et sociale d'un ouvrier américain et russe, et en effet l'abîme entre les deux réalités augmente toujours. Mais la culture dans laquelle ces quatre personnes se trouvent, la culture de masse, est exactement la même. Les quatre voient le monde en couleurs Kodak, aiment comme Hollywood, boivent la Coca-Cola, et rêvent avec la conquête de Mars. Aucune catégorie peut être appliquée à la culture de la masse. Elle devient de plus en plus amorphe.

Voilà un donné fondamental: Les différences économiques, sociales et politiques entre la majorité misérable de l'humanité et une minorité qui vit dans une abondance jamais imaginée auparavant augmentent toujours, et, malgré ce fait, ils participent, tous, de la même culture de masse. C'est à dire, la culture n'a presque plus de rapport avec la réalité économique, sociale et politique. C'est une culture aliénée et aliénante de ces réalités. La conquête de Mars s'adapte, comme modèle, aussi peu à la réalité d'un ouvrier américain ou russe comme à la réalité d'un paysan hindou ou nigérien. L'aliénation des quatre est la même. Les modèles imprimés sur la masse par les moyens de communication sont indépendents de la réalité dans laquelle se trouve la masse. C'est pourquoi la masse ne peut plus se "trouver" dans sa réalité.

Un tel divorce entre le modèle et la réalité, (entre la conquête de Mars et la récolte de riz), est dû au manque de feed-back entre l'élaboration du modèle, (le prototype), et l'application du modèle à la masse, (le stéréotype). Ce qui est une réformulation au manque de feed-back entre la culture de l'élite et celle de la masse dont j'ai parlé la semaine passée. Dans le système culturel occidental détruit par la révolution communicologique un tel feed-back existait. La culture supérieure était "historique", et la populaire était "pré-historique", mais par le feed-back l'histoire était obligée, toujours, à retourner à ses sources populaires. Dans les systèmes culturels extra-occidentaux détruits par l'Occident il y avait sans doute aussi de feed-back entre les divers niveaux. (Quoique la tension dialectique qui caractérisait le système occidental et lui donnait sa dynamique spécifique n'était probablement pas aussi forte). Mais dans le système culturel présent il n'y a plus de feed-back, donc: il n'y a plus de contradiction dialectique. Il n'y a plus de feed-back, de contradiction, entre le prototype et le stéréotype.

Par conséquent le comportement de la masse devient un simple reflet conditionné par le modèle élaboré au niveau supérieur de la culture. Le modèle du "hot dog" ou de la guerrilla, du shopping ou d'une prise d'otage, n'est pas affecté par son application. Si on mange le "hot dog" à Ai ou à Calcutta, si on fait la guerrilla à Angola ou à Berlin, si on achète

Le shawmoos dans un supermarché de São Paulo ou gaidkiovik, si on prend des pages à Rome ou à Spéouti, le modèle est le même. Un prototype. Bien si on ne l'admet pas. Les techniciens de McDonald's semblent faire des recherches du marché pour adapter le "hot dog" aux désires des consommateurs. Les théoriciens de la guerrilla semblent vouloir adapter leur modèle à la réalité angolaise ou berlinoise. Mais c'est une illusion. Ils ne peuvent pas le faire, car la masse ne dispose pas de moyen pour communiquer quoique ce soit, étant donné la structure univoque des mass media. La masse se borne à appliquer les prototypes d'une manière stéréotypique. Par des réflexes conditionnés. Et c'est pourquoi les modèles fonctionnent partout.

L'élaboration des modèles prototypiques est toujours "historique", au sens d'être progressive et processuelle. Malgré le fait du manque de feed-back. Car la culture supérieur est en explosion centrifugale dont j'ai parlé la dernière fois. Mais l'application stéréotypique des modèles est devenue "post-historique". au sens d'être seulement un réflexe de l'histoire et au sens de la masse être un objet passif de l'histoire. Elle bouge, bien sûr, et elle bouge plus violemment et plus amplement que jamais auparavant, mais elle bouge dans des stéréotypes. C'est pourquoi ces mouvements-là ne sont pas des mouvements historiques, des "actions", mais des mouvements reflétés, des "réactions". Par conséquence les mouvements les plus violents, comme les guerres, les pillages, les émeutes etc. sont toujours possibles, et mêmes plus fréquents que jamais. Mais les vrais mouvements historiques, comme les révolutions, ne sont plus possibles. C'est en ce sens que nous sommes en train d'entrer dans la post-histoire.

Il se peut, évidemment, que le divorce entre la culture de la masse et la réalité dans laquelle la masse vit, cette aliénation monumentale, résulte en une explosion inimaginable. Mais c'est peu probable. Car l'illusion créée par les mass media est tellement parfaite, étant donné les nouveaux codes audio-visuels et la perfection de l'irradiation discursive, que cette illusion devient plus réelle que la réalité. L'illusion d'avoir une coiffure comme Mlle. Bardot est plus réelle que la réalité familiale, l'illusion de l'indépendance de l'Angola est plus réelle que la réalité de la catastrophe économique. La masse n'a plus de conscience de sa réalité, et c'est cela, en dernière analyse, le propos des mass media. Si nous voulons éviter que les stéréotypes s'éternalisent, (comme, à mon avis, nous le devons vouloir), il nous faut agir au niveau de l'élaboration des prototypes. En ce sens, je le répète, notre seul espoir est dans l'activité artistique. C'est grâce aux modèles de l'expérience concrète que l'élite peut reprendre contact avec la réalité, dont elle est aussi aliénée que ne l'est la masse (Par le même manque de feed-back). C'est seulement à partir d'un prototype ouvert vers la réalité que nous pouvons rompre la chaîne néfaste "prototype aliéné-stéréotype aliénant" qui menace nous mener vers la post-histoire.

CONCLUSION.

La série de cours sur les méconnaissances de la communication qui s'achève aujourd'hui étant un voyage $\frac{1}{2}$ très égaré, (c'est à dire: superficiel) au dessus de ce tissu vivant, pulsant et oscillant qui est la communication humaine. C'était un voyage de reconnaissance pour une stratégie future, et non une analyse du tissu. Nous avons aperçu, vaguement, les contours de ce continent baigné par l'océan de l'entropie, nous en avons aperçu les sommets et les crevasses des discours scientifiques, les pics et escarpements, les plaines fertiles des dialogues amoureux et philosophiques, les côtes ténébreuses de la rhétorique et du non-sens. Un continent vivant, pulsant et oscillant qui flotte sur les ondes de l'absurde et de la mort grâce à sa capacité symbolisante: une illusion, une nota-mortuus, une Atlantide sur laquelle nous vivons et laquelle est notre seule patrie. La communication humaine, c'est cela, et nous l'avons vu: l'illusion d'une rébellion de la nature contre la tendance idiote est vers l'équilibre de l'entropie totale et de la mort. Donc: l'illusion de l'immortalité, c'est à dire: d'une mémoire pour des informations symboliques toujours croissantes. Bien sûr: nous savons qu'il s'agit d'une illusion. Nous le savons grâce à la science: tout phénomène, y compris notre communication, est soumis au deuxième principe de la thermodynamique, à la perte d'information. Nous le savons grâce aux souffrances de nos corps: malgré notre capacité symbolisante, (notre "esprit"), nous sommes des êtres naturels. Et nous le savons existentiellement: malgré nos mémoires individuelles et collectives nous sommes mortels. Mais cette illusion-là est quand-même la réalité à notre dignité ontologique: c'est à cause de l'illusion d'une communication symbolique que nous sommes réellement humains. En bref: le continent survolé au cours de ces conférences est le domaine de la signification de nos vies.

C'est pourquoi j'ai assumé, au long de ce cours, une hypothèse de travail spécifique: la structure de la communication est l'infra-structure de la réalité humaine. Il ne s'agit au tout d'un article de foi idéaliste, d'une thèse hégélienne. Je ne voulais pas nier, pour un instant, qu'on peut "expliquer" notre réalité sans rien, à partir de l'hypothèse d'une infra-structure économique, ou sociale, ou technologique, ou artistique laquelle sur je crois qu'une hypothèse n'est jamais "vraie" ou "fautive". (pour pouvoir croire cela, il faut avoir des critères de la vérité que je ne possède pas). Je crois, au contraire, qu'une hypothèse est "bonne" ou "mauvaise", à la mesure à laquelle elle permet qu'on travaille avec. Une hypothèse est un outil, et non une révélation. Et je voulais vous montrer, au long du cours, comment notre situation se présente, si nous assumons, hypothétiquement, la structure communicologique comme son infra-structure.

La chose qui nous irasce d'abord, si nous assumons un tel point de vue, est le fait que la structure des communications humaines est, à présent

un train de charbon violemment. Si tout s'arrête, il y a une certaine course au processus par lequel les innovations passent d'abord de la main à la main, mais sont obligés de constater qu'il y a un changement révolutionnaire et dans les mémoires et dans les canaux. Au niveau des mémoires il s'agit de la révolution cybernétique, (ordinateurs numériques en micro-films, cinématographiques, vidéo-télévisés etc.). Grâce à cette révolution nos mémoires ne sont pas seulement devenues très rapides, mais elles sont aussi devenues très facilement modifiables et elles ont une tendance pour devenir autonomes des mémoires traditionnelles qui les précèdent: elles peuvent se reproduire, et elles peuvent fonctionner les une avec les autres sans intermédiaire de la tradition. Au niveau des canaux il s'agit de la révolution des médias, (cinéma, TV, affiches, magazines illustrés, photographie omnisciente etc.). Grâce à cette révolution notre communication est devenue synchrone et uniforme sur le globe entier, elle est dominée par la structure des circuits irradiés, et les codes "conventionnels" des langues parlées et écrites ont tendance à être supplantés par des codes d'images mouvantes et sonores. Nous assumons l'hypothèse, selon laquelle la structure communicationnelle et l'infrastructure de la réalité humaine, nous sommes obligés de constater que la réalité "humaine" est en train de changer.

Vous pouvez dire, bien sûr, qu'une telle structure est une nouveauté. Mais l'homme, n'est-il pas, depuis son apparition, l'être qui change tout le temps, un être "historique"? N'est-il pas l'être qui se change tout le temps lui-même? Et n'est-il pas le symptôme d'une mentalité réactionnaire qui insiste sur "l'éternellement humain"? Et aussi: n'est ce pas précisément, la fonction de la communication humaine: changer l'homme? N'est ce pas, précisément, la fonction "pédagogique" de la communication: le fils de l'homme n'est pas comme son père, mais le fils du chien l'est? Ici si vous faites une telle objection, vous porterez l'accent au changement dans le présent. Ce n'est pas un changement de l'homme dans une structure de communication, mais un changement de l'homme par un changement de structure de communication. Ce n'est pas qu'une déformation soit différente de la précédente, mais qu'elle ne puisse pas communiquer pleinement avec la précédente. Ce n'est pas du processus historique qu'il s'agit à présent mais d'une rupture dans le processus historique.

Assurons nous: il ne s'agit pas de la première rupture de cet ordre dans l'histoire. L'invention de l'écriture, laquelle a déclenché l'histoire proprement dite, était sûrement une rupture comparable à la notre. Et il y en avait certainement d'autres, quoiqu'elles soient cachées pour nous par la nuit du passé, et de l'oubli. (Je pense à l'"invention" de la peinture, de la musique, de la langue parlée). Mais il s'agit d'un événement

more, et je ne sais pas si l'écriture est la seule invention, (ou si elle n'est pas inventée pour la culture de cet univers à part, soit exactement au même stade de la rupture présente. Bien sûr: ces cultures, riches et profondes, ne sont pas des événements mystérieux qui tombent sur nos têtes de dessus, des ramassis ou des accidents. L'écriture n'était pas inventée par le dieu loth, ni par accident. Elle a été inventée par les hommes, avec le but explicite ou même explicite de changer la structure de la communication. La rupture dont nous sommes les témoins et les victimes à présent, nous en sommes aussi les auteurs au moins conscients. Mais surtout cela: la rupture nous sépare. Les propres inventions peuvent nous changer, et nous changer d'une manière que nous n'avons pas prévue et que nous ne recherchons pas. Cette tendance de nos instruments à devenir autonomes de nos volontés et de nous transformer en instruments de nos propres instruments, cette saisination de l'homme de son œuvre, est un danger réel et bien connu. Nous ne devons pas permettre que cela arrive, et c'est en vain à l'arriver. C'est le défi de notre rupture: qu'elle change la réalité "homme" en un sens non voulu par nous.

Il est peut-être convenable de reprendre l'unique exemple d'une rupture comparable à la notre qui est encore de quelque sorte dans nos mémoires: l'écriture. Elle a changé l'homme. Ce change est devenu linéaire, historique, processuelle, conceptuelle, comme l'alphabète. L'homme a découvert l'alphabète, et ensuite il est devenu comme son invention. Mais cela va plus loin encore. L'homme et son monde sont devenus des "livres", et la lecture linéaire est devenue la méthode par laquelle l'homme se connaît, connaît les autres avec qui il est dans le monde, et le monde auquel il est grâce à l'invention de l'écriture l'homme se trouve comme un livre parmi des livres, et la mathématique linéaire, la lecture linéaire, l'action linéairement historique, le néo-classicisme, l'utopie, l'idée du progrès, l'esthétique du nouveau, ne sont que quelques exemples de ce changement provoqué dans l'homme par l'invention de l'écriture. Je crois même que son caractère a changé, et qu'il y a maintenant des centres de l'écriture dans nos cultures. Aucun de ces changements a été prévu par les inventeurs européens de l'écriture. (Qui: l'homme se change lui-même. Mais est-ce une conscience?)

En bien: nous sommes les alphabètes de l'homme au futur. Au sens auquel les sciences américaines sont les alphabètes. Ils savent écrire, bien sûr, comme nous savons programmer et l'écriture ordinateurs. Mais ils n'écrivaient pas, en réalité: ils transcrivaient les messages traditionnels, pré-historiques, des codes du relief, de la sculpture, de la danse, du récit oral, dans le code alphabétique. Ils ne maîtrisent pas l'alphabète, ils ne savent pas quoi faire avec. Nous ne savons pas quoi faire avec nos nouvelles mémoires et nos nouveaux moyens de communication de masse. Et c'est cet abandon des instruments que nous avons, nous même, inventés, qui est le danger. Ils nous changeront à notre insu, si nous ne les maîtrisons pas.

le phénomène

surprenant

de la

communication

V. FLUSSER

Au contraire de l'expression "zoon politikon" l'homme n'est pas, au fond, un être social. Il est, en effet, le plus solitaire des animaux, plus que ne l'est l'aigle dans le ciel ou la pieuvre dans les abîmes de l'océan.

Il est le plus solitaire des animaux, même s'il vit au milieu de l'explosion démographique qui est en train de changer l'humanité en une espèce de mousse mouvante couvrant les continents ; et il l'est même quand il aime, (l'amour est la plus puissante de toutes les communications).

La raison de sa solitude est son savoir de sa mort, du fait qu'il se dirige irrévocablement vers une situation dans laquelle il se trouvera seul, et dans laquelle tout artifice appelé "culture" deviendra inutile et sans valeur. Cette solitude totale dans la mort est un savoir toujours présent pour l'homme et il l'accompagne, "sotto voce", chacun de ses moments.

On peut maintenir, (et certains des Anciens l'ont en effet maintenu), que ce savoir de la solitude fondamentale distingue l'homme des autres animaux, et qu'elle doit servir de base à toute anthropologie. Eh bien ; le phénomène de la communication humaine, du fait que les hommes échangent des informations et les enmagasinent individuellement et collectivement d'une façon plus in-

tense et plus extensive que les insectes sociaux eux-mêmes, doit être vu contre ce fond de la solitude humaine. Le plus solitaire des animaux est capable de la communication la plus riche. Ce cours de conférences essaiera de considérer quelques aspects de cette contradiction dialectique merveilleuse, miraculeuse, ou, pour le dire plus modestement, surprenante.

Mais le fait que les hommes communiquent les uns avec les autres n'est pas surprenant seulement d'un point de vue existentiel.

Si nous considérons la communication formellement, si nous demandons comment nous communiquons quelque chose à quelqu'un, nous trouverons qu'il s'agit là, d'une question sans réponse satisfaisante.

Je ne veux pas dire, par cela, que nous ne pouvons pas décrire soigneusement ce qui arrive pendant la communication, ni que nous ne pouvons pas expliquer le processus de la communication sur de nombreux niveaux.

Je pense seulement au fait très simple et très brutal qu'il n'y a pas de forme possible pour communiquer aux autres les expériences concrètes. Les expériences concrètes sont essentiellement privées. Elles sont mon expérience, je l'ai ici maintenant, elle est unique car elle est irréversible, irrévocable, et incapable de répétition.

Il est facile de montrer formellement qu'elle est incommunicable. Toute communication exige une convention intersubjective quelconque, un code accepté par ceux qui participent d'elle. Et toute convention, même quand il s'agit d'une convention aussi apparemment spontanée comme montrer du doigt, est publique, car elle est générale, réversible, révocable et capable de répétition. Toute convention falsifie donc par nécessité l'expérience concrète qu'elle veut communiquer. Ainsi, strictement et formellement, l'expérience concrète est incommunicable, et, moins strictement, toute communication de l'expérience concrète est une falsification.

Mais si c'est ainsi, si la publication de l'expérience privée est strictement impossible même par une communication aussi intense que l'amour, et même par une communication aussi dense que l'art, et même par une communication aussi claire et raffinée que la science, (pour ne pas parler des communications confuses et désordonnées tel que le langage des gestes et la langue parlée de tous les jours), il faut se poser la question de ce dont il s'agit dans la communication.

Car s'il ne s'agit pas de l'expérience concrète au moins dans une dernière analyse, il ne s'agit de rien. C'est elle qui est la réalité. Nous tendons à oublier, dans la vie de tous les jours, que la réalité est incommuni-

cable. Car par paradoxe la plupart de nos expériences concrètes nous les avons dans, par et grâce à la communication humaine omniprésente autour de nous.

Il est banal de dire que nous ne pouvons pas communiquer "tout" et que nos efforts pour partager nos expériences avec les autres sont souvent déçus, frustrants. Pour citer Wittgenstein, qui a souffert de cette limitation de la communication plus que beaucoup d'autres et qui l'a pensée plus profondément que beaucoup d'autres ; nous nous jetons constamment contre les barrières de la langue, et l'histoire est la collection des blessures que nous avons ainsi subies.

Mais cette banalité, cette rébellion quotidienne contre les limites de la communication, peut prendre des formes moins banales. En philosophie elle pose le problème épistémologique non seulement dans le sens Kantien, (impossibilité de catégoriser l'expérience), mais aussi dans le sens positiviste, (le problème des sentences observationnelles et théoriques).

Dans les arts il s'agit de l'effort d'inventer des moyens nouveaux pour pouvoir communiquer des expériences pas encore articulées, de dire l'indicible. Et dans la pensée religieuse cette limitation peut aboutir au silence mystique. Si l'expérience est incommunicable, alors rien de valable n'est communicable, et il ne reste que le silence muet de l'"unio mystica", et dans ce grand océan de silence toutes les rivières turbulentes de la communication doivent déposer, à la fin, leurs eaux.

Mais même si les limitations de la communication peuvent provoquer le scepticisme philosophique, la frustration artistique et le silence mystique, le fait surprenant de la communication n'est pas sa limitation, mais sa richesse en dépit de cette limitation. En dépit du fait que nous sommes fondamentalement seuls et qu'aucune communication n'y peut rien, et en dépit du fait que nous ne pouvons pas communiquer le concret, donc l'important, nous sommes tous profondément engagés en communication, et c'est cet engagement qui donne de la signification à nos vies.

Nous sommes engagés en communication contre ce qui peut être appelé notre nature et ce qui peut être appelé la nature même de la communication. Notre engagement est anti-naturel. Il l'est, car communication est société, et la société va contre la nature humaine ; elle provoque des névroses.

Il l'est, car communication est culture, et la culture est anti-nature ; elle la combat et la change. Il l'est

car, car communication est histoire, et l'histoire est la négation de la détermination naturelle ; elle est la recherche de la liberté. Mais plus radicalement encore ; notre engagement en communication est anti-naturel, car le processus de la communication est opposé à la tendance même de la nature.

La nature comme un tout est un processus qui tend vers l'entropie, la perte progressive de l'information, vers le chaos. La communication comme un tout tend vers une croissance progressive de l'information, vers une organisation progressivement complexe. La nature est un processus qui tend vers le probable et devient toujours plus "futurable", et la communication tend vers le moins probable et devient toujours plus surprenant. C'est pourquoi elle est tellement riche en dépit de ses limitations naturelles.

Ce caractère surprenant anti-naturel de la communication humaine, et de notre engagement en elle, suggère que le terme "communication" est proche du terme "esprit", et que le théorie de la communication peut devenir un jour une théorie générale de ce que les Allemands appellent des Dilthey "Geisteswissenschaften" (sciences de l'esprit). Ce qui explique, soit dit en passant, mon intérêt pour cette théorie.

Mais même si notre engagement en communication va contre la nature dans les nombreuses significations de ce terme, il est, dans une signification différente, le plus naturel de tous les engagements humains.

En effet, il est tellement naturel dans ce sens là qu'on peut presque parler d'un instinct. Il est presque impossible de réprimer notre tendance à nous exprimer vers les autres, et aussi notre tendance à nous ouvrir aux expressions des autres. Cette tendance presque irrépressible de participer activement et passivement de la communication, voire de la société, la culture, l'histoire, l'augmentation de l'information, a été nommée dans certains contextes notre "instinct social". Le mot "instinct" n'est pas très utile pour expliquer n'importe quoi, mais en dehors de ça, il est important de ne pas oublier que notre "instinct social", à l'encontre de l'instinct des animaux vraiment sociaux, est une tendance anti-naturelle, et que notre communication à l'encontre de la communication des animaux sociaux, est artificielle.

Cette contradiction peut être résumée en disant que l'homme est anti-naturel par sa nature même, et que ce fait devient observable comme phénomène sous la forme surprenante de la communication humaine.

J'ai dit que la communication est un processus d'augmentation de l'information en opposition au processus de la nature. Cela était une façon approximative de parler, et nous aurons l'occasion d'en reparler dans ce cours. Bien sûr, il y a des processus naturels qui tendent du simple vers le complexe et le royaume de la biologie en est un exemple. De l'autre côté il y a dans la communication ce phénomène curieux qui est l'oubli. Mais même si le développement negentropique du protozoaire vers le mammifère est impressionnant, on peut le considérer comme epicycle sur une tendance générale vers la désinformation. Et même si au cours de la communication humaine des civilisations entières ont été oubliées, la communication comme un tout reste accumulation de l'information.

Bien : la chose surprenante dans la communication n'est pas qu'elle préserve les informations contre le temps dans des magasins appelés "mémoire", mais qu'elle produit de nouvelles informations. Autrement ; non qu'elle emmagasine contre l'entropie, mais qu'elle imprime de nouvelles formes sur le monde.

Qu'elle est délibérement, artificiellement, créative. N'entrons pas dans la question d'où ces nouvelles formes viennent, car cela nous entrainerait dans des spéculations métaphysiques. Soyons contents pour le moment de cette affirmation : notre tendance presque irréplicable de participer à la communication est liée à son aspect créatif.

La tendance générale de la nature est vers cet équilibre statique, ce chaos qu'on a appelé parfois "mort thermique". La tendance de la communication est vers la complexité des informations nouvelles, donc contre la mort. Elle l'oppose non seulement dans ce sens abstrait de négation du deuxième principe de lamthermo-dynamique, mais encore, plus significativement, au niveau existentiel. Celui qui participe de la communication, participe du processus de la création des formes nouvelles.

Et dans la mesure où il en participe, il devient immortel. Les formes sont en dehors du temps, "éternelles". Nous mourrons tous, c'est vrai, et nous mourrons seuls, aucune quantité de communication n'y peut rien. Mais nous ne mourrons pas tout à fait. L'intensité avec laquelle nous avons participé au processus créatif est la mesure de la façon par laquelle nous continuerons à vivre.

Nous serons préservés dans les mémoires individuelles et collectives dans la mesure où nous avons contribué à des formes nouvelles. Ce qui est une façon de dire que nous vivrons en quelque sorte dans les autres.

Et je crois que c'est là le vrai motif de notre engagement en communication : devenir immortels dans les autres. Car, en effet, c'est cela notre situation : nous savons que nous allons mourir. Mais nous ne pouvons ni ne devons accepter cela. Notre rébellion contre la mort, (qui est notre rébellion contre la condition humaine tout court), a toujours pris, prend toujours, et probablement prendra toujours, la forme incroyablement surprenante de la communication humaine.

de l'information

à la discussion

cours n°2

V. FLUSSER

La communication est le processus par lequel des systèmes sont liés. L'exemple classique en physique sont les "vases communicants". Ici le mot "communication" signifiera un cas spécial de ce processus : le cas où les systèmes liés sont "hommes". La communication humaine est un cas spécial de communication. Pour des raisons qui deviendront plus claires plus tard les systèmes "hommes" liés par le processus de communication seront ici appelés des "mémoires". Et "mémoire" sera définie comme tout système qui emmagasine des informations. Ainsi, pour la durée de cette conférence, les hommes seront des magasins d'information, comme le sont les bibliothèques, les musées ou les ordinateurs. Et la société sera le réseau qui lie des telles mémoires par des fils appelés "canaux".

On peut visualiser une mémoire en coupant un tronc d'arbre et en regardant la section. On verra des anneaux concentriques, des traces irrégulières, des taches de diverses couleurs, etc. Ces formes qu'on verra, peuvent être interprétées par ceux qui ont une "théorie de l'arbre". Les anneaux peuvent signifier des années, les traces des vers, les taches de la pluie, etc. Ainsi les formes sont des "informations", en ce sens qu'elles sont "imprimées" sur le tronc, donc "in-formées". Le tronc est la mémoire qui les emmagasine.

Pour l'observateur, l'information contenue dans le tronc est "présente", en ce sens que les anneaux, traces, taches, etc., sont simultanés, sur le même plan. L'information est synchronique. Mais elle a été imprimée sur le tronc au cours d'un temps qui peut avoir duré pendant des siècles, et chaque information a été imprimée à un moment différent. Le tronc a été informé pendant un processus diachronique. Le tronc est une mémoire qui synchronise des informations diachroniques. Il est une conserve du temps : il

présente sur un même niveau des informations imprimées dans des passés différents. La mémoire est une boîte à conserve du temps. L'information ainsi conservé contre le temps est organisée d'une façon quelconque, car elle est imprimée sur l'organisme de l'arbre. L'arbre est la "structure" de la mémoire que l'on observe en regardant le tronc. La mémoire emmagasiné l'information contre le temps sur des structures spécifiques. L'arbre est un type de structure de mémoire, la bibliothèque en est un autre, et l'esprit humain en est encore un autre. La société est un réseau qui lie des mémoires aux diverses structures.

Les mémoires sont des systèmes du type "jeu". L'information emmagasinée en eux peut être considérée comme "répertoire" d'un jeu dans le sens où les pièces d'échecs sont le répertoire du jeu d'échecs. La structure par laquelle l'information est emmagasinée peut être considérée comme "structure d'un jeu", dans le sens où les règles d'échecs qui organisent les mouvements des pièces sont la structure du jeu. Si l'on considère la mémoire ainsi, on peut lui appliquer la théorie des jeux. On peut la quantifier. Chaque mémoire emmagasine, à un moment donné, une quantité spécifique d'information. Et elle le fait sur une structure qui consiste en un nombre spécifique de règles. La somme des combinaisons possibles d'un répertoire donné sur une structure donnée peut être appelée la "compétence" de la mémoire, dans le sens où l'échecs est compétent pour un numéro spécifique de mouvements des pièces suivant les règles du jeu. Ainsi il devient possible de comparer des mémoires de types différents, et dire par exemple que le tronc d'arbre est moins compétent que ne l'est un ordinateur, et que l'ordinateur est moins compétent que ne l'est une mémoire humaine, aussi peu compétente qu'elle soit.

Il y a deux types de jeux : les ouverts et les fermés. Un jeu fermé si tout changement du répertoire exige un changement de la structure. Les échecs en sont un exemple. Si l'on introduit une pièce nouvelle, par exemple un chameau entre la tour et le cheval, on devra changer les règles du jeu, et on aura un jeu nouveau. Les échecs sont un jeu fermé, car la compétence de ce jeu (très vaste d'ailleurs), est inchangeable. Un jeu est ouvert dans la mesure quantifiable où il est possible d'y introduire des nouveaux éléments sans être obligé de changer sa structure. Le Français en est un exemple.

Si l'on introduit un nouveau mot à ce jeu, on n'est pas obligé de changer sa structure, sa grammaire. Le Français est un jeu ouvert relativement à la possibilité d'y introduire des mots nouveaux, des informations nouvelles, et ainsi augmenter sa compétence. Les mémoires sont des jeux du type ouvert, et la communication est le processus par lequel la compétence des mémoires est augmentée. La société est le réseau qui lie des jeux ouverts pour en augmenter la compétence. Et, sur un ordre de grandeur différent, la société elle-même est un jeu ouvert.

Les jeux fermés ne peuvent pas communiquer entre eux. Il n'y a pas de communication entre les échecs et le football. Les jeux ouverts peuvent communiquer entre eux par la mesure de ses ouvertures. Le français et l'arithmétique peuvent communiquer dans cette mesure. Mais il y a des limites formelles à cette possibilité. Je n'en mentionnerai qu'une. Pour pouvoir communiquer, les jeux doivent avoir des répertoires au moins partiellement coïncidents. S'il n'y a pas d'élément commun aux jeux, il n'y a pas de communication, car le canal qui lie les jeux est composé d'éléments communs à tous. La "stratégie" de la communication comme liaison entre les jeux est exactement la méthode de trouver des éléments qui sont présents dans les répertoires de tous les jeux. La société est le réseau dont les fils sont composés d'éléments communs aux divers répertoires des mémoires qui en participent. Cela est appelé parfois la "raison commune" ou le "consensus".

Plus les répertoires de deux mémoires coïncident, plus facile est-il de les lier en communication. Et s'ils coïncident totalement, la communication devient parfaite : les mémoires se confondent. Dans ce cas de limite la communication ne changera pas leurs compétences. Toute information communiquée aura été déjà emmagasinée auparavant dans la mémoire réceptrice. Elle est "redondante". Moins les répertoires de deux mémoires coïncident, plus difficile est-il de les lier en communication. Mais aussi plus la communication établie changera la compétence des mémoires, plus les informations communiquées seront nouvelles. Elles seront des "bruits". (Toute information contenue dans une mémoire est redondante par rapport à elle, et toute information non contenue est un bruit par rapport à elle. Les mémoires sont des îles plongées dans l'océan du bruit). S'il n'y a pas d'élément commun, la communication devient impossible, car tout est bruit, et rien est canal parmi eux. Donc : information et communication sont en quelque sorte en contradiction. Plus on communique moins on informe. La stratégie de la communication consiste à trouver un optimum : informer le plus avec le minimum de redondance nécessaire. (C'est cela que j'essaie de faire avec vous en ce moment).

Les mémoires humaines sont des jeux ouverts complexes. Elles emmagasinent des informations de types divers sur des structures de types divers. Il y a dans chacune d'elles des compétences diverses. C'est pourquoi il est difficile de les comparer. Une peut être plus compétente en échecs et moins compétente en français que l'autre. Une peut être plus compétente dans le jeu de l'amour, et moins compétente dans le jeu du commerce que l'autre. Et comme la plupart des compétences dans les mémoires humaines appartiennent à des jeux ouverts, elles communiquent par engrenage à l'intérieur de la mémoire-même. C'est là, du point de vue de la théorie des jeux, où se localise la question de la "décision". Ce mot a deux significations pour cette théorie. Dans un sens "décider" c'est d'appliquer une stratégie dans le paramètre des stratégies possibles dans une compétence

donnée. Dans l'autre sens "décider" c'est appliquer une compétence dans le paramètre des compétences disponibles. La première décision est prise dans un jeu, la seconde est prise hors jeu, dans un métajeu. La première est une décision stratégique, la deuxième une décision existentielle. La communication rend les décisions stratégiques plus faciles, car elle augmente les compétences. Et elle rend les décisions existentielles plus difficiles, car elle fait interpénétrer les diverses compétences : elle augmente le doute.

Il faut que je laisse tomber mon masque. J'ai parlé tout le temps comme si la mémoire était un système du type cybernétique, et comme si les hommes étaient des ordinateurs complexes. Et comme si le problème de la communication était quantifiable. Je ne le crois pas. Et j'ai choisi le mot "mémoire" parce que je n'y crois pas. Je voudrai que les considérations précédentes soient critiquées par vous à la lumière de ce qui suit :

Le mot "mémoire" a des nombreuses connotations dans notre culture. Pour la tradition orphique (qui est au fond de la philosophie platonique), la mémoire est la liaison entre l'homme et le ciel, sa vraie patrie. Les eaux de l'oubli (lethe) couvrent les idées éternelles que l'homme contemplant avant d'être né, mais elle sont toujours dans sa mémoire, et peuvent être découvertes par la dialectique socratique. Si l'homme regarde sa mémoire, il contemple la vérité, (a-letheia). Et pour la tradition juive (qui est au fond du Christianisme), la mémoire c'est où les morts vivent, et quand on parle d'un mort on ajoute à son nom les mots "que sa mémoire soit une bénédiction". Les traditions orphique et juive sont les deux racines les plus décisives de notre civilisation, et leurs contradictions est la force qui propage nos pensées. Les deux concepts de la mémoire sont en contradiction. C'est pourquoi nous la repensons toujours. Bien sûr : un aspect de la mémoire est l'aspect cybernétique dont je vous ai parlé. Mais il y en a d'autres. Il faut essayer de les voir tous ensemble. L'aspect biologique de la mémoire comme information génétique, par exemple. Ou l'aspect psychologique comme inconscient. Ou l'aspect historique comme pré-histoire. Ou l'aspect ethnologique comme mythe. Et aussi essayer de comprendre que c'est l'archéologie en un sens large : l'analyse des mémoires pour retrouver le temps perdu, mais conservé en forme de synchronisation.

Si vous considerez mes explications précédentes en regard de ce vaste fond, elles deviendront peut-être moins sèches et plus significatives. Je résume donc : la communication est la liaison des mémoires par des éléments qui sont communs, afin de les rendre plus compétentes en les informant. Et le résultat en est une plus grande liberté, au sens de décisions plus variées et doute existentielle plus aigu. Et tout cela en lutte contre le temps.

*les symboles et
leurs significations*

cours n:4

V. FLUSSER

La question de la convention, de l'accord, au sens commun, était centrale pendant l'époque de l'illuminisme, et Rousseau est un exemple de la façon dont elle a été posée. Les hommes sont superficiellement différents, bien sûr, mais ils ont un dénominateur commun, la raison, ce qui permet d'établir des conventions entre tous les hommes. Dans la terminologie de ce cours : il y a de la redondance dans le répertoire et la structure de toutes les mémoires humaines, ce qui permet d'établir des canaux de communication entre tous les hommes.

Mais cette reformulation change beaucoup. Ce n'est plus la seule raison, cette compétence structurée par la logique, qui permet les conventions, et ce n'est plus la seule raison d'état ou les seules catégories de la raison pure qui rendent la communication possible. Toute compétence peut servir à ce but. La communication s'établit à de nombreux niveaux, et le niveau "raisonnable" en est un seul, possiblement pas le plus important.

Donc : nous ne sommes plus illuminés. Nous ne croyons plus que l'homme soit complexe à la surface, mais raisonnablement simple au fond. Au contraire : nous croyons que plus profondément nous plongeons dans l'homme, plus il devient complexe. C'est pourquoi nous ne pouvons plus expliquer comment les conventions sont faites, comment les codes sont "conventionnés".

Sans doute : il y a des codes établis à la manière de Rousseau : au tour d'une table ronde par convention législative. Le code Morse, les codes diplomatiques et légaux, peut-être même le code alphabétique, en sont des exemples. M. Morse a proposé : "que '....' signifie 'S'", et on est tombé d'accord par une sorte de vote. Mais d'autres codes n'étaient pas établis d'une telle manière. Le code de la langue française, par exemple. Aucun Gaullois n'a proposé

que 'tête' signifie 'caput', quoique quelqu'un a du proposer cela d'une façon quelconque quelque part, et on est tombé d'accord par une méthode quelconque. Ou le code de la peinture Byzantine par exemple. Aucun peintre n'a proposé : "que 'fond en or' signifie 'transcendance'", quoique on a du proposer cette convention on a du l'accepter et plus tard l'abandonner d'une façon ou d'une autre. Ou le code des rêves par lequel l'inconscient communique avec le conscient, par exemple. C'est une contradiction de dire qu'on a consciemment proposé : "que 'objet pointu' signifie 'phallus'", quoique il y doit avoir une convention pour permettre aux psychologues de lire les rêves. L'origine des codes est mystérieuse.

Tout code, pour être établi, exige un code précédent. Car toute convention établissant un code doit être codifiée par un code déjà disponible. M. Morse a proposé son code en anglais, non en Morse. La proposition hypothétique concernant la signification de 'tête' n'était pas codifiée en français, ni même en latin, mais en un code intermédiaire. Le code des rêves a été "proposé", (au sens figuratif, bien sûr), dans des codes ignorés mais probablement basés, eux-mêmes, sur des codes génétiques. Nous tombons ainsi, de code en code, dans l'abîme de la réduction à l'infini. Voilà un considération presque métaphysique. Abandonnons-la vite.

Les codes interfèrent entre eux, car les diverses compétences dans la mémoire interfèrent. La langue Allemande interfère dans la française, mais aussi le code du langage de la physique, de la musique et des ordinateurs. La langue grecque interfère dans le code de la peinture Byzantine, mais aussi dans le code de l'idéologie orthodoxe, de la loi romaine et des rêves. Nous ne sommes plus illuminés : nous sommes devenus incapables de saisir la complexité des codes, quoique nous disposons de la cybernétique, cette discipline qui étudie les systèmes complexes.

Les codes sont des systèmes qui ordonnent des éléments selon des règles, de façon que ces éléments représentent quelque chose, et que les règles représentent des relations entre ces quelques choses. Le code Morse est un système qui ordonne des "impulses" électriques pour représenter des lettres de l'alphabet, selon des règles qui représentent la relation des lettres dans l'alphabet. Le français est un système qui ordonne des sons pour représenter des "choses" dans le monde, (y compris des idées représentantes de ces "choses"), selon des règles qui représentent les relations entre ces "choses", (ou peut-être seulement les relations entre les idées qui représentent ces "choses"). Méprisant la terminologie saussurienne en vogue en France, je dirai que les éléments qui représentent quelque chose sont des "symboles", et que ce quelque chose représenté par les symboles est leur "signification". Trois "impulses" brefs en code Morse sont le symbole de la lettre "S", et la lettre "S" est la signification de ce symbole.

La somme des significations est l'"univers" du code. L'univers du code Morse est l'alphabet. Les idéogrammes Chinois ne sont pas dans cet univers. L'univers du français est un contexte appelé "monde". La signification de certains mots allemands et de certaines règles allemandes ne sont pas dans cet univers, dans ce "monde". L'univers de l'allemand est semblable au français, l'univers du mandarin l'est moins, et l'univers de la peinture Byzantine l'est probablement encore moins. On peut, en thèse, ordonner les codes suivant la ressemblance de leurs univers. Cela pose la question de la traduction. Question fondamentale pour la communication.

Pour communiquer entre univers, (pour traduire), il faut des codes dont la signification soit les codes qui signifient ces univers. Il faut des "meta-codes". On peut les faire, car les symboles peuvent représenter d'autres symboles. Les meta-codes signifient directement des codes, et indirectement les univers de ces codes. On peut établir une hiérarchie de codes, quoiqu'une hiérarchie confuse. Un code signifié par un meta-code peut devenir le meta-meta-code de ce meta-code. Par exemple : le code de la physique est un meta-code du français, car ses symboles signifient des mots français, allemands et mandarins. Mais le français peut devenir un meta-code du code de la physique, car on peut parler en français sur les symboles de ce code. On peut obvier cette difficulté d'une hiérarchisation des codes en les ordonnant par le critère de l'abstraction, "formalisation", des symboles. Les codes dont les symboles représentent des expériences concrètes, (et les falsifient en les représentant ainsi), seraient des codes "observationels" et seraient à la base de la pyramide des codes. Et les codes dont les symboles représentent des symboles, des symboles de symboles etc. seraient des codes de plus en plus "théoriques" et ils constitueraient ainsi la pyramide. Mais ce critère n'est pas bien applicable hors du discours de la science, et même dans ce discours il n'est pas toujours satisfaisant.

Le code de la physique sert à la traduction entre l'univers du français et de l'allemand. Certaines phrases françaises et allemandes sont représentées dans ce code par une seule phrase. Une seule phrase dans ce code signifie et la phrase française "la masse est une fonction de l'énergie" et la phrase allemande "die Masse ist eine Funktion der Energie". Mais ce n'est pas une méthode très heureuse pour traduire. Pour deux raisons. Le code de la physique représente seulement une partie des codes français et allemand, car il y a des nombreuses phrases qui ne sont pas représentées dans ce code. Et le code de la physique est ordonné par des règles qui sont devenues autonomes des règles françaises qu'elles représentent.

Ainsi à l'origine du code de la physique il y a le code du français bien sûr, et en ce sens le code de la physique est le meta-code du français et le français est son univers. Mais la physique est devenue autonome grâce à sa structure, et son univers n'est plus le code du français, de l'allemand etc..., mais un univers nouveau, l'univers de la physique. Loin de servir à la traduction entre l'univers du français et de l'allemand, ce code-là pose maintenant des difficultés de traductions entre l'univers du français et son propre univers. Et le même est vrai par rapport à n'importe quel autre meta-code : celui de la musique, de la peinture, etc... Un dernier mot pour rendre la chose encore plus mystérieuse : les deux meta-codes les plus "formels" de la communication occidentale sont les codes de la mathématique et de la logique symboliques. Mais on ne peut pas les réduire l'un sur l'autre, (ils ne sont pas bien traduisibles entre eux).

Les codes ordonnent les symboles par des règles qui ont deux dimensions. Il y a des règles qui ordonnent les symboles dans le code, et d'autres qui ordonnent les symboles par rapport à ses significations. La structure du code a deux dimensions en ce sens. J'ai considéré la dernière fois la dimension interne. L'externe oscille entre deux extrêmes. Un code peut, à l'extrême, établir une relation bi-univoque avec son univers, en faisant que chaque symbole représente un seul élément dans l'univers, et que chaque élément de l'univers soit représenté par un seul symbole dans le code. Cela sera un code "dénotatif". A l'autre extrême, un code peut établir une relation équivoque avec son univers, en faisant que chaque symbole représente tout un paramètre d'éléments dans l'univers, et que chaque élément de l'univers soit représenté par tout un paramètre de symboles dans le code. Cela sera un code "connotatif". L'Univers dénoté est clair et distinct, l'univers connoté est confus et compact. En fait aucun code n'est extrême, quoique le code de la logique symbolique s'approche de la dénotation et le code des rêves de la connotation. C'est le problème de la traduction.

Le Français est un code à structure mixte. Il est plus dénotatif que ne l'est l'allemand, et plus connotatif que ne l'est le code de la physique. Donc l'univers français est plus clair que ne l'est l'allemand et plus compact que ne l'est l'univers de la physique. Et l'univers de la peinture Byzantine est plus compact encore que celui du Français, car le code est encore plus connotatif que celui de l'allemand. Comme chaque code a une structure à lui, toute traduction implique un changement de structure de l'univers. On "vit" dans plusieurs univers, selon le nombre de codes qu'on emmagasine dans ses compétences, et "tradutore-tradittore".

On doit résister à la tentation de dire que les codes dénotatifs sont "bons" pour des messages clairs, et les connotatifs pour des messages riches en signification. Ce n'est pas toujours vrai. Le code

communication. Des impératifs masqués. Parfois, sous la forme d'implication : "si ... alors", mais parfois aussi sous la forme de modèles dits "esthétique". Mlle Bardot nous est communiquée comme s'il s'agissait d'une artiste, mais en réalité elle est communiquée dans sa fonction de modèle de comportement. Elle est un mode d'emploi un message éthique. Elle est "en mode", ou "une mode". La confusion est la suivante : les valeurs traditionnelles sont devenues prétextes, et les modèles de comportement nouveaux auxquels nous sommes exposés se cachent sous le masque d'une apparente libération de toutes les valeurs. Quand on les démasque, on retrouve les valeurs anciennes, mais de mauvaise foi.

En effet ; nous n'avons pas le choix entre une vie modelée par les valeurs traditionnelles et une vie libre de valeurs dans laquelle nous pouvons élaborer nos propres modèles. Nous n'avons aucun choix. Nous passons des valeurs traditionnelles vers les modèles de comportement qui nous sont imposés sans nous en rendre compte. Nous ne sommes pas en train d'entrer dans un âge sans idéologie, mais dans un âge dont l'idéologie est très bien cachée derrière des modes d'emploi. Apparemment, les modes changent vite autour de nous, et nous changeons avec. "Elaboration de modèles". Mais en réalité notre comportement devient de plus en plus rigide et prévisible, car nous bougeons dans les modèles voulus par ceux qui nous dirigent. Chaque année un nouveau modèle Renault nous est "proposé" et chaque année nous devenons plus conditionnés par sa valeur "voiture". Je ne sais pas comment résoudre cette crise de valeurs. Si je le savais, il n'y aurait pas de crise. Mais ce que je peux faire, c'est de vous présenter la crise sous son aspect de la théorie de communication. Traduire les modèles de comportement présent, les modes d'emploi dans les impératifs qui se cachent derrière. Nous ne pouvons ni retourner à la Bible, ni accepter Mlle Bardot comme la solution de la crise des modèles. Mais nous pouvons traduire l'une dans l'autre. Ce n'est pas une solution, bien sûr, mais ce n'est pas, non plus, un exercice futile de grammaire. C'est une des manières par lesquelles nous pouvons nous rendre compte consciemment du doute existentiel dont nous souffrons à présent : le doute par rapport aux valeurs.

là des problèmes. Dans la structure théâtrale l'émetteur transmet l'information vers des récepteurs disposés en semi-cercle pour que l'information émise soit ensuite dialoguée. L'école en est un exemple, et le parlement en est un autre. La révolution en communication est en train de rendre cette structure archaïque. La structure amphithéâtrale, (le cirque), émet l'information vers un horizon circulaire de récepteurs de plus en plus immense et de plus en plus amorphe, (la masse). La T.V. et la presse en sont des exemples. C'est la structure la plus avancée techniquement, et la plus efficace pour la distribution d'informations.

Le récepteur reçoit l'information par deux méthodes de base : il ouvre sa mémoire vers l'émetteur, (il l'admet), où sa mémoire est ouverte par l'émetteur, (l'information s'infiltré). Un exemple pour la première méthode : la boîte T.V. dont le récepteur presse le bouton. Un exemple pour la deuxième méthode : l'affiche dont le message s'infiltré. L'analyse psychologique des deux méthodes (message conscient, sub-liminaire, etc...), est insuffisante. Il s'agit là du problème de la liberté. Il n'est pas bien analysable. Mais l'analyse logique le touche mieux que l'analyse psychologique. On a proposé le concept de la "croyance zéro". La croyance zéro est une structure vide et ouverte à des informations de la même structure. Les ordinateurs ont une croyance zéro pour des informations spécifiquement structurées. Ils étaient programmés ainsi. C'est un concept utile.

Quand il y a de la croyance zéro par rapport à l'information, le discours employe la première méthode. Quand il n'y a pas de croyance zéro suffisante, le discours emploie la deuxième méthode : il ré-programme les mémoires de ses récepteurs. Cette deuxième méthode s'appelle "l'exécutif". Donc : l'absence d'un exécutif dans un discours donné est la preuve négative qu'il s'agit d'un discours admit par les récepteurs. On peut affirmer avec des arguments très forts qu'à présent tous les discours disposent d'un exécutif sauf celui de la science. Beaucoup de discours cachent leurs exécutifs, (comme c'est le cas de la T.V.), mais c'est un des devoirs de la communicologie de les rendre évidents. J'appellerai les discours exécutifs des discours "tyraniques", et les discours basés sur une croyance zéro des discours "autoritaires". Donc : à présent il y a des forts arguments pour dire que seul le discours scientifique fait autorité.

Si c'est vrai, nous voilà dans une situation curieuse. Pendant des siècles notre société était structurée par un discours autoritaire dominant : celui de l'Eglise. Pratiquement tous les récepteurs, (y compris les hérétiques et les dissidents), étaient programmés pour une croyance zéro par rapport à ce type de message.

Et cela était cohérent avec la structure pyramidale de ce discours. Il y avait un auteur du message, (Dieu), et une hiérarchie de transmetteurs, (des autorités). C'était un discours autoritaire, et par la croyance zéro et par sa structure même. La Renaissance a détruit la dominance "discursive" et notre société est devenue structurée par des dialogues. La croyance zéro, (qui n'est pas, rappelons-le, une foi), c'est perdu par rapport aux messages de l'Eglise, et son discours est devenu tyrannique. D'ailleurs : dans une situation structurée par le dialogue, le problème de l'autorité et de la tyrannie est poussé vers l'horizon.

Avec les révolutions, française, américaine et industrielle, le discours est redevenu la structure dominante, et les problèmes de l'autorité et de la tyrannie sont redevenus centraux. Simultanément il s'est établi une seule croyance zéro grâce à ces révolutions : celle par rapport aux informations du discours scientifique. Tous les autres discours, (celui de l'état, du droit, etc..) sont donc devenus tyranniques. Mais la structure du discours scientifique, l'arbre, ne se prête pas à un discours autoritaire. C'est un discours d'un type nouveau, et sa méthode est un type nouveau de doute. La croyance zéro par rapport au discours scientifique est donc anti-scientifique. Mais c'est cette croyance zéro qui rend le discours scientifique seul autoritaire. Du point de vue communication la science est en opposition avec elle même. Nous en reparlerons, car c'est un problème de base.

A présent, donc, notre société est dominée par la communication discursive. Le discours de la science, avec sa structure de l'arbre, est notre seule autorité véritable, mais elle ne peut pas l'être. Les discours théâtraux qui sont ouverts aux dialogues, sont périmés techniquement, et la crise de l'université en est un exemple. Les discours pyramidaux sont tous devenus tyranniques. Mais ce sont les discours amphithéâtraux qui marquent notre situation et la rendent nouvelle par rapport au passé. Notre société est devenue un amphithéâtre cosmique, un cirque cosmique, et non pas un village cosmique comme le dit McLuhan.

Le discours est le processus par lequel une information disponible est distribuée à des mémoires-récepteurs. L'information disponible est publique. Elle devient privée. L'homme public devient privé quand la T.V. le projette dans le salon privé. Le dialogue est le processus par lequel des informations partielles emmagasinées dans des mémoires sont élaborées pour devenir une information disponible. Elle devient publique. Celui qui participe d'une dialogue, publie ses informations. Donc : le discours privatise le public, et le dialogue publie le privé. Ou : le discours dépolitise et le dialogue politise. Ou encore : la société dominée par le

discours est une masse, la société dominée par le dialogue est une "polis". Eh bien : une société dominée par des discours tyranniques comme la notre, et où le discours autoritaire ne peut être, est en train de devenir une masse totalitaire. Nous sommes à l'origine de la première véritable masse totalitaire. (Hannah Arendt), à moins que le dialogue puisse être établi d'une manière ou d'une autre.

La méthode du discours tyrannique est la reprogrammation des mémoires récepteurs par des exécutifs, et leur but est d'établir une nouvelle croyance zéro. Après cet "etablissement" le discours devient autoritaire. C'est seulement pendant la reprogrammation qu'on peut le constater. La véritable masse totalitaire vers laquelle nous marchons grâce à la révolution dans la communication ne sera pas une tyrannie, mais l'établissement d'une autorité définitive. Elle est tyrannique seulement maintenant. L'autorité qu'elle établira sera définitive, car il n'y aura plus de dialogue pour proposer des informations nouvelles. Post-histoire. Cela n'est ni une utopie, ni une anti-utopie. Car se sont n'est pas un pronostic : c'est un diagnostic. Le futur est déjà là. A moins que nous agissions maintenant.

La reprogrammation de nos mémoires est faite par des méthodes crues et aussi subtiles. Quelques-une de ces méthodes sont basées sur les connaissances scientifiques. On peut les appeler "démagogiques" au sens strict de ce terme. C'est un nouveau type de démagogie. Difficile à découvrir et encore plus difficile à y résister. Le but de l'engagement politique est de découvrir et résister aux méthodes crues de la re-programmation. Le but de la communicologie, (y compris le cours présent), est de découvrir et résister aux méthodes plus subtiles, à la démagogie.

du dialogue

familial

au

téléphone

cours n° 6

V. FLUSSER

Les deux manières dont les mémoires peuvent être liées, les deux structures de base de la communication sont le dialogue et le discours. Dans le discours avec son flux univoque de messages on peut distinguer entre l'émetteur et le récepteur, mais dans le dialogue, où le message oscille entre les mémoires, une telle distinction n'est pas très utile. Bien sûr : si vous regardez le téléphone, vous pouvez apercevoir deux pôles : le récepteur que vous mettez à l'oreille, et l'émetteur dans lequel vous parlez. Mais ces deux pôles sont soudés, ils ne sont pas séparés par un canal comme c'est le cas du microphone et de la radio. Le téléphone est comme un microphone et une radio unifiés, et le système d'irradiation radio-phonique est comme un téléphone cassé en deux. Voilà une description assez satisfaisante de la différence entre le dialogue et le discours. Et c'est aussi une observation révélatrice de notre situation. La technologie derrière le téléphone et la radio n'est pas très différente. Il n'y a donc pas de raisons technologiques qui expliquent le retard technique de nos moyens de communication "dialogique" par rapport aux moyens "discoursifs". L'explication de ce retard, qui caractérise tellement notre situation, doit être ailleurs.

Le discours est, grâce à son flux univoque, traditionnel et progressiste à la fois. Le dialogue est, grâce à son oscillation, baigné par un climat différent, celui de la "responsabilité". La responsabilité est la capacité de répondre immédiatement à un message reçu. L'accent est sur le terme "immédiatement". Le discours, lui aussi, permet des réponses à ses messages par un moyen ou un autre. On peut écrire des lettres aux éditeurs de journaux, et on peut téléphoner aux stations de la radio, par exemple. Donc des réponses par divers "me-

dia", des réponses médiates, sont possibles. Mais dans le dialogue c'est le médium du message reçu qui permet la réponse. C'est pourquoi le dialogue, en ouvrant tout le temps la possibilité d'une réponse immédiate, rend ses participants responsables, tandis que le discours les rend irresponsables. Eh bien, la responsabilité, cette capacité de répondre immédiatement aux messages de la circonstance, est l'attitude politique. Car répondre, c'est publier, rendre public. La raison du retard technique de nos moyens de communication "dialogique" est le fait que les propriétaires des médias n'ont aucun intérêt dans le développement de notre capacité à répondre immédiatement aux messages qu'ils irradient.

Les Grecs ne pouvaient pas concevoir la politique sans le dialogue. Le citoyen de la polis, habitait une maison privée, ("oiké"), où il fabriquait des produits pour les échanger au marché, et derrière laquelle il y avait des champs travaillés par ses femmes et esclaves. C'était l'aspect privé, "économique", de sa vie, et il était marqué par le travail, ("askolía"). Mais quand le travail était fait et le produit fini, le citoyen quittait la maison pour le marché, ("agora"), afin d'échanger son produit. En échange établissait la valeur, ("norma"), du produit. Et ce produit, ce n'était pas seulement un soulier ou une jarre, c'était aussi une idée, ("eidei"), ou une opinion, ("doxa"). C'est pourquoi l'échange au marché était un dialogue, (échange de mots, "logoi"). Et dialoguer, échanger au marché, ce n'était pas un travail, mais un loisir, ("scholé"). Et bien : c'était ça la vie politique. Car elle établissait des valeurs, et permettait ainsi aux citoyens de piloter, ("kybernein"), le navire de la république. Le dialogue avait donc trois dimensions : "scholé" = école, "norma" = évaluer, et "kybernein" = gouverner. Les trois dimensions de la vie politique. Le dialogue était l'école de la cybernétique normative.

Mais c'était plus encore. La rencontre du cordonnier, potier et philosophe au marché. Des compétences différentes. Ces compétences étaient privées, bien sûr : emmagasinées dans des mémoires individuelles. Mais par le dialogue elles devenaient publiques, propriétés du marché, de la république. Ils devenaient "norma", des valeurs pour la république, des normes publiques. Les différentes compétences ne se mélangeaient pas simplement par la rencontre. Elles donnaient à la république une compétence tout à fait nouvelle. Cela n'était pas la somme de la compétence du cordonnier, du potier et du philosophe. Une nouvelle compétence émergeait, par saut. Une "synthèse" des compétences individuelles. Ainsi le dialogue bien réussi devenait "dialectique". La source de formes nouvelles, la création d'information. En fait : c'était cela que Socrate faisait au marché d'Athènes, et c'est toujours

cela que tous les dialogues ont pour but. Pour les Grecs, c'était la "démocratie" : le dialogue qui établit une nouvelle information. "Poïesis" : création. La politique était l'art suprême.

Notre tragédie est que nous ne sommes plus capables de voir l'identité de poésie et démocratie, de création et politique. Que nous croyons à présent que la poésie et la création sont des produits de la solitude. Cette croyance romantique est le résultat de la domination discursive totalitaire dont nous sommes victimes. C'est un malentendu. Bien sûr : les nouvelles informations élaborées par le dialogue sont ensuite emmagasinées dans des mémoires individuelles, et deviennent privées. Et elles peuvent ainsi être travaillées par un "dialogue interne", (Platon). Et aussi : les informations nouvelles élaborées par le dialogue peuvent être ensuite irradiées par le discours. Néanmoins : la synthèse est la seule méthode de création, car il n'y a pas de création "ex nihilo". Et la synthèse est le processus dialogique, politique. La tragédie de notre massification totalitaire est de l'avoir oublié. Nous sommes devenus dépolitisés, stériles.

Les systèmes discursifs d'irradiation ont poussé tous les dialogues qui nous restent encore vers le domaine du privé, vers la "oïké". Une situation paradoxale, car l'essence même du dialogue est d'être publique. Il nous reste le dialogue familial et la conversation entre amis, le dialogue dans les laboratoires et les conseils administratifs, et le dialogue dans cette atmosphère rarifiée où les décisions gouvernementales sont prises. Et aussi, bien sûr, la poste et le téléphone, dont on parlera plus tard. Le dialogue familial et entre amis est une caricature de dialogue : un ping-pong d'informations reçues par irradiation discursive sans possibilité de création et sans responsabilité. Le dialogue scientifique et artistique, il est vrai, reste toujours créatif et responsable, mais il se passe dans des codes de plus en plus hermétiques et devient de plus en plus fermé. Et le dialogue des décisions gouvernementales est devenu secret, (un dialogue entre "secrétaires d'Etat"), donc anti-politique. (D'ailleurs : tout vrai dialogue est décisif, car "décision" est identique au "saut synthétique", voir la théorie des jeux). Nous sommes donc en train de perdre tout accès au vrai dialogue, (avec la seule exception des P.T.T., une exception problématique), et c'est pourquoi nous avons oublié de quoi il s'agit. Nous sommes devenus incapables de répondre aux informations de notre circonstance d'une manière immédiate, nous sommes devenus irresponsables.

Cette dépolitisation catastrophique, (y compris la dépolitisa-

tion de nos "politiciens"), semble avoir des raisons techniques. L'argument est le suivant : dans les petits états comme Athènes tous peuvent dialoguer avec tous, mais ce n'est plus techniquement possible dans nos états colossaux. Mais le discours est ouvert à tous : la presse, la T.V. les affiches et les vitrines sont accessibles aux millions. L'argument affirme que le dialogue ne permet pas l'accès aux millions. On peut dialoguer au marché, mais on ne le peut pas au supermarché. Le supermarché est nécessairement un discours vers des millions de consommateurs. Mais l'argument est un mensonge dans l'intérêt de ceux qui maintiennent le pouvoir de la cécision. Les réseaux dialogiques peuvent admettre les mêmes millions admis par les systèmes d'irradiation discursive. La poste et le téléphone en sont des preuves, et la T.V. à câble peut le prouver dans un futur proche. Le fait est que ceux qui maintiennent le pouvoir de cécision refusent le paiement pour les techniques nécessaires à l'ouverture du dialogue. Ils évitent ainsi l'émergence de toute une série d'informations nouvelles. En conséquence leurs propres discours deviennent de plus en plus pauvres en information, de plus en plus démagogiques. Et à mesure que ce processus avance, toutes les possibilités pour une telle ouverture se ferment, sauf celle de la révolution.

Nous avons, néanmoins, deux ouvertures à présent : nous pouvons téléphoner et écrire des lettres. En fait : nous le faisons avec une intensité qui menace ces deux réseaux. Voilà une preuve que notre impulsion vers le dialogue est toujours vivante. Mais ces deux media là ne peuvent pas nous satisfaire. Le téléphone est codé par la langue parlée, et la poste par l'alphabet. Deux codes linéaires. Et nous saisissons les messages par ces média, mais non autrui. Le dialogue, ce n'est pas seulement l'échange de messages. C'est aussi la reconnaissance mutuelle. Ce n'est pas seulement un duel ("polemos"). C'est aussi l'admission mutuelle, ("eros"). La créativité du dialogue est due à cette synthèse érotique. Par ses codes et par sa structure la poste et le téléphone ne peuvent pas être érotiques, seulement polémiques. Ce sont des réseaux "dialogiques" frustrants.

Nous devons donc essayer d'imaginer des méthodes "dialogiques" plus satisfaisantes. Les murs en Chine et à Paris de 68 sont des exemples pour une telle imagination. Mais ce ne sont pas de très bons exemples. Ils ne sont pas bons ni techniquement, ni structurellement, ni quant aux messages qu'ils échangent. Nous devons pouvoir faire mieux, si nous voulons éviter le fascisme technocratique de gauche et droite qui nous menace par ses discours. Heureusement, de telles méthodes sont à présent devenues imaginables. Des techniques comme la dynamique de

groupes et le "brain storming" commencent à apparaître. Des structures de réseaux dialogiques entre cercles, comme la T.V. par câble, commencent à se former. Ce ne sont, bien sûr, que des commencements. Un des propos de ce cours de conférences est précisément la provocation de votre imagination à ce sujet.

Je dois confesser que j'ai, moi-même, un modèle d'un dialogue futur dans ma tête. Une fantaisie. Un modèle "philosophique". On affirme, à présent, que le dialogue philosophique au sens traditionnel est mort. On affirme avec de très bonnes raisons. C'était un dialogue linéaire, et son code est devenu de plus en plus en plus hermétique. Mais c'était un dialogue dont la méthode était le doute dans un sens plus radical que celui de la science. Le doute philosophique était une méthode puissante. Il faut essayer de le sauver. Pour le faire, il faut trouver des codes nouveaux et des structures nouvelles. Des media nouveaux. Il y a, à présent, des media qui se prêtent au dialogue philosophique. Et je crois que le medium le plus fascinant de ce point de vue est la bande vidéo. J'imagine, dans ma fantaisie, un dialogue philosophique par la vidéo, ouvert aux millions, et qui remet, par son doute méthodique, le totalitarisme technocratique en question tout le temps. C'est un rêve, bien sûr. Mais il y en a d'autres qui rêvent comme moi. Et ce sont ces rêveurs qui portent la vraie révolution, celle de la communication.

Le futur n'est pas très brillant. Si les tendances actuelles continuent, nous nous trouverons prochainement dans un cirque cosmique d'irradiation démagogique. "Panem et circenses" où l'accent se déplacera toujours plus nettement sur "circenses". La société dépolitisée, stérile, totalitaire. Mais il y a toujours l'espoir pour ceux qui pensent que l'homme est un être créatif et ouvert aux autres. Il y a toujours la possibilité pour des vrais dialogues. Mais il faut s'y mettre.

apprendre à

comprendre

cours n° 7

V. FLUSSER

Dans cette deuxième partie du cours sur les phénomènes de la communication l'attention se déplacera de la structure de la communication vers les messages. On peut distinguer trois classes :

- a) les messages de connaissance,
- b) de désir et
- c) de sensations.

Tout message peut être réduit à une de ces trois classes par une analyse formelle, (le "calcul propositionnel"). La classe (a) est indicative, la classe (b) impérative, et la classe (c) exclamatoire. Bien sûr : il y a aussi des propositions sous forme de questions, mais on peut montrer que toute question demande une réponse, qui appartient à une des trois classes. Cette distinction est traditionnelle. Dans la tradition la classe (a) est épistémologique, et son idéal est la "vérité", la classe (b) est éthique, et son idéal est la "bonté", et la classe (c) est esthétique, et son idéal est la "beauté". Le discours le plus important de la classe (a) est la science, de la classe (b) est la politique, et de la classe (c) l'art. Bien sûr, une telle classification schématique est de la pure abstraction. En réalité, toute communication est un mélange des trois classes et, ce qui est plus important, toute classe peut être communiquée sous l'apparence de toute autre classe ; les impératifs peuvent être communiqués sous forme d'indicatifs, les indicatifs sous forme d'exclamation, etc.... Ce mélange et cette mascarade sont dangereusement déroutants, car ils sont les armes grâce auxquelles les mass media nous

manipulent. Sous l'apparence d'une "science" ou d'un "art" on nous remplit d'impératifs pour pouvoir mieux changer notre comportement. Une des tâches de la théorie de la communication est précisément d'analyser les messages pour les démasquer : les "dés-idéologiser".

Un avertissement ; la grande majorité des messages, sous n'importe quelle forme, est du non-sens. L'analyse montre qu'un tel message ne contient aucune information. On a calculé qu'approximativement 80 % des messages de la communication humaine sont du non-sens. Dans les mass media cette proportion est probablement beaucoup plus grande. C'est un problème important dont on parlera dans une conférence future. Ici le thème sera les messages concernant la connaissance.

Le message qui communique une connaissance est un indicatif, une phrase du type "fonction" ("xfy"), un prédicat d'un sujet en fonction d'un objet. Le problème de l'épistémologie, de savoir comment la connaissance est possible, est contenu dans cette affirmation si simple. Malheureusement ce n'est pas le moment d'entrer dans le problème. Je dois me contenter de dire que le problème est "grammatical", qu'il s'agit de la philosophie du langage, et, que la philosophie de la science (l'épistémologie au sens strict), est l'analyse "grammaticale" des phrases prononcées pendant le discours de la science.

Ce qu'il faut dire ici, en revanche, est le fait que les messages qui communiquent des connaissances peuvent être codifiés en n'importe quel code. On peut communiquer une connaissance par l'image, la musique, la danse aussi bien que par la parole. Les épistémologues tendent à l'oublier, parfois, car la science est codifiée par la langue parlée ou par des codes provenant de la langue parlée, et la science est notre modèle de toute connaissance. Donc, quand je dis que le message qui communique une connaissance est une phrase, cela n'implique pas que toute phrase est un ensemble de mots, et quand je dis que le problème de l'épistémologie est "grammatical" cela n'implique pas la seule grammaire des langues. Il ne s'agit pas, dans l'épistémologie, d'une philosophie des langues, mais des langages. Néanmoins, les langues parlées, et plus spécialement les langues parlées dans l'Occident, (avec leur structure "sujet prédicat"), sont un code fondamental pour nos messages de connaissance.

La raison en est que la science, source de la grande majorité de nos connaissances, est structurée par ce type de

code "sujet prédicat". Elle est occidentale en ce sens profond. Les langues de structures différentes, comme les langues agglutinatives de l'Afrique et de l'Amérique, ou comme les langues isolantes de l'Extrême Orient, communiquent des connaissances d'un type différent de la notre. Nous pouvons apprendre à comprendre ces connaissances-là par des codes d'images ou de trois dimensions (par "l'imagination" ou la "participation"), mais elles sont incompréhensibles pour nous par la lecture linéaire, logique. Et comme la lecture linéaire est notre méthode pour comprendre les connaissances scientifiques, et comme les connaissances scientifiques sont pour nous décisives, les connaissances extra-occidentales restent, pour nous périphériques, ("exotiques") en dépit de tous les efforts pour les incorporer dans l'Occident, (voir : le Taoïsme, Zen Bouddhisme, la magie africaine et mexicaine aux états Unis).

Car nos mémoires sont structurées, à présent, par une croyance zéro aux messages de la science. Nous sommes compétents pour recevoir, comprendre, des messages dont la structure est "sujet prédicat". C'est notre "programme". Bien sûr, nos mémoires ont d'autres compétences aussi. Nous ne sommes pas programmés exclusivement pour la réception de "sujet prédicat". Nous pouvons comprendre des messages indicatifs d'une cathédrale ou d'une symphonie, nous pouvons les connaître, et nous savons qu'il s'agit de messages de connaissance, non seulement de sensation. L'œuvre d'art est pour nous un message épistémologique, non seulement esthétique, bien qu'elle ne soit pas structurée par "sujet prédicat". Néanmoins, cette fonction spécifique "A est B" est notre modèle de connaissance. Nous essayons, à la fin, de réduire toute connaissance à cette forme ; nous sommes, en cela, comme des ordinateurs. Programmés pour "sujet prédicat".

Mais nous ne sommes pas tout à fait comme des ordinateurs, nous pouvons nous reprogrammer. Car nous apprenons sur trois niveaux, (si par "apprendre" nous voulons dire "être informé"). Au niveau du code nous pouvons décodifier les messages, mais aussi tomber d'accord avec les autres pour changer le code. Au niveau de la structure, nous pouvons absorber des règles qui ne sont pas encore programmées dans notre mémoire. Et au niveau du répertoire, nous pouvons emmagasiner des nouvelles informations. Schématiquement voici comment nous apprenons ; Un message arrive dans un code, (canal). Si nous connaissons le code, nous décodifions le message. Si non, nous ne le comprenons pas, mais nous pouvons essayer de le "traduire". Après avoir décodifié le message, nous en saisissons la structure. Si c'est une structure qui existe dans

notre programme, nous pouvons absorber le message. Si non, nous ne le comprenons pas, mais nous pouvons essayer d'introduire ces nouvelles règles dans notre structure, car nos mémoires sont des jeux ouverts. Après avoir introduit le message dans notre structure, nous pouvons comparer son information avec les informations déjà emmagasinées dans notre mémoire. Si la nouvelle information s'y adapte, nous pouvons l'emmagasiner : elle sera "vraie". Si elle ne s'adapte pas, nous pouvons remanier les informations déjà emmagasinées pour lui faire place : nous changeons nos critères de "vérité" pour emmagasiner la nouvelle information. Si nous ne réussissons pas à remanier les informations emmagasinées, la nouvelle information sera refusée ; elle sera "fausse".

Quant au niveau du code, j'ai déjà dit comment nous l'apprenons et quels sont les problèmes qui se posent, quand j'ai parlé de la traduction. Ici je propose de considérer, très légèrement, les niveaux de la structure et du répertoire. Car ces deux niveaux auxquels nous apprenons, posent des problèmes urgents à présent. La capacité de stockage de nos mémoires est grande, mais limitée. Il est vrai que nous n'utilisons qu'une partie de nos cerveaux pour emmagasiner des informations, mais il y aura des bonnes raisons pour cela. De l'autre côté, la quantité des connaissances disponibles est devenue énorme, et elle augmente toujours. Cela est dû à la structure d'arbre du discours scientifique. Nous avons déjà dépassé le point où le stockage des connaissances disponibles dans les mémoires humaines était encore possible. C'est ce qu'on appelle, incorrectement, l'"inflation des informations". Incorrectement, car ce sont les seules connaissances, et non aussi les informations éthiques et esthétiques, qui sont en inflation. C'est de la mauvaise stratégie que de vouloir emmagasiner toujours d'avantage de connaissances dans nos mémoires. Nous connaissons déjà trop, et nous ne pouvons plus manier et remanier les connaissances déjà emmagasinées. Des nouvelles connaissances sont devenues inutiles : nous ne pouvons plus les comprendre.

Il y a des mémoires artificielles dont la capacité de stockage est plus grande que la nôtre. Les bibliothèques, par exemples. Mais elles sont lentes. A ce moment précis, de crise, la révolution des mémoires est achevée, les ordinateurs. Leur capacité de stockage est pratiquement illimitée, et ils sont rapides. La bonne stratégie est donc de cesser d'emmagasiner les connaissances dans des mémoires humaines, et de les emmagasiner dans les ordinateurs. Et, simultanément, de transférer le processus d'apprentissage du niveau du répertoire au niveau de la structure dans les mémoires humaines. Nous ne devons pas faire la concurrence aux ordinateurs, nous perdrons.

Mais nous devons tous, pouvoir manier les divers programmes des ordinateurs, pour qu'ils soient de vrais outils de nos mémoires. Nous devons apprendre des structures nouvelles.

Cela est évident, mais difficile à faire. Il est évident que nous ne pouvons pas ignorer l'inflation des connaissances d'un côté, et l'existence des ordinateurs de l'autre. Mais il est difficile de changer la stratégie de l'apprentissage, car c'est une révolution non seulement de notre système dit "éducatif", mais aussi de notre paideia. L'idéal humaniste d'un homme éduqué est une mémoire qui connaît "tout" : "uomo universale". Cet idéal de notre paideia est devenu absurde. Les ordinateurs sont devenus, à présent, des "uomini universali". Il faut abandonner l'idéal de notre paideia, une tâche difficile, car c'est un "nouveau homme" qu'il faut chercher. Un homme qui connaît très peu, seulement l'indispensable pour pouvoir comprendre les connaissances emmagasinées dans des mémoires cybernétiques. Et pouvoir les comprendre, c'est apprendre des structures vides : la logique, la mathématiques, la cybernétique, les langues des ordinateurs, la théorie des ensembles, de l'information, de la décision, des jeux, etc... Ce nouveau homme connaîtra peu, mais comprendra beaucoup. Il n'apprendra pas des connaissances mais comment comprendre. Cela est un aspect important de la révolution dans la communication dont je vous parle dans ce cours : l'homme nouveau.

Nous savons, bien sûr, que la révolution est là, et la crise des écoles en est une preuve. C'est devenu stupide que de vouloir emmagasiner des connaissances dans les mémoires des étudiants. L'inflation des connaissances les rend rapidement inutiles. Des nombreuses connaissances valables en 1945 ne le sont plus. Un étudiant qui sort de l'École en 1975 vaut plus maintenant qu'en 1958, et devra donc gagner un salaire plus petit dans dix ans. Si nous continuons avec notre stratégie présente, nous finirons par ne plus rien comprendre. Les ordinateurs et ceux qui savent les manier, les technocrates, prendront le pouvoir. C'est cela le défi : ou bien nous changerons le processus de l'apprentissage, ou bien la technocratie s'installe. La "révolution culturelle" au sens strict, ou le totalitarisme.

Ne l'oublions pas : les messages épistémologiques sont inutiles sans des messages éthiques et esthétiques. La connaissance est inutile sans des valeurs. Les ordinateurs sont compétents pour la seule connaissance. Et les technocrates sont comme des ordinateurs. Ce ne sont que des outils. Mais ils peuvent néanmoins prendre le pouvoir, et ils sont en train de le faire. A moins que nous comprenions qu'il faut apprendre à comprendre.

*la mode,
de la
bible
à bardot
cours n° 8*

V. FLUSSER

La classification des messages proposés lors du cours VII en messages de connaissance, de désir et de sensation avait un critère structurel. Les messages de la deuxième classe, ceux qui communiquent des "valeurs éthiques", devront donc obéir à la structure impérative : "tu dois être". Car "viensici" est la forme abrégée de "je veux que tu viennes". Selon ce critère formel les messages qui communiquent un désir, les modèles de comportement, devront être des commandements. Mais ce n'est pas toujours le cas. Par exemple : le message "tu ne tuera pas" et le message "si tu tues tu risquera d'aller en prison". Le premier est la forme abrégée de "je veux que tu ne tues pas". Le second est apparemment une information indicative d'une situation légale donnée, et ne communique aucun désir. En réalité, c'est un message du code pénal et il communique le même désir du premier message. Derrière une façade d'une implication : "Si ... alors" qui produit l'impression d'un libre choix se cache un impératif. Le deuxième exemple est une phrase du type "mode d'emploi" : "si tu veux tuer, sache que". Une des tâches de la théorie de communication est précisément celle de réduire les modes d'emploi aux impératifs qui se cachent derrière. Montrer comment les modes d'emploi sont des messages de modèles de comportement, de "valeurs". Des-idéologiser.

Reformulons le problème. Il n'est pas seulement formel, structurel, grammatical. Si j'arrive à montrer que la phrase

imprimée sur une conserve de soupe Maggi "si tu m'ouvres tu mangeras une soupe" cache le message "je veux que tu m'achètes", je n'ai pas seulement manipulé des mots dans la phrase. Il s'agit ici du problème des valeurs. Il n'est pas évident que la phrase "aime ton Dieu" et la phrase "si tu ouvres la conserve, et si tu la chauffes, tu mangeras une soupe de poisson" sont de la même classe. Qu'il s'agit, dans les deux phrases, de modèles "pratiques", voir éthiques, et que les deux phrases communiquent le désir de quelqu'un. Pour pouvoir voir cette identité structurelle des deux phrases, il a fallu tout un processus long et difficile appelé "l'histoire de la civilisation occidentale". En effet, cette identité du commandement avec le mode d'emploi n'est pas tout à fait clair ni même à présent, en dépit de la quantité énorme de modes de emploi dans laquelle nous sommes plongés, et par laquelle on nous communique les volontés des technocrates et des autres possesseurs des moyens de communication de masse. Nous ne voyons pas clairement que les modes d'emploi sont les commandements cachés d'un appareil dominant qui se dit "libre de valeurs". C'est le problème que je propose de considérer dans la conférence présente.

A la base de notre civilisation il y a les traditions juives et grecques. Pour la tradition juive il y a une volonté éternelle et transcendante qui se communique aux hommes par des modèles de comportement "révélés" par des commandements. Ces impératifs, contenus dans la Bible, sont d'un caractère très général. Mais il est possible d'en déduire des modèles de comportement très spécifiques, et adaptables à toute situation de la vie concrète. Cette déduction se fait par des commentaires interminables de la Bible, dont le Talmud est un exemple. La "bonne vie" juive est modelée par ces déductions très élaborées des commandements divins, et par les rites. Pour la tradition grecque il y a des formes immuables et éternelles, les "idées", qui se dressent aux cieux, et dont la forme suprême est celle de la bonté et de la beauté : "kalokagathia". La sagesse, "sophia", est de découvrir ces formes et les appliquer à la vie. La méthode de cette découverte est la contemplation "théoria", et la méthode de cette application est l'art de la mathématique et de la musique. De cette façon la "bonne vie" grecque, (arete), est de suivre les formes, de les avoir pour modèles, (norma). Quand ces deux traditions se rencontrent pour constituer la civilisation occidentale, un modèle de comportement synthétique extrêmement puissant et général en résulte : le Christ qui est à la fois une communication de la volonté divine et une norme. Pendant plus de mille ans la "bonne vie" sera de suivre ce modèle : "imitatio Christi".

Un changement profond se produit dans la pensée occidentale concernant les modèles au commencement de l'âge moderne. Le modèle cesse d'être conçu comme message provenant de dehors. Il cesse d'être conçu comme une forme éternelle et inchangeable. On ne croit plus qu'il peut être "découvert", ni qu'il "se révèle". Le modèle est conçu dorénavant, comme un produit humain, un instrument fait par l'homme pour pouvoir s'orienter dans le monde. Ce changement de la conception du terme "modèle" se développe, d'abord, dans les sciences. Il s'agit, bien sûr, de modèles de la connaissance, et non de ceux du comportement. C'est la conception de la "théorie scientifique" qui change d'abord. Elle cesse d'être contemplation et elle devient élaboration de modèles. Mais, lentement, ce changement pénètre aussi inexorablement le domaine de l'éthique et de la politique. "Le bien" cesse d'être l'expression d'une volonté transcendante, ou une forme éternelle immuable. Au commencement, on cherche à transférer le modèle du "bien" dans ce qu'on appelle "la nature" : le "droit naturel", la "société naturelle", le "comportement naturel" deviennent, ainsi, des modèles de comportement. Mais un tel sauvetage de l'objectivité d'un "bien absolu" échoue vite, et on se voit obligé à une reformulation plus radicale du concept d'un modèle de comportement. C'est cela la signification du terme "moderne" : l'élaboration progressive de modèles de comportement toujours "meilleurs" de modes d'emploi toujours plus parfaits. La modernité c'est la foi dans des modes toujours plus élégantes, dans la capacité de connaître toujours mieux, de changer le monde toujours plus parfaitement, de construire des sociétés toujours plus "humaines". La modernité c'est la foi dans le progrès au sens de : perfectionnement toujours plus efficace des modèles. Nous sommes à la fin de l'âge moderne : nous avons perdu cette foi, car nous ne savons plus la signification du terme : "un modèle meilleur".

La modernité est en contradiction avec elle-même par rapport aux modèles. Les penseurs modernes acceptent que les modèles sont des instruments, mais, curieusement, ils pensent toujours qu'il y a un "modèle définitif", dont ils veulent s'approcher. Faire des modèles "meilleurs" c'est de les approcher toujours plus du modèle parfait. Le modèle Renault 1976, est meilleur que celui de 1975, car il s'approche plus du modèle parfait Renault, le modèle d'Einstein est meilleur que celui de Newton pour la même raison le socialisme est un modèle meilleur que le capitalisme pour la même raison, etc. Les penseurs modernes n'ont pas aboli le concept du modèle éternel, il l'ont seulement poussé du centre vers l'horizon. On ne peut pas le suivre, bien sûr, mais on peut l'approcher infiniment. Mais quant à nous, nous avons abandonné le concept d'un modèle parfait

Tout modèle, pour nous, est "bon" pour sa finalité spécifique, et aucun modèle n'est "bon en soi". Mlle Bardot est un bon modèle d'un comportement d'achat de savon, et l'achat de savon est un bon modèle d'un comportement de consommation, et la consommation est un bon modèle d'une vie en société industrielle. Mr. Ché Guevara est un bon modèle de comportement révolutionnaire, et le comportement révolutionnaire est un bon modèle d'un comportement dans une société en développement. Il n'y a aucun sens dans l'affirmation que Mlle Bardot est un modèle meilleur que ne l'est Mr. Ché Guevara. L'une est meilleure pour une espèce de désir, et l'autre est meilleure pour un désir différent. Deux modes d'emploi différents. "Si tu veux du savon, fais comme Mlle Bardot, et si tu veux la révolution, fais comme Mr. Guevara". C'est ce qu'on appelle la crise des valeurs. Au fond, c'est l'abandon du concept d'un modèle parfait, donc : la perte de foi en progrès. Les modèles changent, mais sans devenir "meilleurs" ou "pires".

J'exagère. Nous ne sommes pas encore au delà du bien et du mal. Si je dis : Les généraux sont bons pour tuer, et les soupes Maggi sont bonnes pour manger, et s'il s'agit de la même bonté, vous allez sourire. Il y a encore des spectres de la volonté Divine et de la Kallokagathia au fond de notre conscience : nous préservons encore une sorte de hiérarchie de valeurs. Les modes d'emploi n'ont pas encore remplacé tous nos commandements, et le concept de la mode n'a pas encore éliminé tout à fait le concept du progrès. Nous ne sommes plus modernes, bien sûr, mais nous ne sommes pas encore post-modernes. Nous sommes entre les âges, donc confus. On peut observer nettement notre confusion par rapport aux modèles de comportement, si on observe la scène de notre vie quotidienne, nous ne savons pas comment nous comporter. Ce n'est pas que nous n'avons pas de valeurs : c'est que les valeurs que nous avons sont en crise. Et cette crise là, elle se manifeste non seulement dans notre comportement, mais aussi dans la manière dont nous communiquons nos modèles de comportement, et surtout, dans la manière dont ces modèles nous sont communiqués dans les mass média.

Nous trouverons dans les messages des mass media des modèles traditionnels de valeurs "élégants" : amour de Dieu et d'autrui, patriotisme et progrès vers le socialisme, protection de l'enfance et du troisième âge, etc... Il n'est pas très important que ces modèles se contredisent quelquefois, car une telle "défense des valeurs sacrés de l'Occident" sont seulement des prétextes pour les messages vraiment importants : les modes d'emploi. C'est par les modes d'emploi que les mass media nous communiquent la volonté de ses propriétaires, ce sont donc eux le vrai propos de

communication. Des impératifs masqués. Parfois, sous la forme d'implication : "si ... alors", mais parfois aussi sous la forme de modèles dits "esthétique". Mlle Bardot nous est communiquée comme s'il s'agissait d'une artiste, mais en réalité elle est communiquée dans sa fonction de modèle de comportement. Elle est un mode d'emploi un message éthique. Elle est "en mode", ou "une mode". La confusion est la suivante : les valeurs traditionnelles sont devenues prétextes, et les modèles de comportement nouveaux auxquels nous sommes exposés se cachent sous le masque d'une apparente libération de toutes les valeurs. Quand on les démasque, on retrouve les valeurs anciennes, mais de mauvaise foi.

En effet ; nous n'avons pas le choix entre une vie modelée par les valeurs traditionnelles et une vie libre de valeurs, dans laquelle nous pouvons élaborer nos propres modèles. Nous n'avons aucun choix. Nous passons des valeurs traditionnelles vers les modèles de comportement qui nous sont imposés sans nous en rendre compte. Nous ne sommes pas en train d'entrer dans un âge sans idéologie, mais dans un âge dont l'idéologie est très bien cachée derrière des modes d'emploi. Apparemment, les modes changent vite autour de nous, et nous changeons avec. "Elaboration libre de modèles". Mais en réalité notre comportement devient de plus en plus rigide et prévisible, car nous bougeons dans les modèles voulus par ceux qui nous dirigent. Chaque année un nouveau modèle Renault nous est "proposé", et chaque année nous devenons plus conditionnés par la valeur "voiture". Je ne sais pas comment résoudre cette crise de valeurs. Si je le savais, il n'y aurait pas de crise. Mais ce que je peux faire, c'est de vous présenter la crise sous son aspect de la théorie de communication. Traduire les modèles de comportement présent, les modes d'emploi, dans les impératifs qui se cachent derrière. Nous ne pouvons ni retourner à la Bible, ni accepter Mlle Bardot comme la solution de la crise des modèles. Mais nous pouvons traduire l'une dans l'autre. Ce n'est pas une solution, bien sûr, mais ce n'est pas, non plus, un exercice futile de grammaire. C'est une des manières par lesquelles nous pouvons nous rendre compte consciemment du doute existentiel dont nous souffrons à présent : le doute par rapport aux valeurs.

L'art:

le beau et

le joli

cours n° 9

V. FLUSSER

Pour Louis BAC

La limitation fondamentale de la communication est le fait que l'expérience concrète soit incommunicable. La raison en est que l'expérience ne soit pas généralisable au sens de comparable et au sens de publiable. Elle est par définition, unique et privée. Et communiquer c'est précisément comparer, (symboliser), et publier. Néanmoins : on ne peut pas douter du fait que toutes nos expériences concrètes du monde sont modelées par ce qu'on peut appeler "notre condition culturelle". Prenons comme exemple l'expérience concrète de l'amour d'un homme pour une femme. Elle ne peut jamais être généralisée, bien sûr. Toute expérience amoureuse est unique et privée, donc incommunicable. Mais on peut démontrer, néanmoins, qu'elle obéit à un modèle d'expérience très spécifique. Il y a un niveau de conditionnement, le "naturel", sur lequel on peut montrer que cet amour-là est une expérience modelée par l'information "génétique", (des conditions physiques, chimiques, physiologiques etc.), et nous n'avons pas besoin de nous tenir sur ce niveau ici. Beaucoup plus intéressant est le fait qu'on puisse montrer comment cet amour-là est modelé par des modèles historiques spécifiques qui sont programmés dans nos mémoires. On peut montrer qu'il ne s'agit pas de modèles "universels", car il y a des sociétés qui ne disposent pas d'un modèle pour l'expérience de l'amour entre les sexes, et dont les participants ignorent donc cette expérience concrète. Quant à notre société, on peut montrer combien les modèles de l'amour entre les sexes ont changé pendant notre histoire. Pour les Grecs, par exemple, l'amour entre les sexes était une expérience vulgaire et méprisabile, car elle était "pragmatique", (e)lle avait pour résultat une chose matérielle et méprisabile : un enfant). Le seul amour "pur" était l'homosexuel, ou, comme on dit, le "platonique". Pendant le moyen-âge, il y avait deux modèles pour l'amour entre les sexes : l'amour "noble", entre une dame et un chevalier, qui était une variation du modèle

de l'amour de la Vierge, et l'amour "bas" entre une femme mariée, et un poète. L'expérience entre le mari et sa femme ne s'adaptait pas bien à aucun de ces deux modèles. Pendant le moyen-âge tardif, et sous l'influence du "Roman de la Rose", notre modèle de l'amour entre les sexes commençait à être élaboré, et c'est pourquoi on l'appelle "l'amour romantique". Il pénétrait lentement l'expérience concrète, et il était réservé encore pendant le romantisme à la seule bourgeoisie. C'est à présent une expérience commune grâce aux romans bon-marchés, au film et à la T.V. Nous aimons nos femmes par une expérience unique et privée, bien sûr, mais néanmoins dans des structures qui nous sont communiquées et pour lesquelles nous sommes programmés. Voilà le problème.

L'exemple montre de quoi il s'agit dans l'art. Il s'agit de l'élaboration et de la communication de modèles pour nos expériences concrètes du monde. Toute expérience est modelée, programmée par l'art. Tous nos plaisirs et chagrins, toute expérience des couleurs, des sons, des formes, des tessitures, des parfums que nous avons, tout sentiment d'amour et de haine, a un modèle artistique. Notre monde est structuré non seulement par notre information génétique, mais aussi par notre information esthétique. Où il n'y a pas de modèle esthétique, nous sommes "anesthésiés" nous n'avons aucune expérience. Nous dépendons de l'art pour pouvoir percevoir le monde. L'art est notre manière de vivre dans le réel. En cela nous sommes différents des autres animaux. Notre monde est une "Lebenswelt", (un monde de vie humaine) grâce à l'art, et non seulement une "Umwelt", (un système écologique). L'art est notre programme pour l'expérience de la réalité, nous sommes des ordinateurs esthétiques. Ce n'est pas seulement que nous percevons un paysage sous le modèle de Leonardo ou Turner. C'est que s'il n'y a pas de peintre paysagiste, il n'y a pas de paysage. L'art est la "poiesis" : elle produit le réel, (l'amour et le paysage, la guerre et le molécule de l'acide ribonucléique) pour notre expérience.

Une contradiction apparente : d'un côté il est impossible de communiquer les expériences du concret. De l'autre côté aucune expérience du concret est possible sans la communication préalable d'un modèle. Mais il n'y a aucune contradiction véritable. Les modèles pour nos expériences du concret, (les "oeuvres d'art"), ne sont pas des généralisations d'une expérience concrète d'un artiste. Ils ne le peuvent pas l'être. Ils sont des structures proposées par l'artiste pour ordonner des expériences futures, des filets pour cueillir des expériences nouvelles. Une poésie d'amour n'est pas une généralisation d'une expérience amoureuse spécifique : c'est une proposition pour une nouvelle manière d'aimer. Une composition dodécaphoniste ou une peinture impressionniste ne sont pas des généralisations d'expériences spécifiques avec des tons et des couleurs : ce sont des propositions pour des expériences nouvelles acoustiques et visuelles. L'artiste n'est pas intéressé dans la communication des expériences privées : cela serait, d'ailleurs, ennuyeux.

Son intérêt est de nous proposer des formes nouvelles pour nos expériences futures, et d'ainsi enrichir notre réalité, (et la sienne) Et il ne compare pas son expérience avec une autre mais il compare son modèle avec un autre. Une poésie d'amour ne compare pas l'expérience amoureuse du poète avec une autre, mais elle se compare avec une autre poésie amoureuse que le poète a lue.

L'art est, donc, dans l'expression d'Heidegger, notre organe pour ovaler la réalité. On dirait que la communication esthétique doit précéder toute communication éthique et épistémologique. Car l'artiste est le producteur de la réalité qui sera jugée par le politicien et recherchée par le scientifique. On ne peut juger que ce qu'on a vécu, et on ne peut connaître que ce qu'on a jugé et vécu. Mais, bien sûr, le problème de la précédence d'une forme de communication ou d'une autre est mal posé. C'est une conséquence de la schizophrénie moderne, responsable pour la division de la communication en science, politique, et art. En fait, cette division est une folie qui est devenue, heureusement, insoutenable. Il est devenu clair que tout scientifique est aussi politicien et artiste, tout politicien est aussi scientifique et artiste, et tout artiste est aussi scientifique et politicien. Toute différence, s'il y en a, est une question d'accent. La discussion malhonnête au sujet d'un art "engagé" ou "désengagé", d'un art "dépendant" ou "indépendant" de la science et de la technologie, est périmée, aussi périmée que l'est la discussion au sujet d'une science "pure" ou "appliquée". Car on est obligé, à présent, d'admettre que toute communication a ces dimensions esthétiques, éthiques, et épistémologiques. En ce sens nous sommes tous des artistes : nous proposons tous des modèles nouveaux pour des expériences futures, et nous le faisons dans chaque communication que nous faisons. L'homme, (dans l'expression de Schiller), est un être toujours enveloppé par la beauté.

Car la considération précédente permet de voir la signification du terme "le beau". La beauté est la nouveauté, l'originalité d'une proposition esthétique. Un modèle d'une expérience, (une "œuvre d'art"), est beau dans la mesure où il est différent de tout modèle précédent. Car c'est la mesure du domaine nouveau de la réalité que ce modèle ouvre à l'expérience. La beauté est l'augmentation du paramètre du réel. Voici une "définition" empirique. Car empirisme est responsable de la pauvreté de la critique d'art. "de gustibus non est disputandum". Mais nous disposons, depuis quelque temps déjà, d'un instrument pour rendre la définition un peu moins empirique : de la théorie de l'information. Nous pouvons dire que la beauté d'un modèle est égale à la quantité d'information qu'il contient. Cette quantité est, en thèse, calculable. La critique d'art peut donc cesser d'être une série d'exclamations du type "[j] aime ça". Et la théorie de l'information a l'avantage de pouvoir montrer le vrai problème de la communication esthétique. Si elle contient trop peu d'information, (si elle est trop "traditionnelle").

elle n'est pas "belle", (elle n'augmente pas le domaine de l'expérience). Et si elle contient trop d'information, (si elle est trop d'"avant garde"), elle n'est pas "belle" non plus, (elle n'augmente pas le domaine de l'expérience, car elle ne communique pas). Le problème de l'artiste est de marcher par le sentier étroit qui sépare la banalité de la folie, la redondance du bruit. Trouver ce sentier et y persister : c'est ce qu'on appelait, autrefois, le "génie".

La beauté est, donc, synonyme d'information par rapport à l'expérience du réel. C'est la raison pour laquelle les religions et les idéologies en général, se méfient de l'art. Si nos modèles d'expérience changent grâce à l'art, nos modèles de comportement changeront forcément ensuite. L'art est le terrain de toute révolution, (en science aussi bien qu'en politique). Les religions et les idéologies sont les gardiennes de modèles de comportement. C'est pourquoi la "pure beauté" est un péché, et c'est pourquoi on met les artistes dans des asiles en Union Soviétique. La beauté est dangereuse : elle risque de détruire nos modèles de comportement (et de connaissance).

La beauté est terrible. Elle nous propose un changement de l'expérience du réel. Rilke dit qu'elle nous crie : "Il faut que tu changes ta vie". Et il dit aussi : "La beauté est le commencement de la terreur." Elle n'est pas du tout jolie. Si nous voulons vivre agréablement, nous devons nous contenter de modèles vieux, traditionnels de l'expérience. Ils sont jolis, car nous sommes programmés par eux. "Joli" : c'est d'être dans mon programme d'expérience. Mozart est plus joli que Schoenberg : je suis programmé par Mozart pour l'expérience acoustique. Mais Mozart est néanmoins dangereux. Il l'était dans son temps, bien sûr, mais il l'est encore. Car la quantité d'information contenue dans ses compositions n'est peut-être pas encore épuisée par l'effet entropique du temps. Il est plus convenable d'écouter des compositions qui ne contiennent aucune information dès le départ. Des modèles d'expérience acoustique parfaitement emmagasinés dans notre mémoire. Du Kitsch. Le Kitsch est le plus joli de toutes les communications esthétiques. Le plus agréable. L'art le plus joli est l'art des masses, et il nous est communiqué par les moyens de communication de masse.

C'est peut-être l'aspect le plus significatif de la révolution des moyens de communication dont nous sommes les victimes. Elle divise l'art, en l'art des masses et l'art des élites. L'art des masses est joli : il renforce nos expériences du réel et les pétrifie. Nous pleurons comme les blues, nous voyons les couleurs comme Kodak, et nous aimons comme Hollywood. Et l'art d'élite, amputé de la société par les moyens de masse, circule dans les circuits fermés et devient de plus en plus hermétique. Il ne communique pas, et ne peut donc pas changer nos expériences du réel. C'est la fameuse "crise de l'art". Nos expériences deviennent pétrifiées et nous devenons des objets pour une manipulation technocratique. Car si l'art se meurt, l'homme se meurt, et il sera

substitue par le fonctionnaire.

J'ai dit au commencement de ce cours que l'homme est un être qui s'oppose à l'entropie de la nature par la communication, qui est un processus d'information croissante. L'art est cet aspect de la communication par lequel l'information par rapport à l'expérience concrète est augmentée. Donc l'art est à la base de la communication humaine, de la dignité d'un être opposé à la nature. L'art est l'opposé de la nature, et l'homme est un être artificiel, artistique. Si l'art se meurt, l'entropie s'installe. Nous ne pouvons pas le permettre. Car l'homme est un être enveloppé par la beauté.

l'avant garde

et la

communication

en circuit fermé

cours n° 10

V. FLUSSER

Nous pouvons considérer la culture dans laquelle nous sommes comme un système composé d'éléments, (les culturèmes) ordonnés par des règles, (une structure). Dans les dernières conférences j'ai essayé de montrer comment la révolution de la communication a changé nos culturèmes, (nos modèles de connaissance, de comportement et de l'expérience). Aujourd'hui mon propos est de montrer comment elle a changé la structure de notre culture.

Le système culturel occidental avant cette révolution était à peu près le suivant : il y avait trois niveaux, le populaire, le national, et l'universel. Tout niveau avait son caractère spécifique, et il y avait une communication complexe entre eux. La culture populaire était la mémoire dans laquelle les modèles élaborés par la culture universelle était emmagasinés sur une structure plus ou moins "pré-historique", mais elle informait tout le temps cette élaboration par "feed-back". La culture nationale était un produit du système scolaire, (résultat de l'invention de l'imprimerie), dont la fonction dans le système culturel était, à l'origine, très limitée, mais qui devenait plus importante dans les derniers stades de ce système.

Ce système fonctionnait comme suit : au niveau universel la communication était codifiée par des codes, parmi lesquels la linéarité dominait, et ceux qui connaissaient ces codes (la bourgeoisie), participaient de ce niveau. C'était un niveau dynamique : des modèles scientifiques, politiques et artistiques étaient constamment élaborés par un processus conscient. On peut distinguer certaines phases dans ce processus la renaissance, la manierisme, le baroque, le classicisme, le romantisme, le réalisme. Vers la fin de ce système "le progrès" devient trop vite, et les phases trop courtes pour être bien distinguées. Les modèles politiques ainsi élaborés

étaient traduits dans les codes plus simples du niveau national de la culture, et devenaient ainsi des modèles d'un comportement national. Les modèles esthétiques étaient plus difficiles à être ainsi traduits, et un art national était toujours quelque chose de douteux. Les modèles scientifiques n'étaient jamais traduits, et il n'y avait jamais de sciences nationales. Beaucoup plus importante était la traduction de ces modèles dans les codes du niveau populaire, car cette traduction les changeait. Ils devenaient "des mythes". Et il y avait un déphasage dans cette traduction. Le niveau universel était par exemple dans la phase romantique, et le niveau populaire assimilait simultanément les modèles baroques à sa structure pré-historique. Etant donné le feedback constant entre le niveau universel et le populaire, (les participants de l'universel participaient toujours aussi du populaire), ce déphasage fonctionnait comme information constante du niveau universel et lui donnait sa base. Il y avait un dialogue entre le niveau populaire et l'universel.

La révolution industrielle, dont le résultat était le prolétariat et les grandes villes, menaçait le système culturel qui parvenait à se sauver à peine, en absorbant le prolétariat de la culture nationale, grâce à l'alphabétisation générale. Mais le prix de ce sauvetage était terrible : le nationalisme et les guerres. Simultanément le système culturel devenait très expansif, grâce au progrès toujours plus accéléré dans l'élaboration des modèles scientifiques. Le système occidental n'avait jamais eu beaucoup de communication avec d'autres systèmes culturels, bien que certains culturels orientaux et africains l'eussent pénétré. Mais dans sa dernière phase, (l'impérialiste), le système occidental dominait la Terre entière, et corrompait tous les autres systèmes. La situation juste avant la deuxième guerre était la suivante : il y avait un niveau extrêmement dynamique d'une culture devenue vraiment universelle, un niveau progressivement vulgaire et pauvre d'une culture nationale plus ou moins artificiellement divisée en "nations", et un niveau de culture populaire en décadence dans l'Occident et dans les systèmes culturels dominés par l'Occident.

C'est à ce point que la révolution des moyens de communication éclatait. Elle détruit la structure fondamentale de la culture occidentale en dégradant le code alphabétique qui devenait un code parmi d'autres. Très rapidement le niveau national de la culture, (basé sur les langues nationales imprimées alphabétiquement), était substitué par le niveau de la culture de la masse universelle. Et le niveau "universel" dans le sens traditionnel devenait recodifié et radicalement reformulé. Les restes du niveau populaire étaient absorbés

à la culture de masse en forme de folklore. Et les deux niveaux de la culture qui restent étaient liés par les moyens de communication de masse dans le sens unique "du haut vers le bas".

Ce qui caractérise le niveau supérieur est le haut degré de l'élaboration de ses codes, et l'impossibilité d'une traduction d'un code en un autre. Au commencement de ce processus C. P. Snow croyait qu'il s'agissait de la division des codes supérieurs en deux groupes : les codes de la culture "scientifique", et les codes de la culture "humaniste". Mais il est évident à présent que le démembrement de la culture supérieure est beaucoup plus radicale qu'une division en deux cultures seulement. Le code de la physique nucléaire n'est pas seulement intraduisible dans le code de la poésie, mais aussi dans celui de la biologie. La situation au niveau de la culture supérieure est celle d'une explosion, pendant laquelle des morceaux de culturèmes volent vers des directions différentes, se séparent toujours plus l'un de l'autre, et se désintègrent pendant ce processus. Il n'est plus possible d'appeler un tel processus "progrès". Il s'agit d'un saut qualitatif, grâce auquel le progrès est devenu autre chose.

Simultanément l'apprentissage de ces divers codes est devenu problématique. Pour apprendre un seul code, il faut des années. Apparemment, le nombre d'écoles supérieures n'était jamais plus grand qu'à présent, et la culture supérieure semble donc ouverte à un nombre toujours plus grand de participants. Mais il s'agit d'une illusion. Les millions d'étudiants dans les universités, les écoles d'art, les instituts de recherches, etc... ne participeront jamais activement de l'élaboration des modèles, car le seul apprentissage du code occupera la plus grande partie de leurs vies. Jamais auparavant la culture supérieure n'était aussi hermétiquement fermée qu'elle ne l'est à présent.

La culture supérieure est à présent divisée en un nombre très grand de comités très petits, de "circuits fermés". Chaque circuit a son code à lui par lequel il communique ses messages circulaires. Il s'agit des dialogues fermés qui élaborent des modèles de plus en plus raffinés. Ces modèles sont significatifs seulement pour ceux qui ont appris le code, un nombre petit de récepteurs passifs qui entourent chaque circuit. Il n'y a pas de communication entre les circuits. Nous pouvons imaginer bien cette situation en observant une exposition d'art de la dite avant garde. Ou ce qui se passe dans un laboratoire de recherche. Ou dans unedés nombreuses rencontres internationales de techniciens, (de physique, d'économie, etc...) La quantité d'information résultant de

ces circuits fermés est énorme et elle devient plus énorme avec chaque jour qui passe. Mais cette quantité d'information est inutile pour des mémoires humaines, et peut être emmagasinée dans les seules mémoires cybernétiques. J'ai mentionné cette inflation d'informations dans une conférence précédente.

On peut argumenter qu'une telle hermétisation de la culture supérieure n'est pas nouvelle, et on peut citer l'Egypte dynastique comme exemple d'une hermétisation précédente, mais dans les cas précédents il s'agissait de la seule aliénation de la culture supérieure par rapport à la culture populaire. Dans notre cas il s'agit de l'aliénation d'un circuit fermé dans la culture supérieure par rapport à tous les autres. Il n'y a pas de parallèle dans l'histoire. Bien sûr : on essaye à présent, et surtout aux Etats Unis, de forcer une traduction entre les codes des divers circuits fermés, en proposant de divers "meta-codes". Mais les "cross disciplines" et "interface studies" qui en résultent tendent à constituer d'autres petits comités, d'autres circuits fermés, car les métacodes sont aussi difficiles à être appris comme le sont leurs "codes objets".

Par contre, la culture supérieure hermétique n'est pas isolée de la culture de la masse, comme c'était le cas en Egypte. Il y a, à présent, les "mass media". Il s'agit là des hacheviandes qui transforment les modèles élaborés au niveau supérieur en haché, en les traduisant dans les codes audiovisuels comme c'est la T.V., les magazines illustrés, la propagande commerciale, etc... Ces modèles hachés sont ensuite versés sur le niveau de la masse, pour y être "consommés", c'est-à-dire : pour manipuler la masse. Par cette action des mass-media tous les modèles élaborés par la culture supérieure deviennent des modes d'emploi plus ou moins masqués, donc des modèles de comportement pour la masse, grâce auxquels la masse se comporte comme le veut l'élite. Donc : les deux niveaux de notre culture ne sont pas séparés. Ils sont liés discursivement, par des canaux qui permettent la transmission des messages dans une direction seulement : du haut vers le bas. Ce manque de dialogue entre les deux niveaux, et le manque de dialogue au niveau de la culture de masse qui en résulte, est assuré par le fait que la manipulation des mass media elle-même se fait dans un circuit fermé qui a son propre code hermétique à lui, (celui de la théorie de la communication).

Un tel système culturel est apparemment très efficace, en dépit de sa fragmentation au niveau supérieur. Car il est unifié et simplifié, (pour ne pas dire "idiotisé"), par l'action

massifiante des mass media. Mais en effet il est heureusement vulnérable. C'est un système sans feed-back, un système dans lequel les informations coulent dans une seule direction. La cybernétique nous montre comment des systèmes de ce type sont vulnérables à des perturbations intérieures et extérieures qu'ils sont incapables à digérer étant donné leur structure. Nous avons donc des bonnes raisons formelles pour croire que notre système culturel, tout en étant énormément efficace, est fragile. Et nous avons des bonnes raisons existentielles aussi. Car c'est un système qui ne satisfait personne. Il ne satisfait pas les masses pour des raisons que je discuterai dans la prochaine conférence. Et il ne satisfait pas l'élite non plus car il ne lui permet pas de se réaliser. L'isolation de l'élite dans des circuits fermés produit la sensation croissante de frustration. Les modèles élaborés par l'élite restent sans effet : ils se destinent à un petit groupe de copains. Et si les modèles sont communiqués à la masse, (s'ils sont "divulgués" ou "vulgarisés"), ils changent d'une manière qui les rend irrécognissables. Le choix apparent de s'engager dans l'élite ou dans la masse est donc, à présent, un choix faux. Si je m'engage dans l'élite, (c'est-à-dire dans l'élaboration des modèles), je m'aliène de la masse qui me soutient. Et si je m'engage dans la masse, (c'est-à-dire dans le changement de la situation culturelle), je m'aliène des modèles qui peuvent produire un tel changement. Le système culturel n'offre aucune liberté ni même à son élite. Il est en train de devenir automatique et autonome de la volonté humaine. C'est pourquoi l'avant garde, (artistique, politique et scientifique), cette élite qui élabore les modèles pour notre système culturel, est en effet une arrière garde qui défend un système menacé, quoi qu'elle peut croire qu'elle le conteste. La raison en est que le concept de "progrès" (caché dans la signification du terme "avant-garde"), est en crise. L'expansion explosive du niveau supérieur de notre culture n'est plus un progrès au sens traditionnel, et n'importe par où notre système avance, là est l'arrière-garde. Il faut repenser tout dans notre situation.

Cors no 11

alienation
et
stereotype

V. FLUSSER

La semaine passée j'ai proposé une vision de notre système culturel. et j'ai considéré son niveau "supérieur". Ici je vous propose une vision de notre "culture de masse". Ce terme "masse" qui désigne dans le passé la majorité de la population, acquière seulement à présent sa signification étymologique. Il s'agit, pour la première fois dans l'histoire d'une quantité colossale de personnes, (plus de trois milliards) qui couvrent la terre comme une mousse toujours croissante. Elle est amorphe au sens d'avoir perdu les structures qui l'informaient il y a quelques dizaines d'années seulement, les diverses cultures populaires. Elle est donc devenue la matière première sur laquelle les mass media impriment les modèles de comportement élaborés par la culture d'élite. Il s'agit, par conséquence, littéralement d'une "masse". C'est un fait historique nouveau, par son aspect quantitatif, par la plasticité amorphe et mobile de cette gélatine humaine, et par la structure globalement irradiante des mass media. Si aucun changement n'intervient, la terre sera couverte, dans un futur proche, par une masse composée de dizaines de milliards de personnes qui se comportent, globalement, selon certains stéréotypes peu nombreux et universels. Je considère d'abord l'aspect quantitatif.

La dite explosion démographique n'est pas seulement une augmentation du numéro des personnes sur la terre, donc un changement violent des rapports de l'humanité avec cette terre, (écologie), et des rapports humains, (économie, sociologie). C'est aussi un changement violent de l'idée qu'on se fait de l'homme, (anthropologie). Car le concept de l'homme que nous avons n'est pas seulement une fonction de nos expériences avec des hommes individuels, mais aussi de notre vision globale de l'humanité. Il est certain qu'une anthropologie qui a affaire à des milliards de personnes doit être forcément différente d'une anthropologie qui a affaire avec des dizaines de millions de personnes, (comme c'est le cas dans l'anthropologie traditionnelle). Il s'agit d'un saut qualitatif : le concept de l'homme change. Il faut l'admettre, quoique ce soit pénible. Ce n'est pas pour la première fois dans l'histoire qu'un tel saut se fait. Le passage du paléolithique au mésolithique est un exemple. Les chasseurs étaient comptés en centaines, les agriculteurs en milliers, ce qui a dû révolutionner l'anthropologie. Et il y a d'autres crises anthropologiques comparables. On ne peut pas surestimer l'effet des sauts qualitatifs sur nos concepts. Quand on mesure l'histoire par des millions d'années au lieu de milliers, le concept de l'histoire change. Quand on mesure l'espace par des années lumières au lieu de milliers de kilomètres, le concept de l'espace change. Il est inévitable que le terme "homme" prenne une signification révolutionnairement nouvelle à présent. Et c'est un des défis que nous pose la crise dans laquelle nous nous trouvons.

On ne peut pas nier, quoique ce soit pénible, que la valeur est une fonction de la fréquence. Plus une espèce est nombreuse, moins vaut chaque individu de cette espèce. Et cela non seulement au sens économique : il coûte moins cher de substituer un individu par un autre. (Il est moins cher de substituer un caillou qu'un diamant). Mais aussi au sens existentiel : un individu d'une espèce rare est plus intéressant qu'un individu d'une espèce fréquente. (Rencontrer une vache est moins bouleversant que rencontrer une girafe). L'explosion démographique rend l'homme de plus en plus fréquent, "commun", et diminue sa valeur, sa "dignité". Non seulement "objectivement". Il devient de plus en plus facile de remplacer un homme par un autre. Mais aussi "subjectivement" : rencontrer un homme méconnu devient de moins en moins "étrange" : Pour un chasseur paléolithique la rencontre avec un membre d'une horde méconnue était une expérience terrifiante : l'expérience de la sacralité de l'étranger. Nous ne pouvons plus imaginer l'anthropologie fondée sur une telle expérience de l'homme. L'indifférence avec laquelle nous croissons dans nos rues avec des personnes qui étaient "exo-

tiques" encore pour nos pères est une preuve existentielle de combien notre anthropologie à nous est en train de changer.

La dégradation de l'homme individuel par l'explosion démographique, renforcée par la grande mobilité de la masse, (travailleur étranger, touriste, réfugié, peuplement programmé etc...) rend notre anthropologie de plus en plus scientifique. Comme l'Humanité est devenue une espèce fréquente on peut en calculer les mouvements par des statistiques de plus en plus exactes les prévoir dans des limites d'erreur de plus en plus étroites, et les manipuler de plus en plus parfaitement. Nous pouvons expliquer toujours mieux "le phénomène humain", et nous pouvons le manipuler de plus en plus scientifiquement. La nouvelle anthropologie permet donc une technique humaine, au nouveau sens du terme "humain" : un objet de la recherche et de la manipulation. Grâce à sa croissance quantitative, la masse est en train de devenir une matière première scientifiquement explicable et manipulable. C'est nouveau.

Nous avons des difficultés pour admettre cela, car l'anthropologie traditionnelle, (la dite "humaniste"), est toujours dans nos mémoires. Nous nous refusons à voir la réalité de la masse. Nous voulons toujours appliquer nos anciennes catégories, (nations, classes, races, etc...) pour nier son uniformité amorphe, quoique de telles catégories fonctionnent de pire en pire. Ou nous proposons de nouvelles catégories pour faire des distinctions dans la masse et ainsi sauver, en quelque sorte, la dignité de l'individu. Par exemple : la catégorie "tiers monde" en opposition aux "deux mondes développés". C'est déjà, une sorte de capitulation devant la réalité. Nous admettons que la culture supérieure soit universelle : il n'y a pas de sens de vouloir nier qu'un biologiste hindou ou nigérien appartient à la même culture d'un biologiste américain ou russe. Mais nous essayons d'insister sur une différence entre la culture d'un paysan hindou et nigérien et la culture d'un ouvrier américain ou russe. Mais la réalité nie même un tel effort désespéré de trouver une structure dans la masse amorphe. Car il est un fait que la réalité économique et sociale du paysan hindou et nigérien est entièrement différente de la réalité économique et sociale d'un ouvrier américain et russe, et en effet l'abîme entre les deux réalités augmente toujours. Mais la culture dans laquelle ces quatre personnes se trouvent, la culture de masse, est exactement la même. Les quatre voient le monde en couleurs Kodak, aiment comme Hollywood, boivent le coca-cola, et rêvent avec la conquête de Mars. Aucune catégorie peut être appliquée à la culture de la masse. Elle devient de plus en plus amorphe.

Voilà une donnée fondamentale. Les différences économiques sociales et politiques entre la majorité misérable de l'humanité et une minorité qui vit dans une abondance jamais imaginée auparavant augmentent toujours, et, malgré ce fait, ils participent, tous, de la même culture de masse. C'est à dire la culture n'a presque plus de rapport avec la réalité économique, sociale et politique. C'est une culture aliénée et aliénante de ces réalités. La conquête de Mars s'adapte, comme modèle, aussi peu à la réalité d'un ouvrier américain ou russe comme à la réalité d'un paysan hindou ou nigérian. L'aliénation des quatre est la même. Les modèles imprimés sur la masse par les moyens de communication sont indépendants de la réalité dans laquelle se trouve la masse. C'est pourquoi la masse ne peut plus se "trouver" dans sa réalité.

Un tel divorce entre le modèle et la réalité, (entre la conquête de Mars et la récolte de riz), est dû au manque de feed-back entre l'élaboration du modèle, (le prototype), et l'application du modèle à la masse. (le stéréotype). Ce qui est une reformulation du manque de feed-back entre la culture de l'élite et celle de la masse dont j'ai parlé la semaine passée. Dans le système culturel occidental détruit par la révolution communicationnelle un tel feed-back existait. La culture supérieure était "historique", et la populaire était "pré-historique", mais par le feed back l'histoire était obligée, toujours, à retourner à ses sources populaires. Dans les systèmes culturels extra-occidentaux détruits par l'Occident il y avait sans doute aussi de feed-back entre les divers niveaux. (Quoique la tension dialectique qui caractérisait le système occidental et lui donnait sa dynamique spécifique n'était probablement pas aussi forte). Mais dans le système culturel présent il n'y a plus de feed-back, donc : il n'y a plus de contradiction dialectiques. Il n'y a plus de feed-back de contradiction, entre le prototype et le stéréotype.

Par conséquence, le comportement de la masse devient un réflexe conditionné par le modèle élaboré au niveau supérieur de la culture. Le modèle du "hot dog" ou de la guerrilla, du Shampoing ou d'une prise d'otage, n'est pas affecté par son application. Si on mange le "hot dog" à Aix ou à Calcutta, si on fait la guerrilla en Angola ou à Berlin, si on achète le shampoing dans un supermarché de Sao Paulo ou Reykjavik, si on prend des otages à Rome ou à Djibouti, le modèle est le même. Un prototype. Bien sûr on ne l'admet pas. Les techniciens de *Mc Donald's* semblent faire des recherches du marché pour adapter le "hot-dog" aux désirs des consommateurs. Les théoriciens de la guerrilla semblent vouloir adapter leur modèle à la réalité angolaise ou berlinoise. Mais c'est une illusion. Ils ne peuvent pas le faire, car la masse ne dispose pas de moyen pour communiquer quelque ce soit, étant donné la structure univoque des mass media.

La masse se borne à appliquer les prototypes d'une manière stéréotypique. Par des réflexes conditionnés. Et c'est pourquoi les modèles fonctionnent partout.

L'élaboration des modèles prototypiques est toujours "historique", au sens d'être progressive et processuelle. Malgré le fait du manque de feed-back. Car la culture supérieure est en explosion centrifugale dont j'ai parlé la dernière fois. Mais l'application stéréotypique des modèles est devenue "post-historique" au sens d'être seulement un réflexe de l'histoire et au sens de masse en tant qu'objet passif de l'histoire. Elle bouge, bien sûr, et elle bouge plus violemment et plus amplement que jamais auparavant, mais elle bouge dans des stéréotypes. C'est pourquoi ces mouvements-là ne sont pas des mouvements historiques, des "actions", mais des mouvements reflétés, des "réactions". Par conséquent, les mouvements les plus violents comme les guerres, les pillages, les émeutes, etc... sont toujours possibles, et même plus fréquents que jamais. Mais les vrais mouvements historiques, comme les révolutions, ne sont plus possibles. C'est en ce sens que nous sommes en train d'entrer dans la post-histoire.

Il se peut, évidemment, que le divorce entre la culture de la masse et la réalité dans laquelle la masse vit, cette aliénation monumentale, se termine une explosion inimaginable. Mais c'est peu probable. Car l'illusion créée par les massmedia est tellement parfaite, étant donné les nouveaux codes audio-visuels et la perfection de l'irradiation discursive, que cette illusion devient plus réelle que la réalité. L'illusion d'avoir une coiffure comme Mlle Bardot est plus réelle que la réalité familiale, l'illusion de l'indépendance de l'Angola est plus réelle que la réalité de la catastrophe économique. La masse n'a plus conscience de sa réalité, et c'est cela, en dernière analyse, le propos des mass media. Si nous voulons éviter que les stéréotypes s'éternalisent, (comme, à mon avis, nous le devons vouloir), il nous faut agir au niveau de l'élaboration des prototypes. En ce sens, je le répète, notre seul espoir est dans l'activité artistique. C'est grâce aux modèles de l'expérience concrète que l'élite peut reprendre contact avec la réalité, dont elle est aussi aliénée que ne l'est la masse. (Par le même manque de feed-back). C'est seulement à partir d'un prototype ouvert vers la réalité que nous pouvons rompre la chaîne néfaste "prototype aliéné-stéréotype aliénant" qui menace de nous mener vers la post-histoire.

conclusions

cours n° 12

V. FLUSSER

La série de cours sur les phénomènes de la communication qui s'achève aujourd'hui était un vol linéaire très élevé, (c'est-à-dire : superficiel), au dessus de ce tissu vivant, pulsant et ondulant qui est la communication humaine. C'était un vol de reconnaissance pour une stratégie future, et non une analyse du tissu. Nous avons aperçu, vaguement, les contours de ce continent baigné par l'océan de l'entropie, nous avons aperçu les sommets majestueux des discours scientifiques, éthiques et esthétiques, les plaines amènes des dialogues amoureux et philosophiques, les abîmes ténébreux de la démagogie et du non sens. Un continent vivant, pulsant et ondulant qui flotte sur les ondes de l'absurde et de la mort grâce à sa capacité symbolisante. Une illusion, une fata morgana, une atlantide sur laquelle nous vivons et qui est notre seule patrie. La communication humaine, c'est cela, et nous l'avons vu : l'illusion d'une négation de la nature dont la tendance idiote est vers l'équilibre de l'entropie totale et de la mort. Donc : l'illusion de l'immortalité, c'est-à-dire : d'une mémoire pour des informations symboliques toujours croissantes. Bien sûr : nous savons qu'il s'agit d'une illusion. Nous le savons grâce aux souffrances de nos corps : malgré notre capacité symbolisante, (notre "esprit"), nous sommes des êtres naturels. Et nous le savons existentiellement : malgré nos mé-

moires individuelles et collectives nous sommes mortels. Mais cette illusion-là, est quand-même la réalité à nous notre dignité ontologique : c'est à cause de l'illusion d'une communication symbolique que nous sommes réellement humains. En bref : le continent survolé au cours de ces conférences est le domaine de la signification de nos vies.

C'est pourquoi j'ai assumé, au long de ce cours, une hypothèse de travail spécifique : la structure de la communication est l'infra-structure de la réalité humaine. Il ne s'agit du tout d'un article de foi idéaliste, d'une thèse hégélienne. Je ne voulais pas nier, pour un instant, qu'on peut "expliquer" notre réalité aussi bien, partant de l'hypothèse d'une infra-structure économique ou sociale, ou psychologique, ou presque n'importe laquelle. Car je crois qu'une hypothèse n'est jamais "vraie" ou "fausse", (pour pouvoir croire cela, il faut avoir des critères de la vérité que je ne possède pas). Je crois, au contraire, qu'une hypothèse est "bonne" ou "mauvaise", à la mesure à laquelle elle permet qu'on travaille avec. Une hypothèse est un outil, et non une révélation. Et je voulais vous montrer, au long du cours, comment notre situation se présente, si nous assumons, hypothétiquement, la structure communicologique comme son infra-structure.

La chose qui nous frappe d'abord, si nous assumons un tel point de vue, est le fait que la structure des communications humaines est, à présent, en train de changer violemment. Si nous définissons la communication humaine comme le processus par lequel des informations passent entre des mémoires par des canaux, nous sommes obligés à constater qu'à présent il y a un changement révolutionnaire et dans les mémoires et dans les canaux. Au niveau des mémoires il s'agit de la révolution cybernétique, (ordinateurs, bibliothèques en micro-films, cinémathèques, vidéothèques, etc...). Grâce à cette révolution nos mémoires ne sont pas seulement devenues très vastes et très rapides, mais elles sont aussi devenues très difficilement maniables, et elles ont une tendance à devenir autonomes des mémoires traditionnelles qui les programment : elles peuvent se reprogrammer, et elles peuvent communiquer les unes avec les autres sans interférence immédiate par des mémoires traditionnellement "humaines". Aussi : leurs codes ne sont pas ceux de la tradition. Au niveau des canaux il s'agit de la révolution des mass media, (cinéma, T.V. affiches, magazines illustrés, photographie omniprésente, etc...) Grâce à cette révolution notre communication

est devenue synchronique et uniforme pour le globe entier, elle est dominée par la structure des discours irradiés, et les codes "conceptuels" des langues parlées et écrites sont en train d'être supplantés par des codes d'images mouvantes et sonores. Si nous assumons l'hypothèse, selon laquelle la structure communicologique est l'infrastructure de la réalité humaine, nous sommes obligés à constater que la réalité "homme" est en train de changer.

Vous pouvez dire, bien sûr, qu'une telle affirmation est une banalité. Car l'homme, n'est-il pas, presque par définition, l'être qui change tout le temps, un être "historique" ? N'est-il pas l'être qui se change tout le temps lui-même ? Et n'est-il pas le symptôme d'une mentalité réactionnaire que d'insister sur "l'éternellement humain" ? Et aussi : n'est ce pas ça, précisément, la fonction "pédagogique" de la communication : le fils de l'homme n'est pas comme son père, mais le fils du chien l'est ? Mais si vous faites une telle objection, vous perdrez l'impact du changement dont il s'agit à présent. Ce n'est pas un changement de l'homme dans une structure de communication, mais un changement de l'homme par un changement de structure de communication. Ce n'est pas qu'une génération soit différente de la précédente, mais qu'elle ne puisse pas communiquer pleinement avec la précédente. Ce n'est pas du processus historique qu'il s'agit à présent, mais d'une rupture dans le processus historique.

Rassurons nous : il ne s'agit pas de la première rupture de cet ordre dans l'histoire. L'invention de l'écriture, laquelle a déclenché l'histoire proprement dite, était sûrement une rupture comparable à la notre. Et il y en avait certainement d'autres, quoiqu'elles soient cachées pour nous par la nuit du passé, et de l'oubli. (Je pense à "l'invention" de la peinture, de la musique, de la langue parlée). Mais il s'agit d'un évènement rare, et je ne crois pas que l'invention de l'imprimerie, quoique très importante pour la structure communicologique, soit exactement du même ordre de la rupture présente. Bien sûr : ces ruptures, rares et profondes, ne sont pas des évènements mystérieux qui tombent sur nos têtes de dessus, des miracles ou des accidents. L'écriture n'a pas été inventée par le dieu Toth, ni par accident. Elle a été inventée par les hommes, avec le but implicite ou même explicite de changer la structure de la communication. La rupture dont nous sommes les témoins et les victimes à présent, nous en sommes aussi les auteurs plus ou moins conscients. Mais malgré cela : la rupture nous dépasse. Nos propres inventions peuvent

nous dominer, et nous changer d'une manière que nous n'avons pas prévue et que nous ne désirons pas. Cette tendance de nos instruments de devenir autonomes de nos volontés et de nous transformer en instruments de nos propres instruments, cette aliénation de l'homme de son oeuvre, est un danger réel et bien connu. Nous ne devons pas permettre que cela arrive, et c'est en train d'arriver. C'est le défi de notre rupture : qu'elle change la réalité "homme" en un sens non voulu par nous.

Il est peut-être convenable de reprendre l'unique exemple d'une rupture comparable à la notre qui est encore de quelque sorte dans nos mémoires : l'écriture. Elle a changé l'homme. Sa pensée est devenue linéaire, historique, processuelle, conceptuelle, comme l'alphabet. L'homme a d'abord inventé l'alphabet, et ensuite il est devenu comme son invention. Mais cela va plus loin encore. L'homme et son monde sont devenus des "livres", et la lecture linéaire est devenue la méthode par laquelle l'homme se connaît, connaît les autres avec qui il est dans le monde, et le monde dans lequel il est. Grâce à l'invention de l'écriture l'homme se trouve comme un livre parmi des livres, et la mathématique linéaire, la logique linéaire, l'action linéairement historique, le messianisme, l'utopie, l'idée du progrès, l'éthique du nouveau, ne sont que quelques exemples de ce changement provoqué dans l'homme par l'invention de l'écriture. Je crois même que son cerveau a changé, et qu'il y a maintenant des centres de l'écriture dans nos cerveaux. Aucun de ces changements a été prévu par les inventeurs sumériens de l'écriture. Oui l'homme se change lui même. Mais est-ce une consolation

Et bien : nous sommes les analphabètes de l'homme du futur dans le sens où les scribes sumériens sont nos analphabètes. Ils savaient écrire, bien sûr, comme nous savons programmer la T.V. et les ordinateurs. Mais ils n'écrivaient pas, en réalité : ils traduisaient les messages traditionnelles, pré-historiques, des codes du relief, de la sculpture, de la danse, du récit oral, dans le code alphabétique. Ils ne maîtrisaient pas l'alphabet, ils ne savaient pas quoi faire avec. Nous ne savons pas quoi faire avec nos nouvelles mémoires et nos nouveaux moyens de communication de masse. Et c'est cette ignorance des instruments que nous avons, nous même, inventés, qui est le danger. Ils nous changeront à notre insu, si nous ne les maîtrisons pas. L'humanité a maîtrisé l'alphabet en devenant comme lui. C'était un processus long et pénible, et il n'est toujours pas achevé. Ou peut-être nous nous trompons, et l'humanité n'a jamais maîtrisé l'alphabet, peut-

être est-elle devenue comme lui, pour ne pas l'avoir maîtrisé, et nous ne le savons pas, parce que nous sommes dominés, possédés par lui ? Je laisse tomber cette question. Mais il y avait, en tout cas, une période en Egypte pendant laquelle l'écriture non maîtrisée menaçait l'humanité d'une momification mortelle. Les scribes sacerdotaux (dont nous pouvons encore admirer l'expression monumentalement figée sur les statues), pétrifiaient leur société pendant des centaines d'années. La tyrannie pharaonique, cette société analphabétiquement pré-historique dominée par des manipulateurs d'écriture eux-même analphabétiques en notre sens, est le seul exemple approximatif que je connaisse du danger technocratique qui nous menace à présent.

Mais ce n'est pas un bon exemple, et l'histoire peut nous apprendre seulement qu'elle ne peut nous rien apprendre. Car toute situation historique est unique et incomparable, et la notre l'est aussi. Il faut essayer de l'apprendre telle qu'elle est. C'est-à-dire : il nous faut essayer d'apprendre les nouvelles structures communicologiques avant qu'elles ne s'autonomisent entièrement de nos volontés. Il ne s'agit donc pas, à mon avis, d'aller avec la tête contre le mur de la programmation cybernétique et des mass media. Cela serait une attitude typiquement réactionnaire. Ni de fermer les yeux devant ce mur et dire que tout cela est une exagération, car on peut toujours écrire, et parler et chanter, et danser, et faire l'amour, malgré la révolution communicologique. On ne peut pas le faire comme avant, comme la société égyptienne n'était pas pré-historique comme avant l'écriture. Il s'agit, à mon avis, d'essayer de prendre possession activement de la nouvelle structure communicologique par un apprentissage théorique et pratique. Je confesse : je ne sais pas comment le faire pratiquement. Je vois de nombreux efforts en ce sens autour de moi, et je suis sceptique quant à ces résultats. Mais il me semble que c'est dans le domaine des modèles esthétiques, de ce qu'on appelait l'"art" avant la révolution, que réside le plus grand espoir de maîtriser pratiquement les instruments qui nous menace. C'est pourquoi mon intérêt est dirigé de plus en plus vers la critique de telles activités.

Par contre, je crois savoir comment prendre possession des nouveaux instruments par la théorie. C'est pourquoi j'ai donné ce cours de conférences. Je suis convaincu qu'il nous faut regarder ces instruments de face et de tous les côtés, les analyser avec toute attention, toutes les méthodes disponibles, et avec tout le recul dont nous sommes

encore capables par rapport à eux. Ce n'est pas beaucoup, mais c'est quelque chose. Car si nous les regardons critiquement, si nous reculons devant eux pour plus tard sauter mieux sur eux, nous ne sommes pas encore dominés par eux. Au moins cela nous pouvons le faire pour ne pas changer comme ils le veulent, mais comme nous le voulons.